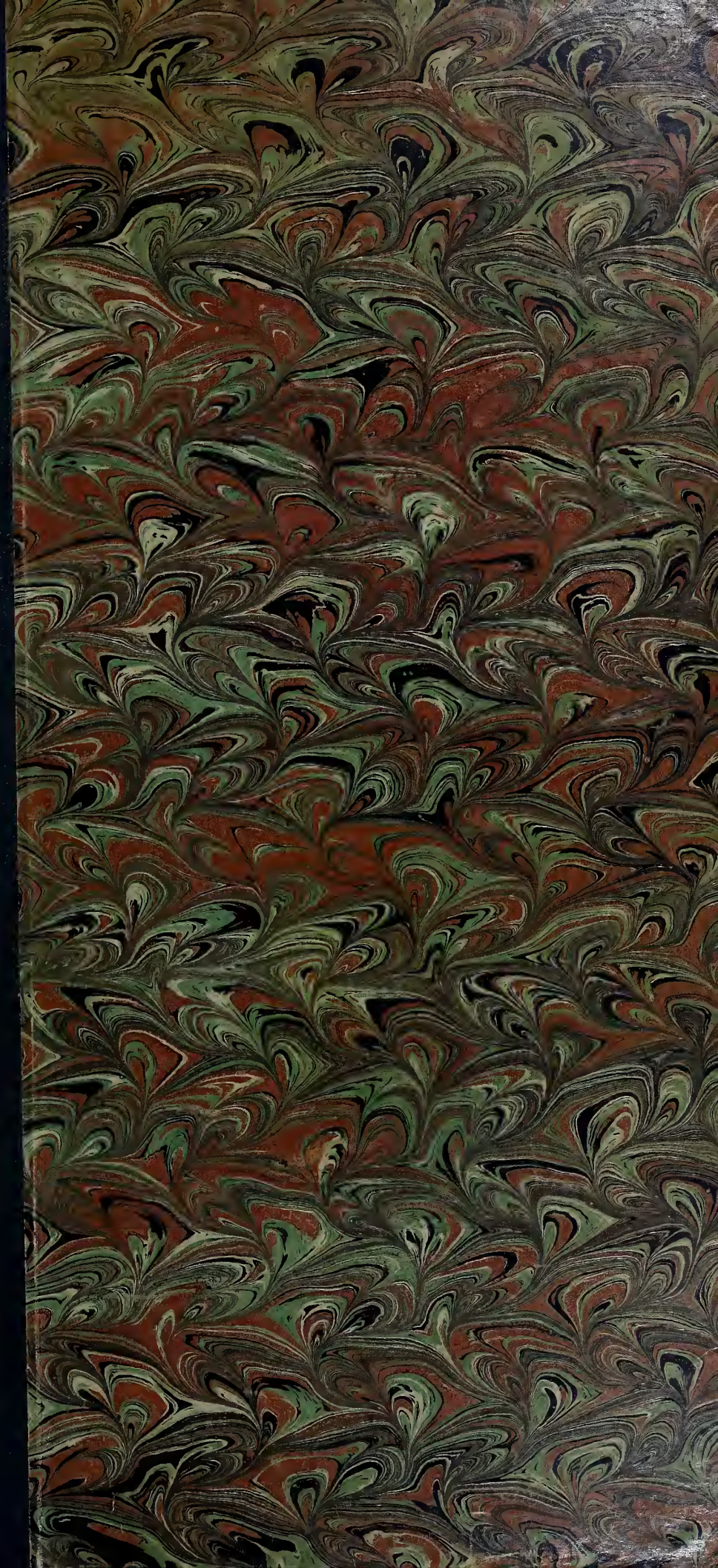


M. Nicolay

# Un Parisien à Rome et à Naples

EN 1632

*D'après un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard*

PAR

LUCIEN MARCHEIX

Sous-Bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts

PARIS

ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte

ET AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, Quai des Orfèvres

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/unparisienromeet00marc

A Monsieur Georges Lafenestre,
membre de l'Institut —
avec mille bons et exquis souvenirs —
hommage de respectueuse affection

[illegible]

# UN PARISIEN A ROME ET A NAPLES

EN 1632

A M. EUGÈNE MÜNTZ,

MEMBRE DE L'INSTITUT,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE ET DES COLLECTIONS

DE L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS.

# Un Parisien à Rome et à Naples

EN 1632

*D'après un manuscrit inédit de J.-J. Bouchard*

PAR

LUCIEN MARCHEIX

Sous-Bibliothécaire à l'École des Beaux-Arts

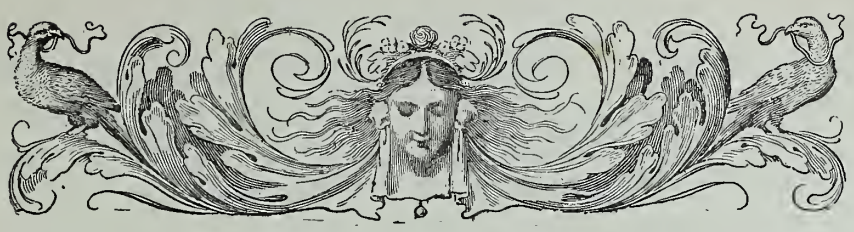
PARIS

ERNEST LEROUX

28, rue Bonaparte

ET AUX BUREAUX DE *L'ARTISTE*

44, Quai des Orfèvres



# *Un Parisien à Rome & à Naples*

EN 1632

D'après un Manuscrit inédit de J.-J. Bouchard

---

## I

QUELQUES médisances de Tallemant des Réaux, quelques autres, — ou les mêmes, — de Chapelain, de Balzac et de Godeau, trois muses pensionnées par Richelieu, n'avaient recommandé Jean-Jacques Bouchard ni à l'estime ni même à la mémoire de la postérité.

Il a pourtant eu l'adresse de graver son nom dans un coin du monument élevé par Gassendi à Peiresc, cet illustre correspondant de tous les savants et les érudits de l'Europe dans la première moitié du XVII^e siècle : n'eût-on lu que le titre d'une *Laudatio Peireskii* insérée par le philosophe à la suite de la vie de son grand ami, on avait au moins été forcé de savoir qu'il avait existé un Parisien du nom de Bouchard, lequel avait prononcé cette oraison funèbre dans l'Aca-

démie romaine des humoristes ; et les lecteurs qui, dans leur dévotion à Peiresc, avaient poussé plus loin que le titre, s'ils n'avaient rien appris de bien nouveau sur le Mécène de la Provence, avaient en revanche été renseignés par l'auteur sur son propre compte : ils avaient su que ce Parisien, devenu Romain par horreur de la magistrature autant que par amour des lettres, et académicien de Rome par la protection de Peiresc, avait su conquérir les bonnes grâce du cardinal Antonio Barberini et de plusieurs personnages considérables dont il a soin de nous donner les noms en son latin.

Mais avait-on seulement pris garde au certificat d'honnête homme et d'érudit que Bouchard avait ainsi trouvé moyen de se faire délivrer par Gassendi, par Peiresc et par l'Académie des humoristes ? L'histoire et même l'historiette littéraire ne songeait pas plus à lui faire la grâce d'un peu de réputation, que le pape Urbain VIII n'avait consenti à lui accorder l'évêché qu'il sollicita. Oh ! un tout petit évêché, un évêché pas plus grand que cela, en France ou en Italie, où il y en avait tant ! Vivant, on avait encore fait état de lui, puisque le maréchal d'Estrées, pour le punir de quelque méchant propos, lui fit, dit-on, donner les coups de bâton dont il mourut peut-être : mort, aucune plume ne lui faisait même l'honneur d'égratigner sa mémoire. Quelques pages dormant auprès de celles de Gassendi, quelques mentions dans les lettres du temps et dans des Index consciencieux, c'était tout ce qui semblait rester de Bouchard, lorsque, en 1850, arriva entre les mains de M. Paulin Paris un manuscrit du pauvre Jean-Jacques, dont il signala l'intérêt et donna une analyse fort exacte à la suite de l'historiette contée par Tallemant sur l'auteur.

En 1880, M. Tamizey de Larroque publia, dans le *Cabinet historique,* des lettres à Peiresc et le testament de Bouchard. L'année suivante, le manuscrit analysé en 1850 était publié chez Liseux (Paris, 1881, in-8), avec une préface où M. Alcide Bonneau a réuni, outre l'historiette de Tallemant et la note de M. Paulin Paris, nombre de renseignements épars dans la correspondance du temps, sur la vie et sur la mort de Bouchard.

La première partie du manuscrit (aujourd'hui à la Bibliothèque nationale) a été intitulée par l'éditeur *Confessions.* Elle fait en effet songer à un autre Jean-Jacques par la nature de certaines confidences. Mais si l'on y trouve beaucoup plus de cynisme, on y

chercherait en vain l'éloquence et la poésie. En revanche, Bouchard est moins déclamateur que Rousseau, et il est absolument sincère : il raconte ses petites infamies sans honte et même sans orgueil ; et le cas de cette clairvoyance, de cette sorte de probité intellectuelle, jointe à une corruption sans scrupule et à une lâcheté sans vergogne, s'il n'est pas très rare, ne laisse pas d'être curieux.

Né à Paris, en 1606, d'un bourgeois qui avait peut-être été apothicaire et qui était devenu secrétaire du roi, Bouchard vit en assez mauvaise intelligence avec son père, qu'il appelle *Agamemnon ;* avec sa mère, qu'il nomme *Clytemnestre ;* avec un demi-frère, que sa mère avait eu d'un premier mariage, et avec une femme de charge qui s'appelait Claire et qu'il désigne sous le nom d'*Aglaure.* Quant à lui, il prend naturellement le nom d'*Orestès,* qu'il garde dans tout son journal.

S'il habille ainsi les gens en Grecs, ce n'est pas pour leur prêter meilleure mine : le tableau qu'il nous trace de cette maison prospère mais troublée par la discorde et les intrigues, ne nous donne pas une fort bonne idée de la tendresse et de la sollicitude des parents ; mais le fils lui-même n'en méritait guère, à en juger par ses propres aveux, écrits, — au moins les plus scabreux, — en lettres grecques, et que je me garderais de vous répéter, même en latin. Quelques-uns l'accusèrent même plus tard, mais sans preuves, d'avoir voulu empoisonner son frère.

On finit par l'envoyer chercher fortune à Rome ; et il partit de Paris le 29 octobre 1630, « pénultième jour de sa 24e année, muni de 106 pistoles, dont son père lui avait donné 60, et auxquelles s'en ajoutaient une douzaine volées à *Aglaure,* d'abord, nous dit-il, pour lui faire du mal à elle, et ensuite pour son propre bien à lui ». Il emportait aussi des recommandations de Gassendi et des frères du Puy pour Peiresc, — et nous verrons s'il saura s'en servir, — des recettes qui prouvent que, s'il ne comptait pas mieux vivre en Italie qu'en France, il voulait du moins soigner sa santé, et enfin des lettres de tonsure qui devaient, dans les États de l'Église, lui ouvrir plus d'une porte et lui assurer au besoin bien des indulgences.

La seconde partie, le « Voyage de Paris à Rome », est remplie de renseignements sur l'état de la France en 1630 et sur la façon dont y voyageaient alors les personnes de condition moyenne ;

elle nous montre Bouchard bien reçu par Peiresc, chargé par lui de copier ou de collationner certains manuscrits grecs à la Vaticane, et enfin chaudement recommandé aux amis que Peiresc avait à Rome, entre autres au chevalier dal Pozzo, au cardinal Barberini, à Lucas Holstein et au comte de Noailles, ambassadeur de France.

Cette relation se termine à l'arrivée de Bouchard à Rome, et on regrettait qu'elle s'arrêtât au seuil de la ville éternellement intéressante. Il n'était guère douteux cependant que l'auteur eût noté ses observations en Italie comme en France et qu'il eût donné une suite à ce mémorial. Cette suite existe : la même année où M. P. Paris lisait le premier journal, le deuxième était acheté près du Pont des Arts à un bouquiniste par M. le marquis de Chennevières, qui en reconnut l'intérêt et le céda à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, où il se trouve aujourd'hui. M. Eugène Müntz, conservateur de la Bibliothèque, avec une bienveillance dont nous sommes heureux de lui exprimer ici toute notre gratitude, nous a indiqué ce manuscrit en nous laissant le soin et le plaisir de le faire connaître. Nous voudrions raconter ici, ou plutôt laisser Bouchard lui-même raconter sa vie en 1632 : d'abord le carnaval romain, auquel notre tonsuré, à l'exemple de plus d'un cardinal, prit gaillardement part ; puis son voyage dans les États romains et dans la Campanie, ravagée par le fisc encore plus que par la fièvre ; enfin son séjour de sept mois à Naples, dont les gens d'église s'étaient fait un paradis, la jeune noblesse un mauvais lieu, et les Espagnols un Pérou plus productif que l'autre.

---

## Le Carnaval a Rome.

La description que Bouchard donne du Carnaval romain a le défaut de venir pour nous après bien d'autres avant lesquelles elle a été écrite. Elle se lit encore pourtant avec intérêt, tant il y a mis de précision et de mouvement, tant il y a semé de traits de mœurs pris sur le vif, tant il se plaît lui-même (il a vingt-six ans) aux cérémonies et aux fêtes populaires.

Dix jours avant le mardi gras, il n'est plus question à Rome que du Carnaval.

Le 14 fevrier, qui fut un samedi, tout le monde estant en grand suspens si les masques se feroint ou non ; sur les dis neuf heures (une heure après midi) on afficha quatre diverses ordonnances ou *bandi,* l un pour ce qui concerne la course *delli palii,* l autre pour les masques, le 3e pour la deffense de porter armes pendant tout le carnaval..., le 4e pour empescher qu on ne face insolence ni injure aux Juifs. De toutes lesquelles deffences l on observe presque rien, fors de se démasquer à 24 heures sonantes (à l'Angelus), et de ne mesler chose aucune de religion ni dans les habits, ni dans les brocards de masque.... outre ce, l on garde encore fort religieusement qu aucune femme n aille masquée.

Aussitôt les *bandi* affichés, on voit accourir de toutes parts vers le Corso les *zani* en toile blanche chamarrée de rouge, les *pasquarielli* napolitains en toile noire chamarrée de jaune ou d'or, avec un masque noir à grand nez, — le Cola (c'est le docteur ès lois napolitain) avec quantité d'écritures et papiers au chapeau, à la couture et aux mains ; des *médecins* avec urinaux et seringues ; des *Juifs* avec des chapeaux jaunes ; des *Suisses,* des *raguetti* ou Français en habit tailladé sur la chemise et en bottes ; plusieurs ménageries d'ours et tout un enfer de diables.

La plupart sont gens ordinaires, qui vont à pied, — et se rencontrant au coin des rues, font des especes de comédies, se disant mille injures et sornettes tant entre eus qu aus autres passants, dont il y en a quelquefois de tres plaisantes et arguës ; — les Italiens estant naturellement fort eloquents en ces matieres-là, et n y ayant gens au monde plus mimiques et histrioniques qu eus.

Les gens de qualité vont en carosse ou a cheval, et la plus part, pour se masquer, ne prennent qu un habit de campagne tout simple avec une fausse barbe, ou un habit à la françoise[1]... et ont des estafiers vestus en pasquarielli, qui leur portent des paniers fort joliments peints, pleins d œufs, qui, estant trouez par les deux bouts, et videz, se remplissent ou de poudre de cypre, ou de confitures, ou de farine, ou d eaus de senteur, mais la plus grande partie ne sont pleins que d eau simple ; puis rebouchez avec de la cire, et peints en diverses façons par dessus ; de ces derniers la l on en donne 20 au jules (le jules valait 50 centimes) ; l on les jette sur les masques et les masques les jettent aus regardants, qui sont ou aus fenestres, ou sur des eschafauts, dont la rue du Cours est bordée des deux costez pendant tout le carnaval... Le soir Orestes fut a la comedie chez l ambassadeur de France... ou recitoit ce fameus comedien nomé Fritel-

[1] Quelques-uns déployaient plus de magnificence : le prince de Venouse parut, le 19, vêtu à l'antique de toile d'argent sur un cheval d'Espagne bardé de même étoffe, « avec un foudre en main ». Ce Jupiter était précédé de douze jeunes garçons vêtus de même et montés sur de petites haquenées, et suivi d'autant d'estafiers également montés et couverts de toile d'argent, qui portaient des demi-piques argentées.

lino, qui faisoit lors le Pantalon et le docteur... et Bagatino qui faisoit les casquates, et fit aussi à la fin plusieurs tours de soupplesse... Il y avoit fort bone compagnée, entre autres de dames italiennes. Orestes leur confrontant lors fort attentivement la niepce et les demoiselles de l ambassadrice qui estoint parmi elles, trouva les françoises mieus vestues..., les collets et mouchoirs de col accompagnant et faisant beaucoup plus paroistre le visage, et estant chose bien plus mignonne et plus propre que de voir un visage tout entouré et comme enseveli dans du drap ou de la soye, come sont ceus des Italiennes, qui portent à cette heure leurs robes serrées jusques au col sans laisser paroistre tant soi peu de colet de toile ni autre linge.

Il y avait là aussi la femme d'un des deux colonels allemands qui, l'année précédente, en l'absence de leur général le comte de Colalte, avaient enlevé Mantoue d'un coup de main. Elle « paroissoit plus que les italiennes et les françoises mesmes ; avec une fraise close et un grand panache blanc sur l oreille ».

Le vendredi 20, Orestès vit jouer à l'ambassade *I duoi Virginii gemelli,* sans doute imités des *Menechmes.* Il revint ce jour-là en carrosse avec un personnage plus singulier par ses aventures que par son esprit, l'abbé de Chappes. Après avoir failli être assassiné par son frère le baron de Chappes, il avait parcouru successivement l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Hongrie, la Turquie, la Syrie, l'Égypte, et retournait alors par Malte, la Sicile, Naples et Rome, en France, avec un Parisien nommé Saint-Liébaud. Bouchard, qui pensait alors à aller à Constantinople avec M. de Marcheville, ne manqua pas de l'interroger sur l'Orient ; mais il trouva « un homme ignorant de géographie et autres belles lettres ». Tout ce qu'il put en tirer, fut qu'il y avait « beaucoup a patir sur les chemins faute d'hostelleries, et beaucoup plus encore dans les villes, les Turcs nous prenant pour fols et idiots, et nous faisant mille injures... si l'on ne va accompagné d'un janissaire. Que Constantinople est si belle qu'elle mérite trois mois de sejour... que les femmes y sont parfaitement belles et fort faciles, pourveu que ce soit chez l ambassadeur ou dans les maisons voisines ou lon est en seureté des violences que les Turcs font aus chestiens quand ils les surprennent sur le fait. »

Pendant dix jours, ce ne sont que mascarades, promenades et comédies : Bouchard prend joyeusement part à la fête, échangeant des quolibets avec la foule et des confetti avec les masques ; mais

il n'oublie pas le soin de ses intérêts, car il est bon ménager et un peu intrigant. S'il se déguise, c'est sans grand frais, semble-t-il, « a la françoise », avec une fausse barbe et des lunettes au nez, ou bien en « damoiselle françoise » avec la coiffe et le masque et des lunettes dessous et un grand miroir en main, « non pas tant par galanterie que pour parer aux coups d œufs... », ce qui ne l'empêche pas de rentrer chez lui percé jusqu'à la chemise. S'il loue un carrosse, c'est avec trois autres Italiens et il ne leur en coûte à tous quatre que « 10 jules pour l après disnée », un franc à chacun. Enfin s'il va aux comédies, c'est qu'elles sont données dans des maisons dont les lettres du bon Peiresc lui ont ouvert l'accès ; et il profite de l'occasion pour se rappeler aux grands personnages dont il sollicite la protection.

Il nous donne des détails peu connus sur les représentations, soit chez les particuliers, soit dans les collèges. Les écoliers de Capranica représentèrent une sorte d'atellane tirée par eux évidemment du riche fond de la *Commedia dell'arte,* et ils auraient sans doute charmé leur public s'ils n'avaient pris la fâcheuse liberté de se rendre sur la scène en marchant sur les têtes des assistants, l'épée à la main ; ils avaient aussi préparé un monceau de tuiles et de pavés « pour les jetter sur la compagnée indifferement, come ils avoint déja fait l année precedente ». En France, à la même époque, le public lançait des pommes aux acteurs ; l'homme est un être ondoyant et divers ; mais c'est surtout en voyage qu'on a le plaisir de s'en rendre compte.

La comedie fut assez bone pour estre d escholiers. Un certain Pasquale, qui pouvoit avoir quelque trente ans, faisoit l innocent ou idiot, estant encore conduit par sa nourrice et son pere nourricier, un contadin de Perouse. Il laschoit parmi ses naïvetés et folies des traits malicieus et satyriques fort a propos principalement *sopra larte sottile.* et ce fut le plaisir quand on le voulut marier et faire docteur par force... Il jetta tous les meubles du docteur par la fenestre, entre autres le fantosme revestu en home contre lequel le docteur s exerçoit a argumenter....

Le samedi 21, les pensionnaires du séminaire romain représentèrent au milieu de décors somptueux et changeants, le *Combat de David avec Goliath,* pièce mêlée de chœurs avec quantité d'intermèdes de musique et de danse sans compter les tours de souplesse qui font toujours partie du programme. Orestès, et c'est

peut-être justice [1], les décrit avec plus de soin que les pièces qui les précédaient ; vous en verriez de peu différents sur les murs de Pompéï, et de tout semblables dans maintes estampes et maints tableaux modernes ; au Louvre, dans un tableau de Guardi, au milieu d'une fête populaire sur la place Saint-Marc, vous pourrez admirer les *forze d'Hercule* que nous décrit Bouchard, et si votre gravité ne vous défend pas d'aller au Cirque ou même de vous arrêter sur un champ de foire, ce que je vous souhaite, vous y retrouveriez ces mêmes *forze d'Hercule,* ou peut s'en faut, sous le nom plus clair et presque aussi magnifique de la *pyramide humaine*. tant il est vrai que l'art est immortel !

Le dimanche 22, les mascarades furent interrompues par les processions. Gabriel Naudé dîna avec Bouchard et le mena voir Trouillet, un médecin français. « Par ses discours libres et philosophiques Orestes recogneut qu il est entierement deniaisé et que lui *se diletta dell arte sottile* [2]. » Il leur fit là-dessus « une tres belle leçon », leur expliquant pertinemment l'expression *schiarir la vista,* la vieillesse vigoureuse des philosophes grecs et la guérison de quelques maladies par un remède difficile à préconiser. Et comme cet homme sans préjugés était un érudit, il s'appuyait de l'autorité de Bacon [3], d'Arnauld de Villeneuve et d'Hippocrate. Il passa ensuite à des observations qu'il avait faites à l'hôpital des femmes de Saint-Jean de Latran, à Saint-Jacques des incurables et au Saint-Esprit, et leur assura qu'à Rome les médecins se permettaient tout au plus quelques plaisanteries un peu grasses envers certains malades à qui on donnait à Naples cinquante coups d'escourgée avant de les panser. (A Paris, le valet du bourreau ne les fouettait qu'après et « en particulier », prétendait Naudé.) Enfin « Trouillet nomma a Orestes quantité de François qu il avoit vu a Rome entierement desniaisez [4] ». Nous rencontrons ici évidemment un petit groupe de ces esprits forts, de ces libertins si nombreux alors, contre lesquels vont bientôt argumenter les philosophes chrétiens et tonner les prédicateurs.

[1] « Les vers et les acteurs furent les plus gaufes (*sic*) pedantesques et pueriles que l on sçaurait s imaginer. toute la noblesse y estoit pourtant et les cardinaulx a peine y pouvoint entrer. mais c estoit plus pour voir la jeunesse assistante que les acteurs, et les acteurs que laction... »

[2] Cette phrase est écrite dans le manuscrit en lettres grecques.

[3] Peut-être Jean Bacon, professeur de philosophie à Rome, et dont Vanini fut l'élève.

[4] Bouchard avait cité les noms ; pris d'un scrupule honorable, il les a ensuite rendus illisibles.

De là Bouchard alla voir chez le duc Zagarola des acteurs qui jouaient cette après dînée pour la quatrième fois et qui devaient encore donner une représentation. Aussi furent-ils très médiocres ; mais ils suppléèrent au talent par le bruit : le Pantalon épousait dans cette pièce une jeune fille, et « Mesetino et Bagulino lui faisoint ce qu on fait en france aus nopces des vieilles gens ou des vœufs, c est a sçavoir un charivari » ou, comme on disait en Italie, une *scampanata,* parce qu'on y agitait de « ces sonailles que l'on pend au cou des vaches. » Un gentihomme espagnol apprit à Orestès que cette coutume existait aussi dans toute l'Espagne sous le nom de *pandorga.*

Le lundi 23 Orestes fut à la representation que faisoit faire le cardinal Francesco Barberino en son nouveau palais. Le cardinal luy mesme fit entrer Orestes par dessous l eschafaut, et le conduisant par la main le fit soir a ses pieds sur un petit banc, et commanda a Luca Holsteinius de se tenir près Orestès, et luy expliquer le subject, voulant supléer par cette faveur gratuite et qui ne lui coustoit rien au defaut des austres ausquelles semblent l obliger les recommandations qu il a eu pour Orestes.

Ce fut une des belles representations qui se soit jamais faite a Rome, disoit-on. Orestes onques ne vit rien de si somptueus et si agreable.... Toute la representation fut recitée en musique avec ces *stili recitativi* qu ils usent en Italie, et l on oyait toutes les parolles aussi distinctement que s ils n eussent fait que parler. Les voix estoint toutes excellentes, estant l eslite des musiciens du palais et de Rome. Les recitans qui representoient ou femmes ou chœurs ou anges estoint beaus en perfection, estant ou jeunes pages ou jeunes chastrés di capella...

Ainsi pas d'actrices : la vertu, s'il faut en croire Bouchard, y perdait quelque chose. On avait remis à chaque spectateur un argument imprimé de la pièce qui n'était autre que le vieux mystère de saint Alexis arrangé en opéra. Bouchard a intercalé dans ses notes cet argument, en marge duquel il a ajouté quelques noms et décrit les costumes des acteurs. Ces indications, rapprochées de celles qu'il donne sur les quatre décors, feraient rougir plus d'un impresario de notre temps.

Dans le prologue, la déesse Rome, vêtue de toile d'argent à l'antique, se vante d'avoir dominé le monde par ses guerriers et se félicite de l'édifier maintenant par ses saints, dont l'un des plus glorieux est saint Alexis.

Alexis, fils d'Eusemiano, sénateur romain, pour se délivrer des vanités du monde, a imaginé de se rendre méconnaissable et de

vivre en mendiant dans le palais de son père. Sa fiancée et sa mère forment le projet d'aller à sa recherche. Le faux mendiant les en dissuade ; ébranlé par le démon, il songe même à se découvrir ; mais un ange le réconforte en lui annonçant sa mort prochaine. Le chagrin d'Eusemanio est allégé par un miracle : une voix céleste a promis le repos aux âmes éprouvées dans ce monde ; aussi tous les malheureux sont consolés, toute la cité est en joie, et les nobles romains trouvent dans l'allégresse générale une raison, qu'aucun librettiste ne jugera insuffisante, de terminer le 2e acte par un ballet et de danser, vêtus en paysans lombards, « *una gustosissima bergamasca* ».

Au 3e acte, le diable, plein de confusion, s'en retourne en enfer. Saint Alexis meurt, et ses parents qui viennent à la fois de le retrouver et de le perdre, convaincus par les anges qu'ils auraient tort de s'affliger d'un dénouement si heureux, le célèbrent par des danses que saint Alexis bénit du haut du ciel représenté dans le dernier et le plus magnifique des décors.

Au sortir de cette représentation, au lieu d'aller chez l'ambassadeur, qui traitait tous les Français, Bouchard fut souper avec Holstein chez les seigneurs Brandani ; ils s'y trouvèrent avec Antonio Bruni, auteur d'épîtres héroïques et de trois livres de *rime,* et avec Stefano Lanti, qui avait composé la musique du Saint Alexis. Lanti parla de son art et de quelques artistes réputés à ce moment-là : nous ne trouvons que son jugement sur le Tedesquin « qui jouoit bien de la theorbe et avoit une grande theorie de la musique, mais qui ne réussissoit pas bien a la pratique faute de facilité et de promptitude ». Il est regrettable que Bouchard n'ait pas su mieux profiter de cette occasion pour se renseigner et nous renseigner sur les musiciens romains.

Dans l'après-midi du mardi gras 24, « qui fut maigre cette année la, estant vigile de St Mathias », il se chargea d'une assez curieuse commission : il rapporta à un sieur Pietro Vincenzo di Cavaliere un jaque de mailles qu'il réclamait depuis six mois : ce jaque avait été laissé à l'ambassade par un meurtrier (sans doute ce Cavaliere lui-même), qui s'y était réfugié après avoir tué un estafier de l'ambassadeur de Malte [1]. En reconnaissance, le cousin de Cavaliere, monsignore Giulio Cenci « mena promener Orestes

[1] C'est un exemple de ce droit d'asile, dont les ambassadeurs ont parfois abusé.

par tout Rome ». A chaque coin de rue ils rencontraient trois ou quatre acteurs improvisés jouant une *zingaresca ;* partout ils se heurtaient à des troupes de covielli, dottori, pantaloni, raguetti qui « se rencontrans, se chantoint pouilles » ; à la porte des femmes trop aimables des masques criaient « mille vilenies et injures » ; on voyait sur les places des personnages fantastiques promener autour d'eux au bout d'une ligne à pêcher une dragée fallacieuse, suivie des yeux et de la bouche large ouverte par une vingtaine de gamins ; ceux-ci attrapaient surtout des coups de baguette sur les doigts lorsqu'ils oubliaient qu'il ne fallait prendre la dragée qu'avec les dents. Partout ils trouvaient des concerts ou des bals en plein air : les uns dansaient au son des instruments, les autres chantaient, d'autres buvaient ; tous, même les cardinaux, lançaient aux passants de l'eau, des œufs et des brocards surtout, dont la provision était inépuisable ; « bref c estoit une desbauche universelle » et assez innocente, semble-t-il, sous l'œil maternel de l'Église. Mais où la foule se pressait surtout, où elle s'écrasait littéralement, c'était aux courses d'enfants, d'hommes, de vieillards, de Juifs, — tous nus, — et surtout à celles de chevaux, d'ânes et de buffles. Elles ont été trop souvent décrites pour que nous transcrivions ici ce qu'en dit Bouchard ; mais on voit qu'il s'y est plu comme tout le monde, qu'il ne se lassait pas de ces spectacles et de ces foules, qu'il a tout vu, qu'il s'est amusé de tout, qu'il a de tout son cœur, en bon badaud parisien et en vrai sage, participé à la folie commune.

---

## Le Voyage.

Le Carnaval fini, Bouchard se prépara à aller passer les fêtes de Pâques à Naples. Il devait faire partie de la suite du comte de Chalais ; mais la guerre semblait si près d'éclater entre la France et l'Espagne, que l'ambassadeur retint le comte à Rome. Bouchard ne voulut pas renoncer à entreprendre ce voyage dans la saison la plus favorable ; mais il prit, pour en diminuer les dangers et les frais, des précautions dont la première fut de se faire passer pour Italien. Il renonça donc aux habits longs et même aux lunettes qu'il avait adoptées en arrivant dans les États de l'Église, et

d'abbé français il se transforma en gentilhomme romain. Il lui suffit pour cela d'une visite chez les Juifs du Ghetto, d'où il sortit « vestu come le plus pimpant prince de Rome lorsqu'il porte le deuil ». Il est vrai que son haut-de-chausses avait été un peu porté et qu'il fallut remettre des manches neuves à la casaque; mais le manteau, en baretta de Bologne, allait « jusques a pointe de pied » et il était presque neuf; presque neufs aussi trois collets et trois paires de manchettes à la romaine, toutes bleues; le tout « ne coustait que 14 ou 15 escus » ( 75 à 80 francs) [1], ce qui est peu pour devenir prince romain, et « cet habit fit plus d'honeur à Orestes par le chemin et a Naples que s'il eust esté de despence excessive ». Mais l'habit ne suffisait pas pour le faire Romain : il prit cette qualité sur le billet de santé sans lequel on ne voyageait pas alors. Il se munit aussi de quantité de lettres de recommandation et de quatre lettres de change. Le banquier, plus exact que l'administration romaine, le désignait comme Français, ce qui faillit à Naples coûter cher à notre pseudo-gentilhomme-abbé, mais en définitive tourna au mieux de ses affaires, comme nous verrons.

Il trouva pour compagnon de voyage le neveu de Campanella, loua, pour 26 jules (13 francs) une mule « monture plus honorable en Italie et plus commode qu'un cheval » tant qu'on ne veut ni courir ni s'écarter de la grande route, et enfin se joignit à une caravane qui partait pour Naples sous la conduite d'un *procache*. Ces procaches avaient été institués pour guider et protéger les caravanes de voyageurs qui se formaient à certains jours ; des soldats corses, postés dans chaque *terre* (petite ville), venaient un ou deux milles au devant du procache et l'accompagnaient de même à la sortie ; de plus, les habitants répondaient des vols et meurtres commis sur leur territoire. Grâce à ces mesures, « le peril des voleurs et des bandits est en verité fort petit aujourd'hui en comparaison de ce qu'il a esté autrefois ».

« Ces preparatifs ainsi faits, avec une vingtaine de pistolles Orestes partit de Rome le samedi XIII Mars 1632 par la voye ordinaire. » La caravane, après une traite de 20 milles, coucha à Velletri, où elle trouva les femmes assez belles sous leur *capeletta*, « le pain fort bon et le vin fort meschant ; estant tout sophistiqué avec du vin cuit ».

[1] L'écu romain valait 5 fr. 30.

Au reste assez bien traitez en tant que les hostelleries du chemin de Naples le peuvent permettre, ou premierement il faut manger tous a une mesme table : sans assiette ni cousteau ni cuiller, et un verre a 4 ou cinq. Les chambres ou l on couche sont toutes a jour et les portes ne ferment point, les lits sur deus treteaus trop courts d'un pied, avec un unique et simple matelats, les pavillons et tours de lit ne sont point en usage en ce païs la, non plus que les sieges, tables, urinaux privez, etc.

L on paia la neantmoins pour le giste 4 jules et pour confirmer un billet de santé un demi gros. Le dimanche 14 a la sortie de Velletri ceus de la douane font paier un jule a ceus qui portent une valise fermée ; et ceus qui n ont que des sacs, sont fouillez, ou paient quelque demi gros.

Bouchard et Domenico Campanella, qui avaient sur le cœur les 4 jules payés la veille, s'écartèrent du reste de la compagnie lorsqu'elle s'arrêta pour dîner à une hôtellerie qui est au dessous de Sermonette : « Orestes et Domenico mangerent en pleine campagne sous des oliviers, des œufs durs et des provatures (fromages) dont ils avoint fait provision à Rome, et ainsi firent la figue à l'hoste qui de rage escorcha les autres passagers. » Mais ils n'échappèrent pas au duc de Sermonette, qui avait barré le grand chemin d'une porte : ses préposés faisaient payer, avant de la rouvrir, un gros aux premiers de la troupe et un demi-gros aux derniers : nous connaissons déjà assez Bouchard pour deviner qu'il a modestement cédé le pas à ses compagnons de route. On coucha à Piperno où il paya encore 4 jules, mais avec moins de regret, semble-t-il, le vin ayant été bon.

Il ne manqua pas d'aller voir, dans l'église de Saint-Thomas, près Piperno, un cénotaphe qui contenait pour toute relique un fragment du véritable tombeau, mais sur lequel saint Thomas était représenté « comme un enfant au maillot, avec un soleil d'or sur la poitrine et un aigle au-dessous de la tombe ».

Le lendemain, il se fit conduire, à travers une forêt de chênes-lièges fort bien exploitée, à Fossa-Nova, abbaye de l'ordre de Citeaux, où, conduit par un moine, il visita, avec plus de curiosité que de respect, la chambre du saint, sa cuisine, où poussait un grenadier, et son tombeau, le vrai cette fois.

Devant le grand hostel *(sic)* se voyent deus pas de pied de mule empreins dans le pavé de marbre blanc. Le moine dit a Orestes que lors que l on faisoit les funérailles de S^t^ Thomas, sa mule s eschapa de l estable, et vint dans l eglise jusques en ce lieu la, ou ayant fait un grand sault, elle imprima dans le marbre avec les pieds de derriere ces vestiges

qui durent jusques a aujourd'hui, et sont cavez pour le moins un doit avant dans la pierre. A costé du grand autel est sous un autel le vrai tombeau de St Thomas, qui est une sculpture de marbre blanc a l antique, elle est rompue a un coing, et c est ce morceau qui est a Piperno. A la sortie le moine fist taster leur vin a Orestes, qui est fort bon et genereus.

Il s'informe aussi, comme partout, du revenu de l'abbaye, et note, en soupirant sans doute, que, toute déchue qu'elle est, elle rapporte 14.000 écus par an au cardinal Ludovisio, son abbé commendataire : le pauvre Bouchard n'en demandait pas tant.

Après Terracine, dernière ville du pape, où il ne sait qu'admirer le plus, la beauté des femmes ou la bonté et le bas prix du poisson, il franchit une porte bâtie par Sixte-Quint. A l'entrée, le procache cria : « *Viva il papa !* » et à la sortie « *Viva il re !* » Notre soi-disant Romain était dans le royaume de Naples, sur une terre espagnole ; aussi redouble-t-il de prudence.

Un alfier, après lui avoir montré l'ossuaire des Français tués auprès du Garigliano en 1503, lui vantait son roi « au desavantage de celui de France, et assuroit, entre autres, que c estoint les vaisseaux envoyés par le roi d'Espagne qui chasserent les Anglais et firent prendre la Rochelle, et que lui qui commandoit sur ces vaisseaux y avoit beaucoup aidé. Orestes eut toutes les peines du monde a cacher sous son habit italien sa passion française, et ne pouvant honestement dementir publiquement ce capitan, il le fit secretement avec un marchand Auvergnat de Thiers nommé Mignot qui estoit aussi en la compagnée ». On ne l'accusera pas d'avoir eu le patriotisme bruyant.

Un peu plus loin, la route est de nouveau barrée par une porte; mais les gardes sont accommodants, et « pour peu qu on leur donne quelque couple de jules, ils laissent sortir aussi aisément qu'entrer, sans voir si l on emporte hardes defendues ou plus d argent qu il n est permis, a sçavoir dis écus ».

A Fundi, ville aux rues larges et droites, aux maisons spacieuses, il ne voit presque personne et demande quelle fête l'on chôme : on lui répond que la ville, sur sept ou huit cents feux, n'en a plus deux douzaines d'habités, les autres étant abandonnés aux serpents qui y viennent grands et nombreux ; les buffles de la princesse Stiliano, dont on lui montre les palais et les magnifiques jardins, ont rendu le pays inhabitable :

Paissants et garguoillants au nombre de plus de mille, dans les marais d alentour, ils ont tellement empesté l air de leur mauvaise odeur et halene que de ce peu de gens qui reste, il en meurt deux ou trois par jour, et les autres semblent larves et squelettes ; toutes les femmes ont le ventre enflé comme si elles estoint grosses. Et cette contagion semble encore s estendre sur les esprits; car Orestes treuva tous ceus a qui il parla la demi fous, extravagants et si farouches qu ils s offençoint de ce que l on les abordoit, et s enfuioint d un autre costé ; entre autres deus ou trois moines. Et l on luy dit de plus qu il n y a point de si grans voleurs ni assassins en tout le regne que ceus de Fundi. Orestes fut à l evesché qu aiant treuvé tout ouvert et sans âme vivante, il monta jusques a la chambre de l evesque, qu il treuva jouant de l espinette, accompagné seulement de deus prestres. Il n a de revenu que 300 escus.

Le mardi 16, grâce à la complaisance d'un gentilhomme espagnol, il put non-seulement visiter Caieta (Gaëte), où l'on ne recevait alors aucun étranger, mais encore la forteresse. Il y vit, dans un enfoncement de la muraille, entre deux inscriptions, l'une française et l'autre espagnole, et un mauvais sonnet français, une armoire où se tenait, debout, vêtu à la Française, botté et éperonné, le connétable de Bourbon ou plutôt sa momie, encore reconnaissable aux linéaments du visage : il avait les yeux ouverts, le menton et la mâchoire inférieure quelque peu gâtée, et l'on voyait encore le coup d'arquebuse dont il fut blessé à la jambe droite vers le genou et dont il mourut. « Sa chair, après cent cinq ans, garde encore sa forme et sa couleur, fors qu'elle est un peu basanée et séchée et endurcie. Il paroist d'extraordinaire grandeur. »

Bouchard fut invité, avec le gentilhomme espagnol, Domenico et le marchand français, à dîner avec le lieutenant du prince d'Ascoli, gouverneur du château. Les cérémonies que les Espagnols observaient en mangeant, et qui lui étaient nouvelles, l'intéressèrent :

Ils burent l un a l autre sans se descouvrir ; a la derniere fois seulement l Alfier, buvant au jeune prince d Ascoli, garçon de neuf ans qui presidait la table en l absence de son pere, se leva et mit la main au chapeau... La nappe levée... on apporte a laver les mains, puis des curedents ; ... ensuite le vice castellan presenta du tabac en poudre pour prendre par le nez...

Près de Capoue, Orestes rencontra l'*auditore di campagna* assisté de quantité de *sbirri ;* il va par la campagne oïant les pleintes des païsans,

et sa charge proprement est de faire pendre les voleurs de grands chemins. Et Orestes en vit plus d une douzaine coupez en quartiers et pendus a des arbres sur le chemin.

Il dut se rappeler qu'en France, deux ans auparavant, en approchant de Moulins, il avait pu voir seize pendus à la même potence (*Voyage de Paris à Rome*); mais ils n'étaient pas coupés en quartiers, ce qui laisse l'avantage à la justice espagnole.

Enfin il entra à Naples par la porte San Gennaro, le 18 mars. Comme notre soi-disant gentilhomme romain était un bourgeois exact et ordonné, il termine cette partie de son journal par cette mention suggestive : « En cinq jours, dépensé en tout le voyage, pour monture, le manger, péages et mancie : jules 51 ». Cinquante et un jules, vingt-cinq francs cinquante centimes !

---

## Arrivée a Naples. Fêtes de Paques. Processions.

Dès qu'il eut passé la *Porta Reale,* « cette belle rue de Tolede donna a Orestes de l'admiration et de l'estonement tout ensemble, pour la longueur, largeur, et uniformité des bastiments ; et aussi pour la grande quantité de peuple dont le bruit et le tumulte lui parut estrangement nouveau alors et pendant quelques jours apres a cause de l'habitude qu'il avoit au silence et a la solitude de Rome ». Mais, dès qu'il fut descendu à un de ces *allogiamenti,* qui sont comme les *camere locande* de Rome et comme nos maisons meublées, il regretta la politesse (propreté) des chambres romaines. Ce n'est pas une grande louange pour les logeurs romains ; car ceux de Naples ne connaissaient (au moins pour leurs clients) ni tapis, ni rideaux, ni paillasses.

Il ne savent que c est de tapis, tapisseries, ni mesme d *invitriate* ou *impannate* aus fenestres ; meschants lits et durs, ny ayants que deus petis mattelas sans paillasse dont l on use point du tout en cette ville, et Orestes en ayant demandé une ils se moquerent et se courroucerent come s il se fust mocqué d eus et leur eust demandé une chose indigne de Naples. Pour ce qui est de la table, l on ne sçait ce que c est en ces lieus la de doner cuilliers et fourchettes, cousteaus ni assietes ; tout le service que vous avez, est que l on vous apporte a vostre chambre vostre pot avec un ou deus plats noirs en perfection encore qu ils soint de faïence ; et c est a vous a mettre vostre nappe dresser vostre souppe, et vous verser à boire, qui n est pas l une des moindres peines, pource qu ils servent l eau

dans de hautes cruches de terre qui sont fort lourdes et autant incommodes que sales, et fussiez vous vint a table il faut se passer d un seul verre. A cette heure si vous voulez que le valet du logis vous aille achepter vos vivres, il faut toutes les fois qu il y va luy doner l argent qui luy reste en main, ce qui estant joint avec ce qu il a desrobé, monte presque a autant que l emplete dont l on vous desrobe encore la moitié en cuisinant.

Aussi les clients de ces hôtelleries, sauf les nobles ou les prétendants à la noblesse, font-ils leur marché eux-mêmes. Il n'y a là d'ailleurs « aucun honeste home, mais seulement des plaideurs ou estudians de la Pouigle, Calabre et Sicile ». On y volait moins depuis deux ou trois ans qu'on avait défendu aux hôtes, sous peine de perdre tous leurs meubles, d'offrir « *un letto fornito* ». Le lit coûtait sans doute en ce cas plus d'un jule, dont se contenta l'hôte de Bouchard. Il y avait même « des demis lits consistants en un seul matelas, drap et couverte. Pour espargner ils se mettent d ordinaire trois et quatre dans un lit ». En France, de notre temps, la police connaît dans les faubourgs des grandes villes des logements aussi peu meublés et aussi peuplés que ceux-là, et Bouchard, s'il revenait au monde, pourrait encore s'y croire à Naples, car on y trouve plus d'Italiens que de Français ; mais il ne s'aviserait pas d'y passer la nuit.

Orestes, pour se retirer de ces lieus la, se fit doner par l autorité du nonce auquel il dona des lettres de recommendation de la part du cavalier del Pozzo, son allié, un logement au couvent de San Pietro a Maiella ou demeurent les Celestins ; c est la mode en cette ville la que les gens de qualité qui y viennent pour quelque peu de temps, logent dans les monasteres... La Orestes eut dans le dortoir une cellule meublée ; avec pouvoir de faire cuire son manger a la cuisine du couvent, ce qu il ne voulut pas neant moins faire afin d eviter la censure des moines et n estre pas contraint de faire par bienseance plus de despence qu il ne vouloit, et fut d ordinaire manger avec un certain Aleman qui estoit domestique de Lucas Holsteinius a Rome et qui s en estoit fui a Naples (pour avoir été trop galant le jour de Noël) : c estoit un fort bon compagnon qui ne faisoit autre chose a Naples tout le long du jour que... (ce qu'il avait fait à Rome), et avoit cela de bon qu il ne les paioit jamais.

*Les* ou *elles,* ce n'est pas ce que vous pourriez penser, mais « d'honnestes dames », prétendait l'Allemand.

« D assez bonne maison d ailleurs, ayant mesme esté alfier en Flandres, il y avoit apris toutes les gentillesses et fourberies sol-

datesques. Outre ce il sçavoit fort bien le Latin et le Grec ; s'entendoit un peu en Philosophie et ne croioit point du tout en Dieu ». (Cette dernière ligne, écrite en lettres grecques par le prudent Bouchard, a été effacée plus tard par le même Bouchard devenu encore plus prudent : s'il eût vécu davantage, il l'aurait rendue illisible.)

Orestes l'ayant treuvé lorsqu'il arriva a Naples fort desgarni d'argent, il fit un pact avec luy qu'il luy donneroit un teston par jour (un franc soixante-deux centimes), moiennant quoi lui Lorenzo Bemige (ainsi se nomoit il) doneroit a disner a Orestes, et le soir la collation. viendroit tous les matins et les soirs au couvent aider a le vestir et deshabiller, et faire le lit : feroit quelques ambassades, et luy feroit compagnée par la ville non come serviteur, mais plus tost come gouverneur ou ami, car il aloit fort bien vestu et de long.

... Il se despetra par ce moyen de Domenico Campanella (qui se trompait à son avantage dans les comptes) a qui il s'estoit ouvert plus qu'il n'estoit de besoing, pource qu'enfin il le treuva en depit du nom de son oncle, dans les mesmes foiblesses et erreurs que les autres ; ce qui luy fit renouveler le serment, qu'il avoit fait autrefois en entrant a Rome, de jamais plus traiter de ces matieres avec Italiens qui en sont entierement incapables, soit par foiblesse ou par fourberie.

Sagesse tardive ! serments superflus ! et de plus indications insuffisantes. On voit bien que Bouchard s'était trop fait connaître à Domenico ; mais il ne nous le fait pas connaître assez pour nous intéresser. Si ce moinillon, frotté de la doctrine de son oncle, a manqué de force d'esprit, il n'était sans doute pas le seul dans son couvent, et s'il a été un peu filou et un peu traître, il devait y en avoir beaucoup à Naples en ce temps-là.

Avec plus de précision est dessiné Bemige : mélange de reître et d'écolier, de philosophe et de laquais, de joli garçon et de mauvais garçon, cet helléniste, toujours en quête de l'éternel féminin, est un cousin plus largement étoffé et plus haut en couleur, mais lourd et grossier, de nos maigres Villons et de nos souples Panurges.

Bouchard, en ne croyant portraire que les autres, s'est peint lui-même sans y penser ; aussi ne se flatte-t-il pas ; vanité et mesquinerie de bourgeois-gentilhomme, incrédulité de la troupe d'Épicure et goûts de son troupeau, imprudence de l'âge et prudence naturelle, avec un grain, déjà, de dissimulation italienne et de poli-

tique sacerdotale, voilà le personnage en raccourci, en somme un intrigant timide.

Parasite à Rome, il eut à Naples, où il voulait faire figure, ses sous-parasites, mais au plus juste prix : c'était viande fort maigre que le signor Bucciardo, et qui était encore trop bourgeois pour se laisser ronger noblement ; aussi se brouilla-t-il vite avec eux. Dégoûté en mars de Domenico et des Italiens, il perdit en juillet ses illusions sur Bemige et sur les Allemands. L'ancien alfier avait peu à peu remonté en grade, au moins auprès de Bouchard, et ne recevant plus d'argent comme laquais, il lui avait emprunté, comme ami, quinze écus.

Non obstant, ce coquin devint si insolent que de valet qu il avoit esté a Orestes... il devint le maistre controllant tout ce que faisoit Orestes, le gourmandant, et mesmes un soir en estant venu jusques a injures atroces et menaces. Orestes supporta tout cela par maxime d estat : tant a cause de l Holstein, que de ces cognoissances qu il avoit a Naples ; auquelles il ne vouloit point doner occasion de parler par une separation si subite et inconsiderée. Il recognut les humeurs et inclinations allemandes par le procedé de celui-ci : et vit que le proverbe est tres vray qui dit qu il faut se garder de la queue d'un Allemand : car l humeur soubçonneuse et deffiante qu ils ont au souverain degré, et qui leur fait expliquer en mauvaise part les actions les plus innocentes, fait qu ils nous jouent tousjours enfin quelque mauvais tour. gens orguilleux et fiers et querelleus, qualitez de toutes les nations barbares : et mespriseurs des autres nations : pointilleux, contredisans, et continuellement en fougue, sinon lorsqu ils sont entre les pots : ou au commencement ils addoucissent quelque peu leur rudesse, mais a la fin deviennent furieus et bestes farouches.

Il entre quelque mauvaise humeur dans ce jugement, et aussi le désir de prévenir des accusations possibles ; mais les Allemands eux-mêmes ne sont pas loin de regarder comme une de leurs qualités l'humeur envahissante, soupçonneuse et vindicative, et ils se font gloire du *furor teutonicus :* heureux Bouchard à qui ces vertus germaniques ne coûtèrent que quinze écus !

Au début, il était enchanté de son nouveau compagnon ; il ne pouvait pas plus se passer de Lorenzo Bemige que Lorenzo, pour d'autres raisons, ne pouvait se passer de lui. Il lui fit prendre une chambre près du couvent où il logeait « et menèrent ensemble joyeuse vie et firent maints bons tours ».

Ces bons tours et cette joyeuse vie ne les empêchent pas d'assister aux offices et aux processions, où leur verve d'ailleurs devait trouver à s'exercer ; car les Italiens du Sud n'ont pas la dévotion triste, et on ne s'ennuyait pas à Naples en 1632 pendant le carême, pas même aux sermons, bien qu'ils fussent mauvais, et les « prédicateurs encore pires qu à Rome ».

Les offices s'y célèbrent avec plus de cérémonies et de mystères, surtout parmi les moines : les officiants et leurs acolytes, très nombreux, portent des costumes d'une magnificence inouïe ; les églises sont tendues de damas sur lequel s'étalent des velours de toutes couleurs et des étoffes à fond d'or (*coltre*), couvertes d'armoiries et broderies d'or : ce sont les poêles légués par les nobles pour servir à leur enterrement et à celui de leurs descendants.

Elles sont ornées aussi de festons et de fleurs avec architecture, enjolivements et dorures nompareilles, et encore que ce fust le mois de mars, tout estoit desja plein de fleurs d oranges, roses et œillets. Les confreres ou maistres de la feste sont tous assis en ordre le long d un grand bureau, et donnent des bouquets aux dames et amis, et les autres s en acheptent de certains gens qui les portent vendre par l eglise fichez alentour d une grosse pome de bois, faite en forme de pome de pin, qu ils portent au haut d un baston... Les bouquets sont d ordinaire d un palme de long, ronds et faits a divers estages de feuilles d orange, et au haut, qui vient tousjours en allargissant sont fleurs d oranges, roses et œillets argentez. De plus il y a d autres gens qui vont vendant par l eglise l eau, dans des cruches, et des grand verres dans lesquels homes et femmes, tant cavaliers qu autres, boivent publiquement...

A la porte se vendent diverses choses à manger, des *toroni,* sortes de pains d'épices, des *nocchiate* faites de noisettes, d'amandes et d'écorces d'oranges pilées et condensées avec du miel, et des *entrite,* chapelets de noisettes tout épluchées, de délicieuses avelines, que des petits garçons portent au bout d'un bâton.

Voilà un aimable culte et ce n'est pas nous qui reprocherons au bon Dieu de Naples d'aimer les fleurs, de faire boire à tous l'eau de la même cruche et de laisser croquer des noisettes. Le bon Dieu s'ajuste sans peine à l'humeur des pauvres créatures, tant il les aime, et s'il ne plaisante pas avec les gens du Nord qui veulent du sérieux dans le commandement, il aime sans doute à se détendre et à sourire au milieu des Méridionaux à qui il a fait plus large part de son soleil et de sa joie. Ils lui font tant de

place chez eux d'ailleurs et dans toute leur vie, qu'ils se sentent à l'aise chez lui. Le chrétien et l'homme sont si bien mêlés et confondus en eux, que le second ne reste pas à la porte, comme chez nous, quand le premier entre dans une église ; et c'est justice, puisqu'il l'emmène partout.

Il faut bien reconnaître pourtant que cette joie de vivre se manifeste avec quelque excès, que ce culte est un peu bruyant et qu'on n'y oublie pas assez les vanités de ce monde :

A la porte de l eglise, qui est ornée aussi de damas et de quantité de festons et oripeaus, il y a toujours un concert de cornets et hauts bois dont jouent les esclaves des galeres ; et les sonent lors qu entre ou sort quelque cavalier ou dame de qualité, et lorsque l on fait l elevation ; auquel temps l on tire aussi quantité de *mortalletti* ou boites qui sont disposées pour cela devant la porte.

Pour la musique, dont Bouchard parle en homme compétent, les Napolitains sont bien inférieurs aux Romains : peu de chœurs et « fort mal fournis », et sauf les haute-contre, les voix sont fort médiocres, « privées de la douceur de celles de Rome ».

Au contraire de la maniere romaine, qui est molle melancholique modeste avec quelque ordre et suite, le chanter napolitain est esclatant et come dur ; non trop gai a la vérité, mais fantasque et escervelé, plaisant seulement par son mouvement prompt, estourdi et bizarre et qui tient a la fois de l air sicilien pour les mouvements legers et de l air françois pour les soupirs et tirades melancholiques ; estant au reste extravagantissime pour ce qui est des passages, de la suite et uniformité qu il ne garde aucunement ; courant, puis s arrestant tout court, sautant de bas en haut et de haut en bas, et jettant avec effort toute la voix, puis tout a coup la resserrant ; et c est proprement en cela, in hac frequenti mutatione et reciprocatione crassitudinis seu latitudinis, et exilitatis vocis, que se recognoit le chant napolitain.

Wagner n'aurait pas été plus sévère pour les roulades et le gargarisme napolitain, que notre aspirant évêque, nourri à la noble et forte école du plain-chant.

Parmi les compositeurs napolitains, Bouchard ne nomme que Francesco Lombardi. Les instruments les plus usités étaient l'épinette, le théorbe, la harpe et le violon, qui venait de remplacer la viole presque partout, sauf dans les églises. La musique du vice-roi jouait quatre fois par semaine dans différentes églises. Orestès

ne manque pas un de ces concerts spirituels ; mais, s'il ouvre les oreilles, il ouvre aussi les yeux, observe ce qui se passe à la mai son et dans la rue, et le note au jour le jour.

Aux approches de Pâques, les prêtres bénissent les maisons et reçoivent en retour un œuf ; les habitants de chaque maison bénite ne saluent plus qu'en souhaitant la *buona Pasqua.* « Les bouchers vendent de la chair publiquement, hormis qu il y a une toile tendue devant la boutique... Orestes en mangea tout le quaresme sans licence ». Le dimanche des Rameaux, on distribue, au lieu de buis, des branches d'olivier, « que la plupart prennent plaisir à ployer de façons fort gentilles ».

« Du midi du jeudi saint jusques au midi du vendredi, il est deffendu a tous, hormis les soldats, de porter espée, come aussi d aller en carosse ; et Orestès ne rencontra par Naples en tout ce temps la que le seul carosse de la princesse de Stiliano », celle dont les buffles avaient réduit la malheureuse ville de Fundi dans l'état que nous avons vu.

Le jeudi, Orestes alla au palais, où le vice-roi lava les pieds à douze pauvres, puis on leur donna à manger, et chacun reçut six écus et un habit : « A la sortie, Orestes rencontra quantité de gens qui aloient nuds en chemise et deschaus, se fouetant jusques a grande effusion de sang aus sepulcres et par les rues, et d autres portans de grandes et lourdes croix de bois sur l espaule, et ne vit on autre chose par les eglises et les rues de Naples tout ce jour la et le vendredi suivant ». L'après-dînée il fut ouïr ténèbres chez les Jésuites « où les six dernières leçons furent chantées par six princes ». Les ténèbres finies, on apporta sur l'autel quelque deux ou trois cents disciplines, avec lesquelles s'enfermèrent les confrères qui étaient tous cavaliers *di seggio.*

« Le vendredi saint après tenebres, environ les deux heures de nuit se commencea la procession d une confrerie espagnole, la Solitaire ». Ils y font porter des *mystères*, groupes de statues en bois peint, de grandeur naturelle et vêtues, représentant les principales actions de la Passion. Ils invitent les chefs des grandes maisons de Naples à accompagner la procession « avec leur famille et leurs dépendents... et c est à qui amènera plus de personnes... De plus les Espagnols louent quantité de gens à deux tari ou trois carlins par teste, qui doivent se foueter jusques au sang ». C'est la mode des *battenti* (flagellants), qu'Henri III avait tenté d'intro-

duire en France ; seulement Henri III se flagellait lui-même, les seigneurs espagnols se fouettaient par procuration. Ces *battenti* vont vêtus d'une longue aube de toile et coiffés d'une sorte de mitre de deux pieds de haut :

Tout cela couvert dun long capuchon de toile blanche qui leur couvre toute la face hormis qu a l endroit des yeux il y a deus petits trous... et de la main droite ils se fouettent le milieu du dos, ou leur aube est trouée tout exprez, sur la chair nue avec de grosses poignées de petites cordelettes qui ont au bout certaines petites pointes de fer qui entrent dans la chair et en font couler le sang, de sorte que tous leurs habits en estoint couverts, jusques mesmes au pavé. Ils font a l envi a qui se fouettera plus fort et de meilleure grace, y aiant un certain art particulier pour le pouvoir bien faire ; et passans devant quelque dame favorite ou quelque ami, ausquels ils ont doné certaines marques pour estre recognus, ils redoublent les coups : chose estrange que pour l interest de 20 ou 15 sols, ou par simple vanité, ils puissent exercer sur eus une telle cruauté qu elle fait horreur aus regardants, et qui ne cede en rien a celles que nous detestons si fort dans les religions ancienes du paganisme. il y en avoit mesme a cette procession qui avec certains morceaus de liege pleins de piquants se battoient les mamelles jusques en faire pisser le sang. ce n est pas qu il n y en aie quelques uns parmi cette trouppe qui ne se fouettent par simple devotion, et y voyoit on mesmes quelques femmes. d autres portoint de grosses croix de bois sur le dos, mais ceux-ci n avoint de paye qu un tari.

Le samedi, à la messe, chacun vient allumer sa lampe au cierge pascal, « et rentre au logis portant ce feu saint d une main et l eau benite de l autre ». Après la messe s'ouvrent les boucheries avec une quantité incroyable de viandes de toutes sortes, ornées de bouquets et même dorées, ainsi que les jambons et les saucisses ; et « il faut achepter tout ce dont l on a besoing ce jour la, car le lendemain, quand ce seroit pour mourir, l on ne treuveroit pas ni pain ni vin ni la moindre chose a vendre ». Le soir se fait la procession de la Résurrection, beaucoup plus belle que celle du vendredi ; elle traverse quasi toute la longueur de la rue de Tolède, et vient tourner autour de la place qui est devant le palais. Toute cette longueur de chemin, plus d'un mille, « est bordée des deus costés de deus ou trois rancs de carosses ou sont les dames », éclairées par cinq ou six grands flambeaux de cire blanche que des pages tiennent autour de la portière.

Et deux heures durant avant la procession c est un perpetuel cours de cavaliers qui passent et repassent, quelques uns a cheval, mais la plus part a pied, saluant les dames, leur disant le mot en passant, et leur jettant des confitures. (Espérons qu'il veut dire des confetti.)

Orestes passa par deux fois d un bout a l autre, et ne se ressouvient point d avoir rien vu de si beau ni de si magnifique, premierement pour la grande quantité de dames, dont la plus part sont parfaitement belles, toutes vestues de riches estofes d or ou de soye, et parées d une infinité de pierreries ; et ce qui paroissoit entre autres extremement, estoint certains petis voiles de tafetas incarnat avec de la grande dentelle d or alentour que la plus part s estoint mises sur la teste de peurs du serein. Outre celles qui estoint dans les carosses toutes les fenestres estoint pleines encore d autres femmes ; comme aussi quantité d eschafauts qui estoint dressés en divers endroits... La rue estoit toute bordée du peuple rengé en haye...

Et tout cela, carrosses, fenêtres, portes et surtout les boutiques, est illuminé. De loin en loin, « sur des eschafauts sont des chœurs de musique, instruments et voix... »

A deux heures de nuit la procession se met en route : en tête vient dans sa chaise celui qui en fait les frais principaux (deux ou trois mille écus), le régent Bataglino, vêtu d'une soutane et d'un roquet bleu avec un chapeau de tafetas blanc, accompagné de quatre cavaliers qui font ranger la foule et garder les rangs à l'aide d'une sorte de bourdon doré. La première troupe fut « de petits garçons, les plus beaus que l on avoit pu treuver, vestus en anges avec ailes au dos et cierges aus mains » qui dansèrent en passant sous la fenêtre du vice-roi ; puis vinrent l'un après l'autre cinq ou six mystères, dont chacun représentait « une des épithètes que l on donne a la Vierge dans les litanies, par exemple speculum justitiæ, hortus conclusus, etc. » Bouchard ne nous dit pas comment on s'y était pris pour représenter la Vierge en « miroir de justice » et en « jardin fermé » ; la question en valait pourtant la peine et mériterait d'exercer un de nos jeunes symbolistes. Les dix ou douze mystères suivants étaient plus clairs ; ils représentaient la vie de la Vierge, depuis l'Annonciation jusqu'à l'Assomption ; mais les statues étaient petites « et tenoint fort de la pouppée » ; en revanche ils étaient accompagnés de quinze ou seize gros chœurs de musique.

Mais ce qu'il y avait de plus admirable, c'étaient les chevaliers napolitains, leur grand nombre, leur port majestueux, et leur

bonne mine, « en quoi ils surpassent toutes les nations d Italie et ne le cedent a aucune de dela les monts » ; ils semblaient d'une autre espèce que le menu peuple, et les plus jeunes formaient une troupe « divinement belle » sous la soutane blanche et le roquet bleu.

A la fin passerent les capitaines, alfiers et sergents des compagnies nouvellement faites, tous gens encore de bonne mine... portans chascun en main la marque de sa charge, les capitaines leur regimento ou ginesta ou canne d Inde ; les alfiers, leur scheltro ou petit espieu ; et les sergents leur hallebarde. Tout cela demeura plus d une heure a passer.

Les processions étaient les véritables fêtes nationales des Napolitains ; ils y consacraient de grandes sommes et en étaient aussi fiers que Séville l'est maintenant des siennes ; celle du samedi saint était bien, comme le dit Bouchard, une des choses les plus remarquables et singulières de l'Europe ; et, deux ans plus tôt, ils avaient offert à une infante le spectacle de cette procession hors de son temps, comme nous offrons maintenant à un prince une représentation de gala à l'Opéra.

Le dimanche jour de Pâques, 11 avril, Orestès s'amusa à regarder bénir à la porte des églises des œufs, peints ou non, dont le prêtre retenait un par pannerée ou platelée pour son droit. Il n'oublia pas de communier et d'échanger son billet de confession contre un billet de communion : il fallait en effet présenter ce dernier, sous peine d'excommunication, au curé de la paroisse, qui devait après l'octave passer dans chaque logis : les excommuniés n'étaient pas, comme à Rome, désignés nominalement et affichés ; mais s'ils mouraient dans l'année on les portait à Sta Restitua, chapelle de l'archevêché, « et tous leurs biens estoint confisquez a cette chapelle », surtout s'ils étaient étrangers ou de basse condition ; les autres pouvaient, paraît-il, s'accommoder avec la sainte.

L'après-dinée, à la fête de la Madonna di Pugliano, il admire les paysannes, plus belles que les dames, grandes, droites, blanches et blondes avec des yeux noirs et perçants, sans autre défaut qu'une bouche « trop retrecie et rentrante avec la levre d en bas pendante et qui avance ». Leur costume, trop connu pour que nous reproduisions la minutieuse description qu'en donne notre auteur, est plus pittoresque que celui des dames et encore très

riche : l'or y brille sur la soie, le satin ou le velours aux couleurs éclatantes ; il brille aussi en gros grains à leur cou et à leurs bras. Sous ce galant harnais, elles vont, à cheval ou sur des petits ânes qu'on loue au pont de la Madeleine, au milieu des paysans qui ne leur cèdent guère pour la bonne mine et la braverie, le plus pauvre étant vêtu de bon drap avec quelques petits passements d'or, bas et jarretière de soie.

Beaucoup pourtant ont été ruinés par le Vésuve qui a englouti leur maison l'année précédente, ou par le fisc qui a vendu leurs meubles ; mais il leur reste leur jolie figure et de beaux habits pour la faire valoir ; les guitares, les cornemuses et les hautbois chantent l'heure présente, et ils ne pensent plus à hier ni à demain : ils chantent aussi, rient et dansent de tout leur cœur sur les ruines mêmes ; ils dansent autour de l'église, qui a été sauvée par une petite butte, ou plutôt par saint Pierre ; car on sait qu'il aime cette église : c'est à cette place qu'à peine débarqué il célébra la messe pour la première fois en Italie ; c'est le saint qui a protégé son sanctuaire, c'est sa main qui a divisé le courant des eaux et des boues. Aussi on ne l'oublie pas ; il est de la fête, et les litanies des processions se mêlent aux airs de danse et aux chants d'amour.

Les fêtes se succèdent sans interruption : le lundi 12, celle de la Madonna dell'arco, le mardi à Pausilippe, celle de S^ta^ Maria al faro ; et partout Orestès trouve même foule, même luxe, même joie. Sur la colline Antiniane, « ce n estoint que musiques, bouquets et dances... les païsans se mettant dis ou douse en rond et se tenant les uns aus autres avec de longues guirlandes ; et vont ainsi tout du long du chemin en faisant mille figures devant leurs dames qui precedent montées sur de petits asnes qu elles bardent la plus part de tapis de turquie ou de quelque couverte de drap ». Au haut de cette colline, dominée par l'ermitage des Camaldules, « Orestes et sa compagnée s arrestèrent pour jouir de la vue qui s étend d un costé sur la mer et de l autre sur la terre de Labour ». Le soir, ils s'égarèrent, et il leur fallut descendre un mille « en sautant d arbre en arbre ausquels ils se tenoint pendus de peur de precipiter ». Tout en sautant, Bouchard observe la roche, cette pierre noire comme poivre *(piperno)* dont Naples est bâtie ; très tendre quand on la tire de terre, elle durcit extrêmement à l'air, « et ils assurent q uelle recroist sensiblement aux lieux ou

elle a esté prise ». Gassendi a cité une observation analogue de Pieresc sur les pierres du Rhône.

Arrivés à Pianura, « meschant casale » (hameau), la troupe tomba dans un autre embarras : celui chez lequel on devait loger était parti pour Naples, les trois compagnons d'Orestès n'avaient pas un sol sur eux, et il feignit de n'en avoir pas non plus.

Ils furent treuver le curé, lequel ils sçurent si bien persuader qu il les logea tous quatre et le laquais d Orestes, et leur dona un assez honeste soupé... Tout le logis consistoit en deus petites chambres et deus lits. Dans l un coucha Orestes avec ses trois compagnons, dans l autre le curé. Une vieille qu il appeloit sa mere coucha en l atre (le vestibule, l'atrium) avec le laquais, et deus jeunes prestres qu il nomoit ses neveus furent coucher a l eglise sur les bancs de l œuvre... Cette courtoisie fut extraordinaire pour le païs, et ne l eut on pas treuvée a Rome.

Pour la reconnaître, ils assistèrent le lendemain de grand matin à la messe :

Toutes les femmes vinrent vestues en sibylles, et fort laides. Puis, le curé estant allé à Puzzolo porter une pannerée d œufs frais a Mr l Evesque, Orestes retourna a Naples.

L après disnée, il fut a l Accademie delli Infuriati, qui se tenait dans le chapitre du couvent de St Laurent..., come celle delli Incauti a St Augustin, gli Erranti a Sta Maria la Nuova, et celle delli Otiosi a S. Domenico, qui est la plus florissante de toutes, toutes les persones de qualité qui se piquent de bel esprit s y faisant enroller.

Bouchard, qui se piquait de gentilhommerie et de bel esprit, et qui sut faire valoir à Naples ses relations avec Cassiano dal Pozzo et avec les Barberini, se fit élire *ozioso ;* mais les séances de l'Académie, à en juger par celle qu'il raconte, n'ont pas dû ajouter beaucoup à l'agrément de son séjour : « L'on fait premierement un discours, soit en italien ou latin, soit en prose ou vers ; puis chascun qui veut discourt sur une question que l'on a proposée en l'Académie precedente » ; après, le secrétaire lit, sans en nommer l'auteur, des vers et la critique que chacun a pu en faire ; après que l'auteur ou un de ses amis a répondu à cette critique, les censeurs qui sont au nombre de quatre, un pour le grec, un pour le latin, un pour l'italien et un pour les langues étrangères, décident si l'ouvrage doit être inséré dans le *Libro della vita,* et le prince de l'Académie fait ensuite imprimer

de ce recueil ce que bon lui semble et quand il lui plaît. Tous les ans, au mois d'octobre, on élit les officiers de l'Académie, et Bouchard assista à cette élection avant de partir : « Lors on lit les noms de tous les Académiques, puis chasqu un done sa voix, non a celui qu il veut, mais a celuy a qui l on luy dit qu il faut la doner. »

Les officiers sont, outre le prince et les quatre censeurs, deux assistants du prince, le secrétaire et « six conseillers pour les querelles et autres differens des Academiques. » Six conseillers pour arranger les querelles ! Il valait mieux assister aux processions.

Il n'en manquait pas, grâce à Dieu et à la Madone, et à saint Janvier qui en avait trois à lui tout seul. La première, celle de la translation de son sang, se célèbre le premier samedi de mai, qui coïncidait cette année-là avec le commencement du mois. Je ne sais si les Napolitains ont eu leur meeting des trois huit en 1896 ; en 1632, le 1er mai appartenait à saint Janvier, un vrai saint du pays, n'ayant que peu de rapports avec le travail et moins encore avec le capital. La journée fut joyeuse et la procession magnifique. Les nobles, il est vrai, ne firent pas la cavalcade accoutumée, parce que, le vice-roi étant en carrosse, ils se seraient trouvés humiliés de l'accompagner à cheval ; mais, en revanche, on y vit défiler « toute la moinerie et prestrerie de Naples (c'est Bouchard qui parle), qui estoit en nombre si prodigieus, qu elle dura pres de trois heures a passer ». Elle passait devant un théâtre, qui portait l'autel de saint Janvier surmonté de son buste, à côté de l'autel le trône de l'archevêque, et en face celui du vice-roi et de la vice-reine. Le reste du théâtre était garni d'un côté de bancs pour les dames, et de l'autre de chaises pour les cavaliers du siège. (La noblesse était divisée en plusieurs fractions, et chacune donnait à son tour cette fête à son siège, c'est-à-dire sur la place où elle se réunissait d'ordinaire.) Après les moines, parurent les têtes des protecteurs, douze bustes d'argent de grandeur naturelle portés sur des civières ; puis le sang de saint Janvier, que le cardinal Buoncompagno suivait *in pontificalibus* et porta près de la tête.

C'est en ce jour que se fait le fameux miracle ; mais on n'est pas d'accord sur le moment où le sang se liquéfie. Le gardien du trésor, interrogé par Bouchard, lui assura même que le sang n'avait cessé d'être liquide depuis le 16 décembre 1631, jour de l'éruption. Mais le 19 septembre, jour où se fait la seconde fête de saint

Janvier, le même gardien dit devant lui que longtemps avant « l embrasement » le sang était déjà liquide : « *Oportet mendacem esse memorem* », ajoute notre sceptique, et il remarque que cette liqueur rouge, qu'il remue dans son flacon en faisant semblant de la vénérer, ne graisse pas le verre comme ferait du sang. Pauvre saint Janvier ! il doit accuser, lui aussi, les Français de légèreté : en voilà un qui ne croit pas à son miracle, et plus tard un autre lui ordonnera de le faire. Avec un pareil manque de suite dans les idées, on se fait bien du tort dans l'esprit des saints.

Le lendemain dimanche, Bouchard, assista, à l'archevêché, à la cérémonie du *Pastor bonus :*

La messe finie l Archevesque monte a son trosne archiepiscopal. puis s appellent tous les curez de Naples et dependans qui doivent tous sur peine de certaine amende venir ce jour la baiser la main a l Archevesque et lui presenter un bouquet. et ces curez font a l envi a qui presentera le plus beau : de sorte que l on ne s imagineroit jamais la beauté, l artifice et la despense qui s employe en cela. la pluspart ont tous naturels fais en diverses formes, de galeres, chasteaus, eglises, arbres etc... un certain presenta un grand rameau tout chargé de pains, d osties et autres pastes, et plein d oiseaus qui voloint ça et la, estant attachez par le pied. un autre presenta une grosse botte d asperges.

Puis des processions encore et toujours, que nous n'osons plus même citer, sauf une cependant, *exempli causâ,* comme eût dit Bouchard. — A la fête de l'*Annunciata,* après les cavaliers napolitains et les Espagnols, passèrent « les filles exposées (enfants trouvées) que cet hôpital de l Annunciation esleve, puis les marie leur donnant 90 ducats de dot. Cette procession se fait expres pour leur treuver mari ».

Les petits artisans et gens de labour de dehors viennent la prendre femme : et voyant passer une fille qui leur plaist, ils lui donent un mouchoir ou un bouquet. ou un anneau : et cest en la liberté de la fille de le recevoir ou non, puis l home va a l hospital recognoistre le signe qu il a doné, et donant bone caution, ou estant vérifié d estre de bone vie, et avoir un bon mestier, l on luy done la fille et largent. Ces filles empruntent ce jour la les plus beaus habits qu elles peuvent ; et y en a de fort belles parmi elles : les plus belles viennent les dernieres, vestues qui en Anges, qui en saints et saintes, representans le mystere de l Annunciation : l Ange Gabriel et la Vierge esmurent la devotion de plusieurs spectateurs.

Cette fête, comme toutes les autres, se termina par quatre ou cinq feux d'artifice ; et tout le mois se passe en semblables allégresses spirituelles ; « et se font une infinité de fort belles solennitez, en campagne a deux et trois mille alentour de Naples ».

Bouchard nous dira plus loin que ces gens-là travaillaient, qu'il n'a point vu à Naples « l horrible fainéantise romaine » : mais quand donc travaillaient-ils ? Leurs habits, ces beaux habits qu'ils portent si bravement, avec quoi pouvaient-ils les payer ? C'est un problème, nous le savons bien, que de notre temps et chez nous quelques personnes trouvent le moyen de résoudre avec élégance ; mais ces moyens-là ne sont pas à la portée de tout un peuple. Et ce peuple, nous affirme-t-il encore, n'avait plus d'industrie, était durement opprimé, écrasé d'impôts. A quoi faut-il demander le secret de leur gaîté ? à leur ciel, sans doute, sous lequel ils vivent jour et nuit ; — au voisinage de la mer, charitable aux pauvres gens, et à la complaisance de leur sol qui produit à peu de frais et sans beaucoup de peine ; mais surtout à la nature même de leur âme, que la race et le climat ont faite pour la joie ; à la pauvreté même qui les délivre du souci de conserver, et à leur sobriété qui les exempte presque du soin d'acquérir : à qui peut vivre de choux et de ces pastèques roses, ou, pour un demi-sol, on mange, on boit et on se lave la figure, — la semaine peut donner cinq dimanches pour parader sous de galants costumes, et deux jours encore pour les gagner. L'art d'être heureux, c'est l'art d'être pauvre.... dans le Midi.

---

## II

### Excursions au Vésuve et a Capri.

Bouchard arrivait à Naples trois mois et demi après une des plus mémorables éruptions du Vésuve. Il en lut avec soin de nombreuses relations, il en insère même une « d'Horatius Feltrius, vir patritius », qui est probablement inédite. Il les contrôla sur place dans plusieurs excursions qu'il fit seul ou en compagnie ; il plongea du papier dans les *fumarole,* respira de mauvaises odeurs dont il note la diversité, et assista même, au bord du cratère, à un de ces éboulements par lesquels la montagne semble se dévorer elle-même.

A Torre del Greco, l'unique rue qui n'eût pas été détruite, commençait à se repeupler de gens « pour la pluspart estropiez du feu » qui sortaient des cendres comme des diables de l'enfer. L'un d'eux avait eu les jambes brûlées par le « diluvio » sur une tour où il s'était réfugié ; les haillons d'un autre laissaient voir des brûlures à peine cicatrisées ; chacun avait sa blessure à montrer, son histoire à conter, et tous demandaient l'aumône. Ils tâchaient de retrouver le toit de leur maison sous la cendre, y rentraient par les fenêtres des greniers et en tiraient les corps morts, dont l'odeur était telle à certains endroits qu'on défendit d'y passer de peur de mal'aria.

« Ce qui est de plus admirable, c est que touts ces pauvres gens qui sont ainsi ruinez, et quasi presque tous estropiez, ne font que remercier dieu et la vierge, et les louer continuellement des miracles qu ils ont fait pendant cet embrasement ». Mais ils ne se bornent pas à louer le ciel, ils ne se contentent pas de fouiller les cendres pendant le jour, de retrouver des cadavres au moment où passent les visiteurs attendris et de demander l'aumône à ces visiteurs ; la nuit, ils demandent aussi la bourse et la prennent de force au besoin ; ils s'aident eux-mêmes, les pauvres ! et le ciel, touché de cette confiance et de cette énergie, les aide aussi : il leur envoie de temps en temps, de jour ou de nuit, quelque

bonne aubaine, ce qui les diffame un peu dans le voisinage, mais les console de leurs pertes.

Bouchard évita de leur offrir ou de leur laisser prendre des consolations de ce genre. Dans une deuxième excursion, qu'il fit seul avec un guide, plutôt que de passer par les Torri, il aima mieux faire le tour de la montagne, si bien qu'en arrivant au pied, « il treuva la moitié des femmes de Resine qui estoint accourues, pensant que la guide et Orestes fussent abismez la haut... les garçons qui gardoint en bas la monture s en estoint retournez a Portici, et dirent en passant a Resine que leurs gens estoint morts a la montagne. dont ils pleuroint amerement, pource qu ils n avoint point esté paiez du prix dont Orestes estoit convenu avec eus pour leur asne ; et s en allerent ainsi desesperez sans plus se faire voir... »

Nous doutons que le soi-disant Orestès ait couru après eux pour les payer, et voilà comment, le 16 mai 1632, un Parisien, après avoir craint d'être volé d'un côté du Vésuve, fut peut-être un peu voleur de l'autre côté.

Dans les cinquante ou soixante pages que Bouchard a consacrées à « l embrasement de la montagne », y a-t-il autre chose qu'une confirmation inutile de phénomènes décrits ailleurs ? Notre incompétence ne nous permet pas d'en juger ; mais sa description nous a paru confuse et inférieure à celles qu'on trouve dans les *Guides*. Elle est bien longue surtout ; que serait-ce s'il avait vu, de ses yeux vu le fameux embrasement ? il n'y aurait plus eu de place pour le reste dans sa relation, et c'est surtout le reste qui nous intéresse, aujourd'hui que le Vésuve, pour s'être trop prodigué, est devenu un acteur un peu usé sur l'affiche. On peut dire que Bouchard, plus heureux qu'il ne croyait sans doute, a échappé à l'éruption de 1631 : laissons lui le bénéfice de cette bonne fortune, et accompagnons-le dans une excursion à Capri, où il n'a pas vu seulement ce que nous pourrions y voir.

Il mit dix heures, en felouque, pour passer de Naples à Capri, où le bateau à vapeur conduit aujourd'hui en deux heures et demie. Dans la partie orientale de l'île il visita la *marine*, presque abandonnée de peur des Turcs, et la ville de Capri ; dans la partie occidentale, la montagne et la ville d'Anacapri. Capri, l'ancienne ville est vers le milieu de l'île

dans une pleine ou il faut monter un bon demi mille de la marine, de loin, elle paroist fort gentille, ayant tours et murs carnelez, mais dedans ce ne sont que petites rues si estroites qu a peine deus homes y peuvent passer, les maisons petites, basses et d un seul estage, toutes rondes par le dessus sans aucun toit ni de tuille ni de bois ni de paille ; elles sont seulement enduites de puzzolane, ce qui est assez laid a voir : quoy que cela aye je ne sçai quoy de l antique... Il n y a que 150 fœux habitez... et quelque 700 ames...[1]

... le vicaire de l esvesché, de la famille de Curtis, dit a Orestes que ce grand nombre d eglises avoit esté fait du temps des François, affin que les femmes pussent ouir la messe, sans s esloigner du logis, et s exposer a l insolence et impudicité de la nation : stratageme des Espagnols qui ont sceu faire interpreter en mauvaise part la devotion des françois, de laquelle sans doute procede ce nombre d eglises.

Outre le syndic, les eletti et les catapani (préposés aux vivres), un capitaine royal réside dans la ville, où il est tenu de coucher toutes les nuits. « On ne peut porter dans toute l île ni baston ni canne plus grosse que le doigt et d une certaine longueur, sur peine de prison et d amende ».

Le château passe pour inexpugnable : « Outre la hauteur et aspreté de son assiete, il y a une grande grotte dans le centre de la montagne, ou les assiegez peuvent descendre avec des eschelles, et se retirer la sans crainte de pouvoir estre forcez, ayant des 20 toises d espaisseur de roc autour d'eus. » Connaît-on aujourd'hui cette grotte ? Les Anglais, en tous cas, ne la connaissaient pas, en 1808, lorsque Huson Lowe se rendit au général Lamarque.

Bouchard se dirigea ensuite vers Anacapri (le haut Capri). A propos de ce mot, dont la première partie est évidemment hellénique, il note le nom de l'église paroissiale, *Santa Sophia*, et le terme d'*Albanais* que les habitants s'adressaient en manière d'injure. Il aurait pu relever dans le langage et les coutumes de l'île, bien d'autres traces du grec et des Grecs. On montait à Anacapri par un véritable sentier de chèvres, en dépit des « 700 marches taillées ou apportées quelque trois cents auparavant ». Les maisons de cette « terre », qui ne méritait pas le nom de ville, étaient dispersées et plus misérables encore que celles de Capri ; aussi n'était-ce pas pour les voir qu'on gravissait ce sentier.

Du plateau d'Anacapri et surtout du mont Solaro, dominant les

[1] Il y en a aujourd'hui 2400. — De trois paroisses il ne restait que S. Stefano ; mais 70 chapelles rappelaient encore dans cette partie de l'île la domination française.

golfes de Naples et de Salerne, Bouchard eut sous les yeux un des plus merveilleux spectacles du monde : devant lui, presque à perte de vue, la baie de Naples avec sa courbe lointaine surmontée au fond de la fumée du Vésuve ; à gauche, comme des ombres légères dans l'azur du ciel, les sommets lointains d'Ischia et de Procida et le cap Misène ; plus près, à droite, sous un manteau d'orangers, de citroniers et d'oliviers, la presqu'île qui pousse au devant de Capri, entre les deux golfes, le promontoire de Minerve ; il en pouvait suivre les falaises qui montent droit vers le nord jusqu'au cap de Sorrente, ou s'arquent vers l'est dans la direction d'Amalfi. A ses pieds il embrassait du regard l'île entière avec ses sommets couronnés de chênes, d'yeuses, de lauriers, d'arbousiers, de romarins et de myrtes, ses pentes tapissées de vigne, et ses parties basses couvertes d'oliviers, d'arbres fruitiers, de céréales, de lin et de légumes.

Pourquoi faut-il que le paysage soit si souvent gâté par l'homme ? S'il faut en croire notre voyageur ou plutôt ceux qui l'ont renseigné, ce paradis était habité par des diables. Il était pire que la petite ville dont parle La Bruyère ; car il y avait deux petites villes, la hausse et la basse :

Les peuples de ces deus terres s haïssent extremement l un l autre. et a parler en general de tous ceus de l isle, ils sont fort meschans, querelleus, mutins, larrons, orguilleus, et meurent tous de faim. ils sont bons mariniers, et bastissent en perfection des vaisseaus ; aussi la plus part de ceux qui travaillent en l arsenal de Naples sont de cette isle, et Capacius dit que pour estre ainsi occupez a Naples au service du roy, ils ont obtenu un privilege, que ceus que les vicerois releguent a Capri, ne pourront demeurer la nuit a Anna Capra, de peurs de leurs femmes qui sont fort belles, come aussi sont les garçons, et assura on a Orestes que les uns et les autres font fort volontiers la courtoisie.

Ces maris, à qui la parole royale avait ainsi conféré, ou à peu près, le privilège de n'être pas trompés la nuit, n'étaient cependant pas contents : ils restaient « querelleus et mutins » ; ils auraient sans doute voulus n'être trompés ni la nuit ni le jour ; prétention exorbitante dans un pays où, en dépit de l'Église et de ses excommunications, les frères couchaient avec les sœurs, les cousins avec les cousines, même passé l'âge de sept ans. (C'était un des cas réservés dont Bouchard lut la liste dans le confessionnal de Sa Sophia.)

Si les femmes de Capri étaient trop courtoises (ne parlons pas des garçons !) et si elles avaient des idées un peu larges sur l'éducation de leurs enfants, en revanche elles surveillaient avec amour celle de leurs vers à soie, qu'elles nommaient des plus doux noms, *agnolelle,* etc. ; aussi bien étaient-ce les plus beaux vers et donnaient-ils la soie la plus estimée de toute l'Italie. Outre la soie, outre le produit des bois, des vergers, des champs et des jardins, l'île avait encore des vins, pour la plupart blancs et légers, assez délicats mais un peu piquants, et « du grec » assez estimé.

Avec toutes ces ressources, les habitants étaient pauvres, mendiants, larrons et meurt-de-faim :

La plus grande part du revenu de tout cela va aus Chartreus. Ils ont la un assez beau couvent, et fort, ayant une bone tour avec artiglerie et autres armes pour se defendre des turcs. L église est belle, et les cellules sont fort gentilles, entre autres celle d un vieus pere mathematicien qui a creusé plus de 50 pas dans le roc, et y a fait divers cabinets et galleries, de plus a taillé dans le mesme roc plus de 100 degrez qui descendent jusques a la marine ; et le tout avec ses propres bras, sans aide de persone. il avoit employé plus de trente ans de son temps a cela, et trois jours après qu Orestes fut parti de Capri, il ouit dire que ce pauvre religieus qui est sur le bord de la fosse, avoit esté chassé de sa cellule et de Capri, et envoyé à Naples. gentillesse ordinaire des moines.

Orestes logea chez eus, et fut magnifiquement traité. entre autres il mangea certaines petites ricottes faites de laict de chevre qui sont si excellentes, qu ils en font des présents a tous les grands de Naples. Le revenu du couvent monte a 15 mil escus (80.000 francs), et celui de l evesché a peine arrive a trois cents ; encore sont ils incertains, car si les cailles en retournant d Egypte au printemps, vienent en grand nombre se reposer en cette isle, ce qu elles ont accoustumé de faire presque tous les ans, l evesque fera bone chere, sinon son revenu sera limité a 100 ou 200 escus, aussi l appelle on *il Vescovo delle Quaglie.* Pour cette raison l Evesché est tout ruiné, et n y a eglise de village en france qui ne soit en meilleur ordre.

On sent qu'Orestès, tout en dînant chez les moines, où l'on dînait bien en tout temps, prend parti dans le fond de l'âme contre les réguliers pour ce pauvre évêque ; s'il n'a pas dîné chez lui, c'est que les cailles, sans doute, n'avaient pas donné cette année-là.

L'évêque devait se plaire dans l'île moins que les moines, mais plus que les nobles Napolitains : c'est à Capri, en effet, que les vice-rois reléguaient d'ordinaire les grands du royaume « qui faisoint les mauvais ». Lieu d'exil bien choisi d'ailleurs : outre les

compensations que leur offraient les belles Capriotes, la vue des monuments, ruinés comme eux par la fortune, devait leur enseigner la résignation ; et du haut du palais de Tibère, au-dessus du précipice où Suétone prétend qu'il s'amusait à faire jeter des hommes, plus d'un disgracié dut se consoler en comparant sa chute à la leur.

Ils auraient pu consacrer leurs loisirs forcés à l'archéologie. Mais aucun d'eux, s'il eût daigné répondre aux questions de Bouchard, ne l'aurait plus abondamment renseigné que les gens du pays. Ceux-là savent tout, ont réponse à tout ; aucune difficulté ne les embarrasse, et leur *parce que* vont au-devant des *pourquoi*. Il me semble les voir gesticulant et les entendre parlant tous à la fois autour de l'étranger dont ils se disputent l'attention et la bonne main : — Voyez, signore, ces restes de mur sur ce rocher : c'était un phare qui éclairait les Bocche di Capri. — Cane ! il n'y a rien à voir là, signore ; je vais plutôt vous mener à cette grande ruine là-haut : c'est un des quatre grands palais des empereurs ; ils en avaient un pour chaque saison. — Quatre ! allons donc ! ils en avaient douze, autant qu'il y a de mois dans l'année ! tous les savants, tous les grands personnages les visitent : j'y mènerai Votre Excellence ; je lui ferai voir où étaient les bains, la salle du trône, la chapelle de S^t^ Jupiter et les oubliettes ; je lui montrerai aussi le *Matrimonio*,[1] vovs savez, signore, le matrimonio de Tibère : on ne peut pas expliquer cela à tout le monde, personne ne vous l'expliquera comme moi ; lui, il ne sait seulement pas ce que c'est...

Au XVII^e^ siècle, avant la multiplication des touristes, l'étranger était sans doute moins harcelé et les ciceroni bénévoles attendaient peut-être qu'on les interrogeât ; mais ils étaient aussi savants que ceux qui vous accaparent aujourd'hui. Ils montrèrent à Bouchard le palais de Tibère, la villa Jovis, qui dressait encore trois étages de portiques au-dessus de l'abîme en face du cap de Minerve ; ils lui montrèrent les restes d'une route carossable, qui reliait ce palais avec les trois autres grandes villas ; ils lui indiquèrent même la *grotta scura*, oubliée depuis, retrouvée au commencement de notre siécle et plus joliment nommée grotte d'azur. Ils lui apprirent enfin que, si ces palais merveilleux avaient été abandonnés, si ces murs puissants avaient été ruinés, c'était la

[1] C'est le *Mitramonium*, ou temple de Mitra. On devine toutes les légendes qui sont nées de ce déplacement de deux voyelles.

jalousie des Romains qui en était cause : — Oui, signore, la jalousie des Romains ; il n'y a pas là-dessus le moindre doute, tous les gens de Capri vous le diront. Après la mort de Tibère, les Romains qui voyaient bien que les empereurs ne retourneraient jamais là-bas au mauvais air, tant qu'ils pourraient habiter ici, ont envoyé cinq cents maçons qui, six mois durant, ont abattu, abattu de tous côtés et ont ruiné tous ces beaux palais de marbre, d'argent et d'or. Autrement les empereurs n'auraient pas été assez fous pour abandonner Capri et ils y seraient encore, le climat conserve : nous aurions l'empereur et le pape.

On leur a enlevé l'empereur ; mais ils gardent saint Costanzo ; pour le mieux garder, ils ne veulent dire à personne où est enseveli son corps ; et pour ne pas le dire, ils l'ont oublié.

Le 29 mai, jour de l'Ascension, Bouchard s'embarqua pour Salerne, passa les bouches de Capri, « qui ne sont point si dangereuses que l on les fait », et côtoya depuis la pointe de la campanella (l'ancien promotoire de Minerve) en vue des îles des Sirènes « un païs enchanté et fait a plaisir par les fées ». Il s'arrêta quelques heures à Amalfi, où il visita dans une chapelle de l'archevêché le corps de saint André, mais ne put voir la *manne* que jette ce corps miraculeux : « L eglise est fort belle, vaste, haute, et qui sent fort son antiquité avec ses mosaïques... l archevêque a de revenu 3 mil escus... La ville, construite sur la marine, a eu de 3 à 4 mille fœux... il n en reste pas plus de 150 ».

Un peu après Amalfi, le long de la mer, sont deux « terres » dont la plus petite s'appelle Majore, et la plus grande Minore. Pourquoi ? Vous pensez bien que les mariniers avaient une explication toute prête, et nous la transcrivons telle que Bouchard l'a notée, car elle montre qu'une ville a grand intérêt à ne pas tuer son évêque, à bien cultiver ses jardins, et à faire des présents au pape :

Minore jadis s appeloit Majore, come véritablement elle est la plus grande ; mais aiant tué son Evesque, le pape la maudit, la priva de l Evesché, et voulut qu elle s appelast Minore, et la plus petite Maiore. Au bout de quelques années, ceus de Minore estant allez saluer un nouveau pape a Rome, et luy presentant de leurs *cedri* et *altri agrumi,* qui vienent plus beaus la qu en aucun lieu d Italie, y aiant tel *cedro* qui sera plus gros que la plus grosse citrouille. le pape voyant si beau fruit dit : que puisse estre benite la terre qui le porte. lors les Minoritains le prierent que puis qu il avoit desja benist leur terre, qu il voulust encore leur rendre l Evesché, ce qu il fit.

Bouchard ne se bornait pas à écouter les légendes des mariniers ; « il les interrogeoit sur chaque lieu ou il passoit et corrigeoit la carte de Ligorius, laquelle est fort fautive en cet endroit. Les mariniers commenceoint desja a avoir quelque soubçon d Orestes le voyant si curieus et diligent a décrire toutes ces petites choses. »

De plus, il rapportait un plan de Capri, qu'il avait fait les jours précédents.

Pour cette fois il sut calmer les soupçons, et il ne fut pas livré par les mariniers à la police espagnole en abordant à Salerne ; mais il faillit par deux fois être pris avec eux par des corsaires turcs. Scapin n'était donc pas si loin de la vraisemblance, lorsqu'il faisait entrer dans le port de Naples la galère d'un corsaire turc, et ce n'étaient pas seulement les personnages de comédie qui étaient capturés en mer et emmenés en Alger.

---

### Salerne : Bouchard arrêté comme espion. Le mois de Juin a Naples.

A Salerne, Orestès coucha chez les *frate ben fratelli* (frères de la Charité), à qui il était recommandé par les PP. de Capri. « Le provincial ne le traitta ce soir la d autre chose que de fromages, ricottes, quaillé et autres laictages de buffes », c'est-à-dire des aumônes de la journée, « estant une coustume en cette ville de doner aus pauvres le jour de l Ascension tout le lait ».

Le port aurait pu être plus grand que celui de Naples ; mais les rois d'Espagne avaient arrêté la construction du môle. La ville resserrée de trois côtés par les montagnes et au sud par la mer, ressemblait fort à un village : deux ou trois rues seulement étaient pavées et un peu larges, celle qui menait au siège de la noblesse, celle des marchands de soie et de drap et celle des notaires « et autres chiquanous ». Quelques palais seulement s'élevaient au milieu de sept à huit cents maisons mal bâties. Les nobles, groupés en trois *seggii,* se prétendaient plus anciens que ceux de Naples, auxquels ils s'alliaient. C'étaient, comme dans toutes les villes du royaume, autant de petits tyrans, gueux d'ailleurs pour la plupart, « se ruinant au jeu, aus filles et en habits ».

Il y a quantité d'églises. La plus belle est Saint-Mathieu, la cathédrale, fort antique et magnifique, bâtie à la française, ainsi

que le palais archiépiscopal. (Elle fut fondée en 1084 par Robert Guiscard.) Les chanoines portent le camail incarnat avec la mitre blanche et prennent le titre de cardinaux. Le corps de saint Mathieu est conservé dans une châsse d'argent sous l'autel de la crypte.

Dans la cour de l eglise sont les escholes publiques, ou il y a des professeurs de toutes sciences et facultez qui ne lisoint point lors, les vacations comenceant de Pasques jusques a octobre. La medecine i florit assez a cause du privilege qu ont ceux qui prenent leurs degrez en cette université la, de pouvoir pratiquer partout. A dire le vrai neantmoins, la marchandise, trafic et cultivement de terres, a quoy mesme la noblesse s addonne, y fleurit beaucoup plus que les lettres.

Attaché a cette mesme court de l Archevesché, est le seminaire gouverné par un recteur, dont un chanoine a la surintendance... Chasque escholier a ici sa cellule a part, qu un des plus affidez du recteur vient serrer tous les soirs a cadenas par dehors... On y done le fouet, mais sur le haut de chausse mesme avec un cercle... ou sur les jambes nues... regle excellente dans cette ville... qu il faut fuir, disoit un vers escrit par raillerie sur la porte,

*...ne de mare femina fias.*

Les jesuites tiennent aussi escholes, mais ils n ont que deux classes d humanité, et une de philosophie.

A Salerne comme à Naples, les légendes miraculeuses n'échappent pas à la curiosité et à la critique de Bouchard :

On montroit dans l eglise des Olivetains un crucifix devant lequel Pietro Bailardo, Salernitain, avoit demandé pardon de ses pechez en magie, disant ne vouloir partir avant davoir obtenu un signe manifeste que ses fautes lui estoint remises... et Jesus, avançant la teste,... l avoit inclinée vers Bailardo... C est un vieil tableau representant le crucifix seul sur du bois tout uni... mais au lieu ou est pinte la teste de Jesus Christ, il y a une bosse ou eminence faite en forme de teste, qui avance par dessus le reste de la superficie...

Au couvent des Dominicains, une certaine cloche sonoit toute seule lorsqu un moine devoit mourir... c estoit une clochette grosse come le poing attachée fort hault a un mur..., et le baston auquel est attachée cette clochette passe par un trou percé dans ce mur... Un moine, qu Orestes interrogea, luy dit qu elle ne sonoit pas toutes les fois que quelqu un mouroit ; oui bien que toutes les fois qu elle sonoit, il mouroit tost ou tard quelqu un au couvent...

Il aurait fallu être bien sceptique pour ne pas le croire.

Au tour de la cour de la cathédrale étaient disposés des sarcophages antiques, portant les armes des principales familles de la ville auxquelles, comme tant d'autres en Italie, ils servaient de sépulture. Mais ce que Bouchard voulait voir surtout, c'était l'ancienne école de Salerne. Comme il y allait, un chaussetier et un barbier-chirugien s'offrirent de le conduire où il voudrait. Ils le menèrent d'abord sur une de ces belles montagnes, couvertes en bas d'orangers, de citronniers et de grenadiers, et en haut d'oliviers. Après avoir suivi un fort beau canal qui conduit l'eau à Salerne, et avoir examiné une masure où avait été fondée l'école de médecine, il admirait la ville ramassée à ses pieds, les côtes de Calabre qui fuyaient au loin à sa gauche, et la mer qui devant lui « s estendoit en espaces infinis ». Mais ses guides improvisés ne le laissèrent pas longtemps à sa contemplation.

Tous les Italiens s imaginent, sitost qu ils voyent un pied de vieille muraille ou un morceau de colonne antique, qu il y ait la dessous des tresors ; et sitost qu ils voyent un estranger paroistre en leur païs, surtout un françois, qu il est venu a poste pour chercher les tresors enfouis autrefois [ par ceux qui ont occupé le royaume ]. et ne leur manquent mille exemples de ceus qui en ont emporté de tres grands. *Veri nihil, omnia ficta.*

Le chaussetier et le chirurgien montrèrent bientôt à Bouchard par leurs questions qu'ils étaient « dans la mesme folie que les autres ». Le Parisien, plus gouailleur que prudent, « print plaisir a la fomenter par certaines demandes ambigües et par certains gestes ridicules faits a poste », consultant tantôt une carte tantôt un livre qu'il avait en main.

Tout en leur donnant la baye, il esperoit les rendre plus promts et plus diligents a le conduire par tous lieus... mais les voulant tromper, il se trompa soy mesme. Ils comencerent par se monstrer fort serviables... lui indiquerent une grotte ou les esprit battent et assoment ceux qui y viennent... [et ne le quitterent qu'apres avoir] arresté l heure et le lieu ou ils se retreuveroint pour la visiter. A l heure dite, le chaussetier, feignant d estre empesché, dit a Orestes d aller devant avec le barbier, qu il les rejoindroit incontinent... Mais comme, arrivez a l entrée de la grotte., ils cherchoint a se faire avec l espée nue un passage a travers les buissons, voici descendre de la *Torre della carnera,* bastie justement sur le milieu de la grotte, un capitaine espagnol, accompagné du chaussetier et d'un

autre Espagnol. Il commande d abord a Orestes, au nom *del Rey mi señor, di quittar la espada,* [le fouille, compte son argent — qu'il lui rendit d'ailleurs — et trouve sur lui] outre la carte de Ligorius et la Description du royaume de Cesare d Eugenio, les lettres de change du banquier romain et le seul plan qu'Orestes eût tracé de sa vie, le plan de Capri [1].

...A mi chemin de Salerne, ou on le menoit devant le president, le capitaine resta un peu en arriere... et le barbier [un Sicilien] qui faisoit fort le fasché contre son compagnon et l accusoit de trahison, dit a Orestes qu il confessast s il avoit quelque bon secret, et que le señor capitan estoit galand home ; dont le capitaine voyant qu il se moquoit, comencea a le croire tout de bon espie et a le mener en cette qualité.

Le président découvrit par les lettres de change qu'Orestes était Français et le renvoya, sans le voir, à l'avocat fical. « Frère, lui dit un Espagnol, puisque vous êtes Français, plût à Dieu que je fusse vice-roi ! vous seriez pendu demain sans faute ». Le mot était de mauvais augure. Cependant devant le fiscal, malgré les dépositions des deux compères et du capitaine, il eut un moment d'espoir : « le fiscal, ayant ouï dire a Orestes qu il aloit par le monde pour curiosité et pour l estude luy demanda l explication du premier vers du Plutus d Aristophane ». Un fiscal helléniste ! il se voyait déjà mis en liberté ou du moins retenu dans la maison du fiscal pour l'amour du grec ; mais, hélas ! ni l'explication du vers d'Aristophane, « ni ses prieres ni ses pleurs ne peurent jamais fleschir ce barbare », un faux helléniste sans doute et Calabrais pour tout potage, qui le fit conduire en prison à quatre heures de nuit. Là, pendant qu'on écrivait son nom, il fut enfermé dans la chambre du geôlier, où se dissimulait trop peu une... figure qui lui fit oublier un moment « les chordes, questions et potences, dont certains marraus » avaient menacé le maudit Français. Il commençait à moins regretter la maison de l'avocat fiscal lorsqu'on le fit monter par une échelle et passer par une trappe dans la « chambre des gentilshomes », où des vermines variées et innombrables couraient, à la lueur indécise d'une lampe fort puante, sur les hôtes les plus distingués de la maison.

Par faveur particuliere, il fut mis coucher avec un paysan soy disant bourgeois de Salerne... Tout ce que la nuit a de dous et de charmant fut, je croi, restrint dans le lict du geolier, et ne monta pas jusques en haut,

[1] Il n'en faudrait pas tant aujourd'hui dans beaucoup de pays pour être accusé d'espionnage.

au moins jusques a Orestes... qui non obstant la philosophie qu il appela a bon escient a son secours [prenait tous les bruits pour des grincements de chaînes ou des plaintes de gens mis à la gêne]... Le matin il fut quelque peu consolé mais faillit estre perdu par un curé de Salerne, qui l avoit vu autrefois à Rome et qui, pensant bien faire, dit, à la rotte, que le cardinal Barberini *faceva caso* d Orestes : on entendit *che lui stava in casa del cardinal ;* de sorte que l on commencea a avoir plus de soubçon qu auparavant, a cause des jalousies qui couroint lors entre le Pape et le Roy d Espagne.

Les juges, néanmoins, virent bien que Bouchard n'était pas de ceux qu'on charge de missions dangereuses ; mais « les crieries du capitaine » firent que tout en riant, ils l'envoyèrent à Naples.

Il fallut attendre jusques au lendemain pour avoir la commodité d un carosse. Cependant Orestes apprit les us et coustumes de la prison. Le plus ancien prisonnier, *il Priore,* ouvre le matin les fenestres, dont les clefs lui sont consignées par le geolier. fait tenir la prison nette,... et respond aucunement au geolier, des prisonniers qu il doit empescher de faire questions (de se quereller) et mesme de fuir ; surtout il a soing qu il y ait une lampe allumée tout le long de la nuit, pour laquelle il a un certain droit de tous les prisonniers... Il pouvoit y en avoir lors en cette chambre quelque douzaine, tous gens portant la chere de pendus : fort innocents neant moins a les ouïr parler, et retenus a tord. Il y avait entre autres un baron prisonnier depuis 18 mois lequel estoit assez honeste home. Tous ces gens des le grand matin vinrent entourer Orestes et le regarder au nez, come quelque beste d estrange païs. Puis s estant un peu apprivoisez, comencerent a le sonder s il n avoit point quelque secret pour treuver des tresors, lui promettant tout aide et secours lorsqu ils seroint libres... bref il passoit parmi eus pour enchanteur, tous les françois en general passant pour tels en Italie. Tout le jour se passa assez gayement, partie a conter chasqu un son affaire, partie a jouer, partie a chanter, et la plupart a faire des contes...

Ces contes, plus que salés, prouvaient que le geôlier aimait à favoriser le rapprochement des belles âmes lorsqu'elles avaient une bourse bien garnie, et que, si les bonnes mœurs étaient exilées de beaucoup de palais et de couvents, elles ne s'étaient pas réfugiées dans les prisons ; mais, au XVII^e siècle, cela n'étonnait personne.

N'oublions pas que cette chambre est celle des *gentilshomes :* au-dessous, la racaille est moins bien traitée :

Les criminels condamnez sont enchesnez le jour a la muraille de la cour par le col avec de grosses chesnes de fer, come les chiens, et la nuit

enfermez dans les cachots qui semblent grottes et spelunques de bestes sauvages. Au partir de la (à part cela), la plupart de ces pauvres miserables rioint chantoint et sonoint instruments. Pour parler aus amis qui vienent visiter (lesquels par parenthese semblent aus pauvres prisonniers autant d anges et de dieus consolateurs) il n y a qu un petit gichet persé dans le mur, d un palme en quarré, auquel il y a tousjours grand presse. Les 24 heures sonnées, le geolier vient fermer a clef toutes les fenestres, puis fait assembler tous les prisonniers, qui tous a genous chantent les litanies de la vierge, les principaus commenceants, et les autres respondant *Ora pro nobis*. Orestes et le baron *præibant*. Les prieres faites, chasqu un se retire vers son lit, et le geolier ayant vu et recognu un chasqu un au nez, se retire, et lors la lampe s allume qui doit esclairer toute la nuit.

Le dimanche 22, lorsqu il fallut partir, Orestes sentit je ne sçai quel leger regret de quitter la compagnée, *adeo nihil est consuetudine maius*. En partant tous luy dirent que le moins qu il pouvoit attendre, c estoit d avoir la chorde, mais qu il se gardast bien de rien confesser, soit par force ou par caresse. Ces deux nuits de prison lui cousterent peu, ne desboursant que 2 carlins pour la geole, 2 carlins pour le list et 2 carlins au Prieur pour son droit de lampe.

C'était là pour notre homme une consolation ; il avait enfin trouvé dans le royaume de Naples une hôtellerie où on n'avait pas cherché à le voler ; il dut la regretter plus d'une fois, à Pouzolles par exemple, où l'hôte lui demanda deux écus pour une nuit.

Les voleurs et le geôlier avaient été probes, le fiscal se montra plein de délicatesse, et le capitaine fut chevaleresque. Le fiscal « ordona que la cour payerait le carosse ». Au lieu de cordes, on entortilla autour du poignet d'Orestes un simple mouchoir dont un sergent tenait les deux bouts ; le capitaine, « qui la veille avait fait le diable contre lui, comencea a lui faire bon visage, si tost qu il lui eust esté consigné ». Pour lui épargner de la dépense, il renvoya quatre archers ou sbires de campagne et n'emmena que les témoins. Il l'encourageait, lui promettait son assistance et donnait par le chemin à celui qu'il avait arrêté comme espion force renseignements sur les villages et les forteresses, la population et les garnisons.

A la Cava, où ils firent halte, petits et grands vinrent le « regarder au nez » ; aussi note-t-il les Cavaioli comme « les plus lourdauts, les plus ignorants et les plus rustiques des contours de Naples, et les plus ridicules par leur prononciation ». Il allait d'une prison à une autre ; il ne laissa pas de remarquer la beauté

de la route « qui ressemblait plus a une allée de jardin qu a une voye publique ».

Le sol est de sable, si uni qu on y joueroit au mail. Des deux costez de hauts peupliers et des ormes... font un continuel espalier ou la vigne court d un arbre a l autre... abritant sous ses treilles et berceaus des blés, des legumes et herbages... dont la terre porte trois et quatre recoltes par an. Mais a partir de Nocera la campagne est rase et couverte des cendres [de l'éruption] ; a Scaffati commencent les grandes ruines. (On restaurait alors les moulins et le pont détruits.) A la Torre del Greco, le capitaine dona a disner fort honestement a Orestes, et ne voulut jamais permettre qu il desboursat rien, payant tout du sien, dont les autres le reprirent, surtout le Sicilien.

Il lui montrait les curiosités de la route, descendant avec lui en pleine campagne ou même le laissant aller seul. Peut-être, voulait-il, par ces prévenances, donner ouverture à quelque offre de son prisonnier, « de quoi le bon Sicilien hocha plusieurs fois la bride a Orestes, disant qu il luy conseilloit de parler clair au capitaine, et lui offrir une de ses quatre lettres de change ». Mais Orestes tenait à ses lettres de change, bien qu'elles l'eussent trahi, et de plus, songeant que le capitaine ne pouvait se dispenser de livrer à Naples le prisonnier dont il avait pris la charge à Salerne, il eut peur que celui-ci « ne retint l argent et le drap ». Il se borna donc « a lui promettre *en general* tout ce qu il voudroit, et le pria seulement qu il le fist expedier promptement : promesse que le capitaine lui fit, et qu il tint » En effet, au lieu de le mener à la *Vicaria,* il le conduisit droit au palais du vice-roi, où le secrétaire de guerre fit enfermer Orestes au corps de garde, sous la surveillance d'un soldat, avec défense de le laisser parler ni écrire à personne.

Ce soir-là, il y avait bal et comédie chez le vice-roi, et le prisonnier, de cette chambre du corps de garde, voyait aller et venir dames et cavaliers, « come ces ames damnées que les moines disent ouïr et voir de l enfer les joyes du Paradis ».

Quoy qu il ne mangeast point ce soir la, et couchast sur des ais, il passa assez quietement la nuit, soit par la vertu de la philosophie... ou plus tost (il est de bonne foi) qu il fust devenu come stupide et transi de peur, de sorte qu il n estoit pas capable lors de faire aucune reflexion. [Mais] le lendemain matin, se treuvant enfermé avec un garde, sans pouvoir traiter avec aucun de ses amis,... *tunc dolores mortis circumdederunt illum.* Come le vice roy avoit ordoné que l on mist en espagnol le dis-

cours françois qui estoit joint à la plante (au plan) de Capri,... il eut tout le loisir de soufrir en imagination tous les tourments et supplices.

La moindre faute [dans l'armée espagnole] est punie sans aucune remission ou de la galere ou de la potence... Aussi chaque garde d Orestes (on le relevait de trois heures en trois heures) [ajoutait quelque chose à la consigne de peur d'en rien oublier], si bien qu apres avoir communiqué le matin avec son capitaine et ses espies, il ne pouvoit plus le soir parler a persone, ni mesme regarder a la fenestre ni a la porte. Et tant s en faust qu Orestes leur sache mauvais gré de cela, qu au contraire il lui semble ne pouvoir jamais assez louer ni estimer les soldats espagnols. car outre les vertus essentielles d un soldat qu ils possedent plus que nul autre nation, il treuva tant de modestie parmi eus que jamais aucun des deus compagnees qui le virent prisonnier, ne lui fit le moindre deplaisir, ni de fait ni de parolle. et est chose seure que les soldats françois ne se porteroint pas ainsi envers un espagnol soubçonné d espie. Le barbier sicilien estant venu a la porte parler a Orestes, et luy demandant trois pistoles qu il luy avoit vues, pour soy et son compagnon, affin qu ils fissent une bone deposition, le garde s offensa tellement de l impudence de ce Sicilien, qu il le renvoya avec injures et menaces.

Deux autres soldats lui firent de l encre avec le charbon de leur mesche et de la poudre a canon et lui donerent des tablettes, le tout gratis, se mettant ainsi en danger d estre pendus s ils estoint descouverts.

Mais quantité d amis d Orestes firent la sourde oreille... ou ne purent approcher. Seul le marquis de Villa communiqua sa lettre au nonce qui comencea a la mode de la court de Rome a mettre en consideration les consequences, songea s il devoit engager le nom di Ladroni... [1] enfin conclut qu il se conseilleroit avec le cardinal Savelli si Orestes devoit se servir de sa lettre de tonsure et demander en vertu d icelle a estre renvoyé au tribunal ecclésiastique : et que cependant il en escriroit a Rome et *altre c..... preteschi*.

Fort heureusement pour Bouchard, le marquis alla trouver le vice-roi, dans l'esprit duquel il était fort bien, et « aida beaucoup a ce qui succeda par apres ».

Ainsi se passa ce jour, qui est un des plus longs que jamais Orestes ait eus : aussi pendant iceluy fit-il beaucoup de besogne : faisant maints voyages a Paris et a Rome ; passant par tous les genres de tourments et de mort imaginables : sautant continuellement de la philosophie dans le desespoir et du desespoir dans la philosophie : dont ayant curieusement recherché tous les remedes, il descouvrit que le plus certain et le plus present es maus desesperez est celui de la destinée, qui fait faire proprement de necessité vertu. Il se tint donc a celui la, croyant fermement que

[1] L'irrespectueux Bouchard désigne ainsi les Barberini, ses patrons.

le meilleur marché qu'il pourroit avoir de cette affaire, seroit premierement quelque torture extraordinaire, laquelle il résolut de soustenir sans rien confesser contre sa conscience et la verité. puis quelque longue et estroite prison, affin de doner trait a l affaire et voir si le temps pourroit faire descouvrir quelque chose. Ce qu il apprehendoit le plus estoit d estre mis dans quelque fosse obscure, ou le moyen lui fut osté de pouvoir lire et escrire, grans et uniques divertissements de douleur...

Il se voyait déjà enterré pour de longues années, comme Campanella, dans cette profonde fosse du Castel Nuovo, dont il n'était pas éloigné.

Il se résolut, dans ce cas, de passer son temps, come ce pere, — a la speculation, et eust peut estre basti une metaphisique, sinon si subtile et si diffuse, au moins plus vraisemblable, et peut estre beaucoup plus solide que n est celle que ce Pere fit dans cette fosse. La nuit venue sans qu il ouit plus aucune nouvelle d estre expedié, il s endormit dans la multitude de ses pensées. Quand voici sur le minuit qu il s entend appeler ; et ouvrant les yeus, il se voit entouré de son capitaine espagnol, du capitaine, alfier, sergent et autres officiers de la compagnée qui estoit de garde. Sa peur fut si grande alors qu il ne se souvient plus de quoy il eut lors particulierement le plus d apprehension, ou de la torture, ou d estre conduit prisonnier en quelque lieu esloigné et incognu. Mais la premiere parolle qu il ouit le delivra de toutes ces affres : car son capitaine Espagnol le faisant lever lui declara qu il estoit remis en liberté, et permis a luy d aller ou bon lui sembleroit : ce que Orestes ne vouloit point croire, n eust esté que les officiers de la garde luy assurerent le mesme, comenceants a luy faire autant d honeur et de caresses, qu auparavant ils s estoint monstrez severes : le capitaine mesme luy donant un soldat pour le conduire a son logis.

Bouchard avait eu si grand peur que deux jours durant il resta caché au logis, et qu'il se décida avec peine à aller redemander ses papiers. Après cinq ou six jours d'antichambre, pendant lesquels il s'était un peu rassuré, il obtint enfin, grâce au capitaine « qui de sa partie s estoit fait son solliciteur », une audience du secrétaire de la guerre. Le secrétaire le renvoya devant le régent de la Vicaria, qui désirait le voir. Aussitôt Bouchard retombe dans ses transes : le régent était le principal personnage du royaume après le vice-roi, il s'occupait de la justice et surtout des procès criminels : n'allait-il pas reprendre l'affaire ? notre homme se voit déjà interrogé, emprisonné, torturé peut-être, et ne va qu'en tremblant à cette audience, d'où il s'attendait à passer dans le cachot de Campanella.

Il treuva l home le plus courtois le plus affable et le plus humain que l on sçauroit s imaginer... qui, sans autre ceremonie, le fit seoir pres de luy, et commencea de discourir de lettres et de livres, surtout de françois dont il voulut qu Orestes luy apportast au prochain jour une liste des mieus faits et plus curieus en matiere d histoire de politique et de poesie.

Si le régent avait encore des soupçons (ce que semble indiquer cette demande), la suite de l'entretien les dissipa.

Dans cette premiere visite, qui dura jusqu a minuit,... Orestes noua une amitié si estroite avec luy, que pendant qu il a esté a Naples, ça esté le meilleur et quasi plus familier ami qu il a eu... Il est petit fils de ce grand secretaire d Estat Erasso, que Charles le Quint en mourant laissa a Phillippe II come la chose la plus precieuse qu il eust.,. Il se plaist et s entend fort aus lettres humaines, et surtout en la langue françoise, qu il entend et parle, portant tousjours quand il va par la campagne les œuvres de Ronsard dans un petit cofret couvert de marroquin incarnat, et doublé par dedans de damas rouge qu il a fait faire expres. dans lequel il tient aussi tous les poetes et historiens anciens de cette petite impression in 24 d Amsterdam qu il a fait relier fort proprement tout d une parure de marroquin tané avec dorures. Pour italiens il a le Petrarque et le Tasso de mesme volume. Ce cofret est tousjours la premiere piece de son attirail quand il va par les champs. meuble qu on auroit bien de la peine de treuver aujourd hui parmi le bagage des grands, ni mesme des prelats. Il tient aussi chez luy un Arragonais nomé don Martin Michele Navarro, qui est fort entendu es langues grecque, latine, espagnole, italienne et françoise, et a la mesme douceur et affabilité que son maistre.

A quelques jours de la, le secretaire de la guerre Rosales, en lui rendant ses papiers... fors un sonet licentieus du Marin,.. lui dona un passeport pour pouvoir aler ou bon luy sembleroit, avec dix pistolles d'*aiuto di costa*. C est le nom du présent que l on done en Espagne a un home qui fait voyage, pour l aider a l achever : le roy mesme le donant aus grands, et ce en argent content. Orestes fit grande resistence a accepter ces dis pistolles, et estoit resolu de n en rien faire du tout, n estant pas la coustume ni chose civile en France de recevoir ainsi de la monoye, si le capitaine et le secretaire ne luy eussent dit tout a plat que son excellence avoit ordoné que l on luy donast cette somme, et qu il le tiendroit a offense s il ne l acceptoit. Orestes le print enfin, mais ne le dit a persone a Naples : et estant come obligé de l escrire a Rome et en France, il escrivit en gros avoir eu un present valant environ cinquante escus sans rien specifier, rendant la chose plus authentique et par la grandeur du prix et par l incertitude de l espece.

De ces dis pistolles, il en donna trois au capitaine, qui les accepta avec mille remerciments et offres de service, et le pria de le recommander au vice roi et au regent, luy qui huit jours auparavant croyoit pouvoir perdre

Orestes et sacquerir par sa ruine un baston de maistre de camp... Il le supplia aussi, quand il mettroit par escrit cette aventure, de faire honorable mention de lui et de sa famille : que son grand pere avoit esté un des deus soldats qui garderent François Ier a lheure qu il fut prins prisonnier devant Pavie et avoir reçu *il manopolo* (le gant) du roi; que luimesme, Hieronimo Cisnero, avoit fait la guerre, surtout sur mer, et voyagé par tout le Levant.

A quelque temps de la Orestes alla remercier le vice roi, qui donoit audience publique... Il estoit assis sous un dais dans un parquet serré de barrieres et de bancs. D un costé estoint des princes et cavaliers, debout et nu teste; de l autre les huissiers ou *portieros;* au milieu... [entre deux rangs de gardes allemands] approchoint toutes sortes de gens, pauvres, riches jeunes, vieus, homes et femmes, et mesme des enfants de six ans et des pauvres estropiez. Apres avoir fait une reverence basse, la plus part mettant un genouil en terre, ils parlent debout au vice roi, y ayant la un *portiero* expres pour faire relever ceus qui s agenouillent, et faire couvrir les prestres, non du chapeau, mais du bonet quarré. Des memoriaus qui luy sont presentés, le Viceroi met une partie dans un petit coffret..., et distribue le reste aus secretaires de guerre et de Justice qui sont dans le parquet aus deus coins.

A l abord et au depart de quelque home tant soit peu de bone mine et bien vestu, le Viceroy leve tant soit peu son chapeau... Il reçut Orestes apres l audience publique, — qui dura pres de 4 heures, — dans la galerie ou il devoit manger. Il se tint tousjours descouvert, luy dit en espagnol qu il luy deplaisoit que l on se fust mespris et que lon luy eust doné cette traverse en son voyage; qu il desiroit sçavoir si pendant la prison l on luy avoit fait quelque tord on deplaisir, et s il avoit besoing de quelque chose : puis demanda au secretaire Rosales si Orestes avoit reçu tous ses papiers. Orestes apres quelques remerciments et offres de services qu il abregea le plus qu il put, les Espagnols voulants des compliments qui soint courts, se licentia.

Ce bon accueil luy fit croistre l envie de passer l esté a Naples, en depit de ses amis et de ses parents qui lui escrivoint de Paris qu il eust a fuir de la, s il ne vouloit estre pendu ou mis aus galeres... Il se resolut de s en ouvrir au Regent.

Il allait le voir d'ordinaire le matin avant ses audiences. « Il le treuvoit au lit, sur une peau de marroquin, pour le frais, et assistoit a sa toilette » qu'il nous décrit :

Le regent est fort propre surtout au linge et a se peigner, usant outre le peigne et la brosse, une esponge fort fine dont il s unit les cheveus. on lui presente tout sur une soudecoupe d argent, manchettes, collet, grand chapeau : il ne se sert point de toilette ni de deshabillé de nuit : en ceignant son espée, il baise tousjours la garde a cause de la represen-

tation de la croix. et Orestes a apris que c est la la façon de se vestir de tous les autres seigneurs Espagnols.

Estant donc venu un matin, il luy presenta ce sonnet ci en forme de requeste a la queue de la liste des auteurs françois qu il luy fit : ou il mit la plus part de ceus qui ont dit mal des Espagnols : le regent l ayant desiré ainsi :

*A monseigneur don Jan Erasso, chevalier de l ordre de S^t Jacques et Regent de la Vicairerie de Naples.*

SONET

A Naples la prison est si douce et benigne
que je veus estre encor reclus tout cet esté
dans l enclos de ces monts, ou Vulcain d un costé
tient ses Cyclopes noirs, de l autre sa Cyprigne[1].

Cassez donc, Monseigneur cette sentence indigne,
qui fint de me vouloir remettre en liberté,
et me va relleguant en lieu deshabité[2]
ou mesme du soleil la lumière est maligne.

Autrement je m en fuis a Paris, et vous fais
la en plain parlement faire vostre procez
come home qui avez sur nos lys pretendance.

Car parler nostre langue, et faire a un François
les extremes faveurs que de vous je reçois,
n est ce pas se briguer une couronne en France ?

Sur quoy il dona sa parolle a Orestes qu il pouvait demeurer en toute seureté. que quoy qu il peust arriver entre les deux courones, il ne luy seroit fait le moindre tord : et qu au pis aller il l advertiroit quand il seroit temps de partir et lui doneroit le moyen de le pouvoir faire.

Voila doncques Orestes resolu de demeurer, se met sous la protection des Espagnols, les courtise, les sert, faisant venir a ses despents quelques livres françois de Rome pour le regent, et les loue de bouche et par lettres, en particulier et en public. car s estant fait vers la S^t Jean une Academie delli Otiosi (en laquelle il fut receu Academique en l honneur du Viceroi), il fit un discours italien en sa louange puis recita ce sonet françois :

*A don Emanuel Fonceca Zuniga conte de Monterey, Viceroi de Naples.*

SONET

Non ce n est pas assez pour chanter vos louanges
de se servir d un seul idiome receu.
Les païs esloignez qui vos vertus ont sceu
les doivent celebrer en leurs langues estranges.

[1] Le Vesuve et le Pausilippe. (Note de Bouchard.)
[2] Rome. (Note de Bouchard.)

Faisants donc aujourd hui plusieurs doctes meslanges,
que le Napolitain dise come il a veu
son royaume florir depuis que l avez eu,
et conte l Espagnol vos nombreuses phalanges[1].

Rome chantera l heur de vos legations,
le Levant prisera vos puissants gallions,
le Couchant vantera de vos aïeus la gloire[2]

Et France a qui j ai dit les extremes bontez
dont par vous ses enfans sont a Naples traitez,
immortalizera par moi votre memoire.

et a dire vrai Orestes se sent obligé de louer cette nation toute sa vie, non seulement pour l action veritablement heroïque qu elle a faite en son endroit, delivrant avec tant de facilité et promptitude et avec presens un François soi disant Romain serviteur du cardinal Barberini, prenant des plans[3] et visitant les costes, et le delivrant le jour mesme ou il estoit venu avis de Gennes au viceroi que cinquante gallions partis de la Rochelle avoint passé le destroit ; outre cette obligation particuliere qu Orestes a aus Espagnols, il est, dis je, encore obligé de les louer pour les rares qualitez et merites qu il a descouverts en cette nation, pratiquant avec elle. laquelle il tient pour la plus sage, la plus noble et qui merite le plus de regner qu aucune de l Europe. *La razon di estado* et l honneur estant si universellement et profondement enraciné dans tous les esprits de cette nation, que l on voit les actions des plus pauvres et des plus vils mues et reglées de ces deus ressorts. De la vient cette gravité, cette magnificence, cette solidité, cette seureté et punctualité de parolle, cette honesté et civilité, et cette grande devotion et religion qu ils affectent de faire paroistre dans la conversation et commerce qu ils ont avec les nations estrangeres : entre eus [ils sont] fort espargnants pour ce qui est des choses domestiques et qui n ont point a passer par la censure des yeus d autruy : se contentans du necessaire et bien souvent encore de moins, surtout au manger, parce que leur païs les rend ainsi sobres de nature, outre qu ils reservent leur argent a meilleure occasion pour s enrichir encore ou s agrandir dans les charges ou les armes, [tandis que] les Italiens encheriront encore par dessus les lesines et sorditez espagnolles et feront des exces de despences [en débauche] ou au jeu. Mais ils ont tousjours monstré, qu ils avoient cette maxime des grands politiques, *si jus violandum est, regnandi causa violandum*. et ne conseillerai jamais a un estranger de se fier a un Espagnol pour ami qu il luy puisse estre, lors qu il s agit de l interest de son prince, ou de l honeur de sa nation. pour laquelle exalter et mettre par dessus tous les autres, ils font justement come les larrons et bandits, qui s entretuans d ordinaire entre eus,

[1] Il leva cet an la grande soldatesque. (Note de Bouchard.)

[2] Son grand pere mourut vice roi en l Amerique. (Note de Bouchard.)

[3] Ce plan, qui se trouve dans le journal, n'aurait guère pu servir pour des opérations militaires ; ce n'est qu'un croquis, dont les proportions ne sont pas justes.

lorsque paroist un prevost en campagne, se liguent tous ensemble contre luy. ainsi les Espagnols qui come gens extraordinairement ambitieus, nourrissent de tres grandes haines et envies entre eus : sitost qu un estranger paroist, oublient toutes leurs rancunes et interest : comenceants a se louer les uns les autres, de sorte que le plus gues et chetif d entre eus se treuvera avoir du Don et estre hidalgo *quanto il rey i mas.* Vertu bien grande, et d autant plus a louer, qu elle ne se treuve que parmi cette nation, toutes les autres de l europe pecchans au contraire, et prenants plaisir a deprimer et diffamer leurs compatriotes : et la Françoise plus que nulle autre. Cela vient premierement de ce qu ils ont dessein continuel, qu on recognoist mesme jusques dans les esprits des faquins, de rendre leur nation dominante a toutes les autres et ainsi luy faciliter le moyen a la monarchie universelle : et secondement du peu d estime qu ils font des autres nations : les tenant ou pour brutalles et qui ne sont bones qu a boire et a manger, come les tramontaines : ou pour perfides, viles et couardes come celles d Italie [1].

... Cet orgueil, si fort odieus aus tramontains et surtout aux François, est absolument necessaire en Italie, principalement en ce royaume ou les peuples (parmi lesquels j entends aussi comprendre la noblesse) haïssent jusques au dernier point les Espagnols, mais avec cela les reverent, de sorte qu a l arrivée d un Espagnol dans une compagnée napolitaine, *la sua panzetta, la sua goliglia* [2], et une botoadios prononcé avec gravité en relevant les *bigotos* [3], mettra un certain respect et crainte religieuse dans tous ces esprits...

Pour conclusion, come il n y a rien ici bas qui n ait ses imperfections, les Espagnols ont ces deux cy qui ne sont pas petites, l orgueil et l avarice, laquelle leur fait despouiller et escorcher ceus sur qui ils dominent : mais ce avec tant d adresse qu il ne s en apperçoivent que bien long temps apres le coup fait....

Dans la description de Naples et de ses habitants, rédigée un an plus tard et que nous trouverons plus loin, Bouchard insistera sur les défauts des Espagnols, il en trouvera même un de plus (trois défauts seulement ! il y a de quoi rendre les autres nations jalouses). Malgré ces restrictions, le portrait qu'il a tracé de ce noble peuple fait honneur au modèle et au peintre, et il faut lui savoir gré d'avoir si bien senti la hauteur et la solidité de l'âme

[1] Si nous attachions plus d'importance qu'il ne faut aux épithètes peu louangeuses dont chaque peuple gratifie ses voisins, nous nous serions fait scrupule de transcrire celles-ci ; mais nous ne pensons pas que l'opinion de Bouchard change celle de personne. Nous ferons cependant remarquer qu'il ne connaissait pas les Italiens du Nord.

[2] Parties du costume espagnol.

[3] Crocs de la moustache.

castillane. Il termine cet éloge par une comparaison qui n'est pas à notre avantage :

La modestie des soldats et des Espagnols en general est admirable pour ce qui est des femmes, car encore qu ils soint estrangement adonez a ce sexe, l on entend aucun mari ni parent a Naples se plaindre d eus : s estant faits sages par l exemple des Français qui ont esté chassez de ce royaume pour leur insolence, principalement envers les femmes, laquelle les a aussi diffamez et fait haïr par tout le reste de l Italie.

Bouchard, grâce à son heureuse mésaventure, eut encore plus de facilités qu'auparavant pour parcourir la campagne et jouir des spectacles de la ville. Aussi court-il de fêtes en processions. Le lundi de la Pentecôte, après avoir admiré à l'*acqua della Buffala* les paysannes les plus belles et les plus blanches de la Campanie, qui dansaient entre elles, vêtues de futaine blanche avec quantité de dorures à la tête et au col, sans attendre la danse des hommes, il court à la Madonna di Constantinopoli et surtout au Spiritu Santo, d'où sortait une procession de filles à marier.

Elles ont presque toutes esté otées des le bas age (et pour cause) a leurs meres par des gens d autorité, qui les mettent par devotion la dedans (au Spiritu Santo) ou elles sont eslevées, puis mariées en la mesme forme que nous avons dit de celles de l Annunciata. Mais elles sont mieus vestues et toutes tres belles : la plus part de celles de l Annunciata — et aussi celles d une autre religion qui ne reçoit que les filles nées de legitimes et honestes parents — estant toutes generalement horribles et execrables, tant l amour veut estre libre pour faire quelque chose de beau. Venoint ensuite un grand nombre de religieuses, la plus part belles et fresches, vestues de soye blanche, se faisant mener par dessous les bras par de jeunes muguets.

Et tout le mois de juin se passa ainsi en processions, comme s'était passé le mois de mai. A celle du St-Sacrement, où tous les corps de métier, chacun précédé de ses insignes, défilèrent pendant six heures, les statues qui ornaient les arcs de triomphe étaient « de papier mouillé mis en moulle ». Le dimanche suivant, dix ou douze compagnies de moines, puis quantité de prêtres revêtus de chapes et de chasubles, passèrent deux à deux à travers les soldats « arrangez en escadrons, fisles, et autres figures militaires » :

Les soldats tirerent tous ensemble, genou en terre, lorsque le Saint Sacrement fut devant les fenestres du Viceroy, puis jeterent leurs mousquets et fourchettes en terre, come les piquiers leurs piques, et les Al-

fiers leurs enseignes, dont ils font mille galanteries auparavant. A la seconde fois que les soldats, qui estoint tous espagnols, tirerent, une balle de mousquet porta a la fenestre ou estoit le vice roi, blessant a la poitrine un prestre sur lequel on dit mesme que son excellence estoit appuyée. Le vice roi, pour ne pas doner ocasion aus cinq ou six compagnies qui estoint la de se mutiner et achever ce qu ils avoint voulu faire, dissimula si bien, qu Orestes, qui estoit a une fenestre esloignée d environ 20 pas de celle du vice roy, ne sceut rien du tout, quoy qu il demeurast la assez longtemps apres la procession... Vers le mois d aoust, un soldat espagnol, ayant tué une fille qui estoit a la fenestre, come il passoit avec sa compagnie, et ayant esté descouvert et condamné a estre pendu, auroit confessé, au pied de la potence, que c estoit luy qui avoit fait le coup le jour du Saint Sacrement, non en intension de tuer le viceroi, mais seulement le prestre qu il avoit frappé. Ce soldat estoit gentilhome et avoit tué cette fille pour douze écus a la sollicitation du prince de Conca, qui fut emprisonné pour ce fait a Castel nuovo, et y mourut au bout de 15 jours d une fievre chaude.

Tout le reste de la semaine, des processions défilèrent dans les rues magnifiquement tapissées et parées.

Principallement celles ou demeurent les marchants de soye, les chaussetiers, filleurs et autres artisans de la soye (chaque mestier ayant a Naples son quartier) : ils prenoint plaisir a tendre toute leur rue soit de velours ou de satin ou de brocatel, dont ils tapissent toutes les maisons depuis le pied jusques au feste, et ils font monstre de leurs estoffes : vous verrez par les rues des chasteaus et des tours d estofes de soye, d escheveaus de soye escrue, de passements, de rubans, de merceries. Les deus premieres maisons de chasque costé de la rue des passementiers estoint tapissées du haut jusques en bas de grandes portieres de velours cramoisi toutes brodées d or et ornées de diverses grandes figures faites de gros pacquets de passements d or. La rue ou l on prepare la soye estoit tapissée et couverte comme d un dais d escheveaus de soye escrue tendus sur des cordes qui la traversoient ; dans d autres c estoint des rubans, des aiguillettes, des jarretieres, des camisoles et dee tavaiolles qui formoient la decoration ; et dans d autres seulement des bas de soie.

Commerce et dévotion ! La procession-réclame ! Le XIX^e siècle n'a rien trouvé de plus ingénieux,

A la procession de l'octave, c'est la noblesse espagnole qui étala sur des autels son argenterie et ses bijoux : certains de ces autels sont prisés à 150 ou 200 mille écus, et chacun porte une ou deux statues « faites toutes de pierreries. Les Jesuites prennent le soing de tout cet appareil, et d empescher que rien ne se perde ».

Le mardi de l'octave une autre procession se fait sur le môle entre le Château Neuf d'un côté et les navires pavoisés de l'autre, et au bruit de l'artillerie, « qu il semble que l enfer soit ouvert et tous les diables deschesnez ».

La veille de la Saint-Jean, sur des échafauds dressés dans toutes les rues, dansèrent et chantèrent des enfants vêtus en anges ; la grosse artillerie du château et celle des galères firent trembler l'air et la terre, et plusieurs vaisseaux tirèrent sur leurs poupes de beaux feux d'artifice, tandis que des particuliers allumaient devant leurs portes des feux de fagots, souvenir des rois angevins et de nos feux de joie français.

---

## III

### Description de Naples : la ville ; les habitants.

Bouchard avait commencé par courir Naples et ses environs et par se remplir les yeux de ce pays enchanté. Il l'étudia ensuite à loisir, remontant du présent au passé : de ses lectures et de ses observations est sortie une « *Description de la ville de Naples* », où il ne s'est heureusement pas borné à compiler dans ses livres ce qui en a passé dans nos *Guides* [1].

Après avoir résumé l'histoire de la ville et du royaume depuis l'antiquité la plus reculée, il décrit Naples, et il dépeint ensuite ceux qui l'habitent.

La description part de la mer, comme la ville elle-même. Tout le rivage était continuellement bordé de grands et de petits vaisseaux ; mais il n'y avait alors, à propement parler, que deux ports. Le plus petit, qui est aussi le plus ancien, est une anse naturellement abritée et fermée en outre par une digue d'une cinquantaine de pas : il donnait asile aux barques de la ville, au pied de deux beaux monuments, la douane des farines et la grande douane.

*Il molo,* le grand port, doit ce nom à une digue en grosses pierres qui s'avançait dans la mer d'environ quatre cents pas vers le midi puis d'une centaine vers le levant, sur vingt-cinq ou trente de large. Au coude elle portait une très belle lanterne, aujourd'hui remplacée par un phare moderne, et une fontaine. Cette digue, prolongée en 1740, a mis ce port, actuellement le port marchand, à l'abri du sirocco ; mais il n'était pas rare, au XVII^e siècle, d'y voir périr des vaisseaux ou des galères, « dont il y avoit tousjours quinze ou vingt avec une fois autant de galions et autres gros vaisseaus de guerre et de marchandise, tant de Naples que du dehors ». La ville, qui sous ses

[1] Il cite ses auteurs : Cluvier, *Italia antiqua,* t. II ; Capaccio, *Historia neapolitana* et *Il Forastiero ; Mercurius Italicus ;* Giu. Ant. Summonte, *Storia della città e regno di Napoli,* etc. Le plan de ce chapitre, distinct du journal, semble lui avoir été fourni par ses auteurs. Dans le reste de ce manuscrit, plein de redites et de fatras et où les notes se mêlent à la rédaction définitive, on ne se retrouve que par les dates.

rois avait entretenu jusqu'à trente galères, en avait encore une vingtaine.

Le port était défendu par le *Castel nuovo,* qui touche au môle, et par le *Castel del ovo,* bâti sur l'emplacement de la villa de Lucullus dans une île jointe à la terre par une digue ; il l'était aussi par le fort Saint-Elme, qui domine toute la ville du haut du Pausilippe. Protégée par ces forts et par les collines de l'ouest, Naples l'était encore par une muraille de cinq milles et demi [1], en pierres de taille, à l'est et le long du rivage. On y entrait par vingt-et-une portes, dont douze s'ouvraient sur la mer.

Avec ses sept faubourgs, plus grands et aussi beaux que la ville proprement dite, elle formait un carré long qui mesurait quatre milles de l'est à l'ouest, et deux du nord au sud. Elle ne paraissait guère moins grande que Rome, à qui on donnait alors 13 à 14 milles de circuit, mais en était fort différente à l'intérieur. Rome avec ses maisons basses et ses immenses terrains vagues, ressemblait à cette époque [2], partout où ne se dressait pas quelque monument, à un gros village envahi par les vignes ; Naples avait plutôt l'air d'une grande ville inachevée où s'entassait une population trop dense de pauvres gens. L'étroitesse des rues, la hauteur des maisons, dont quelques-unes n'avaient pas moins de sept étages, la couleur noirâtre du *piperno* dont elles étaient bâties et de la *puzzolane* trop rarement renouvelée ou lavée dont beaucoup étaient enduites, tout cela se réunissait pour rendre la ville « aucunement sombre et melancolique come Paris, auquel elle ne le cede gueres aussi en crottes ». Les plus beaux édifices restaient inachevés fautes d'argent, et les plus riches laissaient au moins la porte imparfaite ; car, le logis terminé et clos, tout le monde sait cela, le maître meurt. Les maisons n'ont que de petites cours et presque jamais de jardin ; heureusement les *astrichi* ou terrasses qu'elles portent au lieu des toits de tuiles, égaient la vue de leurs créneaux et merlets et donnent à chacune l'air d'une grosse tour à l'antique, « ce qui rend Naples majestueuse et la fait sentir sa bone ville ». Quelques jardins méritaient d'être vus [3] pour

[1] Il s'agit ici sans doute du mille de 1852 mètres.

[2] La Rome qu'on s'est, hélas! mis à démolir depuis 1870, datait en grande partie du XVIIIe siècle.

[3] Bouchard cite les jardins du plais du vice-roi et de Poggio Reale, ceux de don Pierre de Tolède à Chiaia et à Pouzzoles, ceux du marquis della Valle et du prince Caraffa à Chiaia et les *Locteriani orti* de Pausilippe.

les beaux espaliers d'orangers et pour « la beauté naturelle des plantes plus que pour l'artifice et ornement. Pour les gentillesses d eaus, ils n y entendent la que le haut allemand au prix de Rome. Leurs fontaines sont aussi beaucoup moins nombreuses et moins magnifiques.... mais leur eau est la plus pure et la meilleure de l Europe. »

La plupart des rues de la vieille ville sont des culs-de-sacs, *fundacchi*, où deux personnes peuvent à peine passer de front : ils sont habités par la lie de la population, et le nom de *fundachiero* est une injure. Les Espagnols ont percé dans ce dédale quelques voies larges et longues que Bouchard se vante d'être le premier à décrire. Les deux principales sont la rue de Tolède et la rue di Forcella, qui forment la croix et coupent Naples en quatre. La rue de Tolède se prolonge au nord au-delà de la *Porta Reale* à travers le faubourg de Constantinople et au sud par Chiaia jusqu'à la grotte de Pouzzoles, sur une longueur de six mille pas en ligne droite « sauf le recoude qu elle fait devant le palais ». C'est le long de cette rue, pavée, comme les autres « maistresses rues », de dalles noires et dures de deux ou trois pieds carrés, à la manière antique, et bordée de palais et de boutiques « tres marchandes », que le beau monde de Naples vient faire le *cours* et se regarder passer, surtout de la Porta Reale au château et sur la marine de Santa Lucia, « endroit infiniment delicieus, bordé de fontaines et de balustres de pierre ». De ce quai battu par la mer, on voit évoluer gracieusement les élégantes felouques des promeneurs au milieu des barques de pêche qui viennent apporter à vos pieds « le plus beau poisson qui se vende a Naples. »

Parmi les autres rues, celle di Forcella sépare la vieille ville de la nouvelle, construite au nord par les Espagnols. Deux carrosses ont peine à s'y croiser; mais elle est si droite que de la porta Nolana, une de ses extrémités, on aperçoit le château Saint-Elme qui, à l'autre bout, couronne le mont Saint-Martin. Six autres rues traversent la ville dans le même sens, sans aller jusqu'à la rue de Tolède.

Les places (*larghi*), nombreuses et vastes, offrent presque toutes d'admirables points de vue. De Santo-Agnello, le regard embrasse la partie du Pausilippe qui ceint Naples au nord, avec la mer à droite et le Vésuve au fond; c'est la promenade des *pezzienti*, des

gueux qui ne peuvent figurer au grand cours faute de voiture. Du *largo del Castello* (actuellement place du Municipe), on découvre encore le Vésuve et, plus près à gauche, le château de Saint-Elme; si l'on se tourne vers la mer, on a devant les yeux le môle et le port avec tous ses vaisseaux. De là vous n'avez qu'à passer devant le *Gesù vecchio* pour trouver une place d'un caractère tout différent, celle de l'Incoronata, qui rappelle la place Navone de Rome par ses dimensions et la beauté de ses bâtiments [1]. Mais vous serez ramené malgré vous vers le spectacle de la vie qui nulle part peut-être ne s'étale, ne grouille et ne bouillonne aussi intense et aussi variée que sur la place du Château : cavaliers et piétons, chaises et carrosses semblent s'y être donné rendez-vous, les uns pour voir, les autres pour se montrer. Les nobles viennent y parader, les bourgeois viennent les copier, et le peuple vient s'y amuser. C'est là, sur ses tréteaux primitifs, que la *commedia dell'arte* continue la tradition des atellanes antiques. Tandis que sa sœur noble, la *commedia sostenuta,* s'anémie et s'étiole prétentieusement en salle close et en compagnie choisie mais ennuyée, elle puise dans la vie au grand air et dans le commerce du peuple une sève et une vigueur sans cesse renouvelées. Jamais la comédie, préservée de la maladie littéraire par la nécessité d'improviser, n'a été plus vivante et plus comique; nulle part les lazzi et les quolibets n'ont jailli plus spontanés et plus expressifs de la verve des acteurs collaborant avec la gaieté et la malice du public. La vie présente entrait d'elle-même et sans effort dans les vieux cadres : les combinaisons scéniques, cent fois expliquées, étaient comprises tout de suite et ne lassaient jamais; les caracrères traditionnels suffisaient à des gens pour qui les exceptions et les nuances n'existent pas. Quel besoin d'ailleurs de les mettre sous de nouvelles espèces, quand la vie les montre pareils? Il y a à peine cent ans que l'antique comédie est ressuscitée, le costume même s'est à peine modifié : cet officier espagnol ou ce *cavaliere di seggio,* qui passe la tête haute, la moustache en crocs, le jarret tendu et la main sur la garde de son épée ou de son poignard, n'est-ce pas le Capitan en personne devant qui l'on tremble ici, mais qu'on a le

[1] Cette place n'existe plus. Au contraire, une grande place a été créée en 1810 à gauche du Palais-Royal ; elle s'appelle maintenant place du Plébiscite. Les autres *larghi* cités par Bouchard sont ceux de *Santo-Giovanni a Carbonara, della Vicaria, del Mercato, degli Lancieri* et *dell'Ulmo.*

plaisir de voir rosser cinquante pas plus loin? Ce chicanous pédant et avare, qui promène à son bras une jeune femme avec une fierté mélangée d'inquiétude, n'aurait besoin, pour paraître sur les planches, de quitter ni sa robe courte ni son grand manteau ni son large feutre; il pourrait y jouer son rôle au naturel sans même changer de nom : au théâtre comme à la ville, c'est le Docteur. Un jeune homme, bien tourné et élégamment paré, le saluait tout à l'heure profondément et lui fait les cornes maintenant qu'il a le dos tourné : tout le monde a reconnu Léandre dans son rôle habituel de jeune premier. Quant à la jeune femme et aux innombrables sœurs qu'elle a dans la foule, c'est une fine Isabelle ou une piquante Zerbinette, toujours en éveil, toujours sous les armes, toujours prête à bafouer, en personne comme en effigie, le seigneur Pantalon ou le seigneur Sganarelle « qui n'a guère que cinquante ans » et sera toujours prêt à l'épouser. Et Covielle, et Scapin, toute la joyeuse et maligne bande des *Zanni!* ils sont là écoutant les impertinences qu'ils lançaient ce matin à leurs maîtres et applaudissant en connaisseurs aux bons tours qu'ils pourraient enseigner. Aussi tout ce monde raffole-t-il de ses acteurs familiers : c'est pour lui un plaisir exquis de retrouver en eux le gentilhomme qu'il jalouse, l'usurier qu'il maudit, le bourgeois dont il se moque et les valets qui lui racontent les histoires de leurs maîtres. Mais l'acteur favori, le personnage triomphant toujours beau, toujours nouveau, c'est le seigneur Polichinelle, non pas ce mal tourné qui chez nous a perdu la moitié de son esprit en perdant son masque et en prenant deux bosses mais un Polichinelle de belle taille et de joli embonpoint, rengorgé sous sa *panzetta* et rembourré ailleurs sans doute en prévision des coups de pieds ; riant jusqu'aux oreilles et gesticulant vers les quatre points cardinaux ; mélange ineffable de sottise et de malice, de naïveté et de sournoiserie; gourmand et avare, bon enfant et cruel, menaçant qui a peur et tremblant devant qui le menace; le vrai Polichinelle enfin, le seul authentique, c'est-à-dire le peuple napolitain lui-même, *ipsissimus,* qui se reconnaît en son héros et qui ne cessera jamais de se plaire.

Voilà ceux que nous aurions voulu regarder et écouter à loisir; mais Bouchard passe sans leur accorder un regard ni un mot; et pour le rattraper il faut bien que nous les laissions. Nous le retrouvons dans un coin de la place où de pauvres misérables

de tous les types de l'Orient, enchaînés deux à deux et traînant le boulet, campent sous un certain nombre de tentes. Ce sont, nous dit notre guide, les esclaves turcs des galères; sous cette tente est la barberie des forçats, sous cette autre leur cuisine; quant à cette troisième, c'est le brelan ; vous voyez qu'il est fréquenté : il est a ouvert à toute heure et à tous, même à ceux qui n'ont pas un carlin, car ils peuvent se jouer eux-mêmes, et on lui a montré un pauvre diable qui venait de perdre sa liberté pour quatre ans et à qui on mettait les fers aux pieds[1]. Du coup, nous comprenons ce qu'il y a de cruel parfois dans le rire de Polichinelle; ces pauvres malheureux nous intéressent, et nous voudrions savoir s'ils sont aussi bien traités que les esclaves chrétiens « en Alger »; mais Bouchard ne répond pas à nos questions; il nous entraîne sur la place voisine dont l'architecture lui fait bien vite oublier les forçats, turcs ou napolitains[2].

Sur cette place, longue de quatre cents pas, est le palais, ou plutôt sont les deux palais du vice-roi, le vieux et le neuf. Le vieux, bâti par Pierre de Tolède, « sans beaucoup d ornement », contient la secrétairerie, le trésor, les bureaux de recettes et de paiement, et la chapelle, assez belle avec ses statues de marbre. Le nouveau, commencé en 1600 sous le duc de Lemos et sur les dessins de Dom. Fontana, a deux cents pas de façade. Au rez-de-chaussée, un portique continu, porté sur de grosses piles de pierre de taille, est précédé de degrés. Les trois grandes portes, une au milieu et une de chaque côté, portent des balcons avec des balustres de pierre qui devaient, selon les dessins de Fontana, border toute la galerie qui règne au-dessus du portique.

L ordre des fenestres est fort beau... leurs ornements en pierre de piperno font un fort bel effet sur la brique, dont le gros et le fonds de la muraille est basti : au dessus il y a encore une autre rang de fenestres quarrées, et plus petites. et le haut ou dernière corniche qui soustient le toit, est enrichi d un beau rang de piramides et pots a bouquets de la mesme pierre de piperno. et tout au milieu dessus la porte est une belle horloge qui sone a la françoise. le tout est couvert d ardoise, qui s appelle a Naples pietra di Genova : et y est assez commune : y

[1] Bouchard a oublié de nous dire contre quelle somme ils jouaient leur liberté ; il eût été intéressant de savoir à quel prix s'évaluait un Napolitain en 1632.

[2] Le commerce des esclaves a continué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle dans les grands ports de la Méditerranée.

aiant mesme plusieurs maisons qui ont leurs degres revestus de cette pierre... [1]

Au-dedans, la cour, petite et obscure, est entourée, sauf aux escaliers, de portiques sous lesquels on ne voit goutte. Au-dessus court une galerie qui conduit aux salles et appartements. Mais ces appartements sont inachevés. Ce qu'il y a de plus beau, c'est une galerie s'éclairant sur l'extérieur et d'où l'on a vue d'un côté sur la place et de l'autre sur la mer :

Elle avoit esté emplie par le conte de Monterey d une infinité de beaus originaus de Raphaël et du Titian et autres excellents peintres, qu il avoit attrapés a Naples et a Rome. Il avoit aussi fort richement meublé ses chambres, et avoit quantité de vaisselle d argent. Il avoit mesme fait une petite bibliotheque, ou il y avoit tout plein de bon livres, et y en avoit mesme de françois. et le s^r d. Martin Miguel Navarro, son bibliothecaire, et Felice de Bianchis son coupier (échanson) qui me menoint la, m assurerent que le conte n avoit jamais estudié le Latin, et ne aissoit pas de le bien entendre [2].

Il avait aussi une fort belle escurie pleine de ces beaus poulains du regne.

Un monument plus beau que le palais, s'il était achevé, ce seraient les *Studii*, les écoles publiques, qui sont hors de la ville près de la porte de Constantinople [3]. Au milieu est un grand corps de logis, avec deux étages au-dessus d'un haut portail fort orné comme tout le reste de la façade. Au premier étage un grand balcon de pierre avec balustres, et au-dessus les armes d'Espagne, de Naples et du vice-roi P. de Castro, duc de Lemos, qui commença ce palais [4]. Le tout est surmonté d'une fort belle horloge. La pierre de Piperno qui encadre les fenêtres et l'ardoise du toit se marient agréablement avec la brique des murs. Deux grandes ailes, surmontées d'un seul étage, développeront à la hauteur du portail les balustres de leurs terrasses sous lesquelles on a placé en des niches de piperno de fort belles statues antiques trouvées

[1] Tout ce palais a été remanié à plusieurs reprises, et surtout après l'incendie de 1837. Il n'en reste guère que la façade, et fort modifiée. Bouchard en attribue à tort le plan à Jules-César Fontana.

[2] Les gens de qualité, dira Molière, savent tout sans avoir jamais rien appris.

[3] C'est actuellement le Musée national. Le plan en a été donné par Jules-César Fontana, que Bouchard confond avec son père Dominique, auteur du palais du vice-roi.

[4] La date est restée en blanc ; mais nous savons que l'Université fut installée dans ce palais en 1616.

à Cumes. Lorsqu'elles seront achevées (l'une des deux en est demeurée aux fondations), elles se replieront de façon à former un carré parfait, avec une vaste cour intérieure, autour de laquelle règne un portique ; sur ce portique donnent « les classes assez grandes et toute voutées ». Dans le grand « corps d hotel », par trois arcades, inégales on arrive à une salle en hémicycle, avec gradins en bois, « ou se font les disputes et autres actions publiques [1] ». Ce serait, s'il était achevé, « un des plus beaux colleges de l Europe » ; mais les études y sont encore plus imparfaites que les bâtiments ; il n'y a guère d'enseignement florissant que celui des lois « principalement depuis que les Jésuites ont commencé a tenir escholes publiques, dont le bastiment est assez beau et troussé, mais petit et non encore achevé ».

Le monument le plus remarquable après le palais et les Studii, est la *Vicaria,* qui abrite à la fois *il sacro consiglio,* c'est-à-dire le parlement napolitain, divisé en 4 *rotes,* correspondant aux chambres de notre ancien parlement français, — *la regia camera della Summaria,* qui répond à notre Cour des comptes, et *la Vicaria,* tribunal de police comme était à Paris le Châtelet.

Tout ce bastiment la neantmoins ne fait pas le tiers du Palais de Paris, non plus que la foule qui y vient ; elle est tres grande cependant pour ce lieu la et pour l Italie ; car on appelle a ce tribunal de toutes les provinces du royaume, où il n y a qu un parlement au lieu de sept ou huit come en France.

La magistrature n'est pas aussi majestueuse que chez nous : les juges, assis autour d'une table, sont séparés du public par une simple balustrade de bois. Ils sont en petite robe de taffetas noir qui ne descend que jusqu'à la jarretière, avec les manches ajustées aux poignets ; par derrière ils ont un grand collet qui leur va à moitié du dos. Ils portent toujours cette robe et se contentent de la couvrir, en ville, d'un grand manteau. Leurs fonctions n'étaient pas des sinécures ; car les cinquante tribunaux de Naples condamnaient assez de gens pour remplir douze prisons, dont quelques-unes, comme celle de la Vicaria, ne contenaient pas moins de mille prisonniers.

[1] Le plan des Studii, comme celui du palais, a été publié dans « *la Panegyria* qu a fait imprimer un certain marquis au conte de Lemos ». Bouchard renvoie aussi au Forastiero, p. 502, 519, 816, 853.

Au-dessus du local où siégeaient les tribunaux, on conservait, dans 15 ou 20 chambres, les archives de la Cour des comptes. Bouchard a intercalé dans son journal une description de cet *Archivio,* signée de Barth. Chioccarello, qui en avait fait l'inventaire et l'avait mis « en bel ordre ». Ces quinze chambres sont pleines de registres, portulans, etc. contenant les inventaires des domaines, fiefs et prérogatives de la couronne, des fiefs concédés, etc., tous les comptes des ministres des finances et du domaine royal depuis Alphonse Ier d'Aragon (1443) ; les comptes de tout le royaume et de tous les ministères, justice, guerre, marine, etc ; les états des forces navales et militaires ; les comptes des villes et ceux des banques publiques de Naples : « Ces archives ne le cedent qu a celles du Vatican pour la richesse, et a aucunes pour le bon ordre ».

Il y a une autre grande chambre où sont les écritures faites en français, sous les rois français, parmi lesquelles, dit Chioccarello, il y en a de très curieuses, bien que les Espagnols aient enlevé le meilleur et de celles-là et des autres.

Parmi les autres palais de la ville, Bouchard ne cite que celui du duc de Granigua, « qui seroit beau s il estoit achevé », en face du Monte Oliveto. Pour les autres, moins remarquables par leur architecture que par les peintures, *anticaigles* et curiosités qu'ils renferment, comme pour les collections elles-mêmes, il se borne à renvoyer au *Forastiero* de Capaccio.

...Aus environs a un ou 2 milles de Naples, il y a quelques belles maisons, entre lesquelles se doit conter pour la premiere *Poggio reale,* ou l on va de la porte Capuana, un mille durant toujours a couvert sous de grands ormes et peupliers, et entre de belles fontaines, et c est l un des promenoirs les plus agreables que j aye gueres vu.

Le bastiment est petit mais gentil : car en entrant vous voyez un grand quarré tout revestu de portiques, il y en a encore un autre estage qui fait come une galerie, d ou il y a une fort belle vue. Les vicerois y ont adjouté un petit corps de logis avec une fort belle galerie. Au jardin il y a quantité d eaus, et de canaus,... et toute l eau qui va a Naples passe en un conduit descouvert. Tout cela va deperissant tous les jours, dont les P. P. Jesuites meus a compassion le demanderent au Roy : qui le leur eust donné si la ville ne s y fust opposée. Aujourd hui c est le promenoir des escoliers, clercs et courtaus de boutique qui y vont le dimanche *non sine scortulo...* Toutes les autres belles maisons tombent aussi en ruines, dont il y avoit assez bon nombre en ce costé la de la ville, aussi bien qu en l autre vers Chiaia, — où tout dépérit aussi, sauf celle du duc Caiuano (Cajano), ou il met une infinité de statues et

inscriptions antiques, celle de Gennaro Felice, et celle du prince della Rochella.

Reste a parler des eglises esquelles est la plus grande beauté et la plus grande magnificence des bastiments de Naples, et si vous autez cinq ou six eglises des plus anciennes de Rome, come S^t^ Pierre, S^t^ Jean, S^te^ Marie majeure, S^t^ Paul, S^t^ Sebastien, etc., il n y a point de doute que les eglises de Naples vont de pair et peut estre surmontent celles de Rome en grandeur, en beauté d architecture, en dorures et autres enrichissements, mais surtout en sumptuosité d ornements, d argenterie et de tentures, la plus part estant toutes tendues de ces grands *coltre,* ou poiles funeraux de velours ou drap d or tous couverts de broderies d or.

Je crois qu elles surpassent aussi en nombre celles de Rome, y en aiant quelques 410, et je crois que qui auroit bien conté toutes les petites chapelles, oratoires et autels particuliers, que l on en treuveroit bien jusques a 400 ; et a Rome l on ne conte que trois cents et tant d eglises.

Des 410 églises de Naples, l'Archevêché, 39 paroisses et près de 200 chapelles sont desservies par des prêtres séculiers ; toutes les autres appartiennent à des ordres monastiques dont Bouchard donne l'énumération [1].

La ville, divisée en 9 quartiers et 29 *ottine*, comptait, d'après *Il Forastiero* (1614), 20.000 habitations, qui font 40.000 feux ; d'après la *Descrizione del regno* (1621) « octante mille feus », sans compter les 400 monastères, congrégations ou églises. « Or est il qu en douze ans elle a cru encore infiniment, de sorte que l on peut bien assurer qu en contant tout il y a aujourd hui cent mille feus. »

Le *Forastiero* évaluait le nombre des habitants à 300.000 (1614), la *Descrizione* (1621), à 500,000, « sans conter les moines et moinesses..., ni les prestres, dont il y a deux cents dans le seul archevesché, et dont en tout le reste de la ville le nombre est infini..., ni tous les estrangers qui habitent en ville, ou qui y viennent en nombre infini et par mer et par terre, de sorte qu avec ce qui peut estre cru jusqu en l an 1633 je croi qu il n y a gueres moins aujourd hui de sept a huit cents mille ames dans Naples. »

D'après la *Descrizione del regno,* il se consommait à Naples

[1] Il énumère aussi les plus belles églises : l'Archevesché, S^t^ Augustin, il Carmine, S^to^ Severino, la chiesa nova, S^ti^ Apostoli, S^to^ Paulo, S^ta^ Chiara, il Giesù, S^ta^ Maria la nova, Monte Oliveto, S^to^ Domencio, la Sanità ; « de toutes lesquelles traite Capacio nel Forastiero, giornata 9 ^a^, p. 866 ; et Cesare d'Eugenio a fait un livre exprès de toutes les eglises et autres fondations pieuses de Naples, qu il appelle la *Napoli sacra....* »

6.000 tomoli[1] de blé par jour, sans tenir compte des couvents et des particuliers « qui font le pain au logis » ; il s'y buvait 114 botti ou 456 barils[2] de vin. On tuait par an 100.000 bêtes grosses ou petites, sans compter les chevreaux, agneaux, volailles et œufs. « En herbes on mangeait pour 30.000 escus le mois, etc. »

« Toute cette multitude d habitants se peut diviser en deus, en naturels et en estrangers : et pource que les estrangers i sont maistres, nous comencerons par eus ».

Les Espagnols, maîtres de la ville depuis cent trente ans, y sont en assez petit nombre : la « famille » du vice-roi, composée presque toute d'Espagnols, en fait la plus belle partie et la soldatesque la plus nombreuse : 900 hommes forment la garde du vice-roi, 930 tiennent garnison dans les châteaux, et 4.000 montent les galères. Les autres sont en petit nombre, surtout les gens de qualité : « Il Forastiero, dans l énumeration qu il fait des bones familles habituées dans Naples n en conte pas plus de trois dousaines ». Il y en a quelques-uns dans les charges de justice, peu ou point dans les autres, « les Espagnols ne se pouvant assujetir ni a la marchandise ni aux arts ».

Outre ce il faut sçavoir qu ils estiment tellement leur païs qu ils ne viennent a Naples que par la contrainte ou de l extreme necessité ou de quelque crime : et j ai oui tenir pour maxime en ce païs la parmi les Espagnols, que ceus qui demeurent a Naples ne peuvent demeurer en Espagne. Il faut faire ici une remarque plaisante mais vraye : que tous ceus qui se treuvent enclins a la s..... vienent en Italie a la persuasion et par le conseil de leurs confesseurs, pour eviter le scandale et le peril grand qu ils courent en espagne, ou c est un cas d inquisition[3].

Ce n est pas qu ils laissent pour cela d en vouloir aux femmes, dont il n y a si petit qui n ait la sienne ; en somme *il Quartierio* est l habitation des espagnols et des g....., et j ai desja remarqué autre part que cette nation, je parle generalement, est encore plus adonnée aus femmes que la Françoise, mais elle i va *con più bel modo*.

Un autre vice qui regne aussi la fort parmi eus est le larcin. car les soldats et autres de plus basse condition, desrobent tout ce qu ils peuvent attraper subtilement le jour, et la nuit tirent les manteaus, ce disent les Napolitains. Néantmoins quoy qu ils disent, je ne treuve pas que ces petites gens volent fort ; et ils sont en cela encore beaucoup plus retenus que nos soldats de France ; a cause du bon ordre et de l exacte

[1] Le *tomolo* équivalait à 51 litres, 157.
[2] Le baril de vin équivalait à 41 litres, 685.
[3] Pierre de Tolède avait vainement essayé d'introduire l'Inquisition à Naples.

justice qu exercent sur eus les superieurs, et ce par tres bone maxime d estat, ces petits vols la faisant plus de bruit et se faisant davantage sentir parmi le peuple.

Ceus qui sont relevez en plus grande qualité desrobent bien plus : les magistrats populaires espagnols estants en reputation dans Naples d estre fort corrompus, et de prendre a toutes mains. Mais les officiers royaus et le viceroi surtout l emportent par dessus tous les autres. car outre les anciennes impositions dont le roi tire du royaume tous les ans [1].... ils ont adjouté tant de nouvelles tailles, gabelles, donativi, soccorsi, etc., principalement depuis dix ou douze ans, que l on dit que dans les provinces surtout en Calabre la pluspart des villages se vont deshabitant, le monde s enfuiant pour n estre pas contraint a doner plus qu il n a : et Naples est tellement deschue de ce qu elle estoit, ce me disoit la tout le monde, douse ans auparavant, qu un qui l auroit vue en ce temps la ne la pourroit pas recognoistre a cette heure. y ayant toujours lors dans la ville dix ou 12 princes ne marchant jamais qu en cavalcade et tenant continuellement table ouverte et *corte bandita* de tournois, joustes ballets et comedies. dont je n ai rien vu du tout a la verité pendant mon sejour : et ai remarqué une extreme necessité partout, et principalement parmi la noblesse.

Le dernier et le plus grand vice des Espagnols, est la superbe, qu ils exercent jusques au dernier point sur ce peuple la, et plus sur la noblesse que sur les autres. ne se communiquants jamais a eus familierement : ou s ils le font, ils les payent tousjours de quelque affront, come de les faire tenir descouverts ; derriere les autres sans rang : ou debout ; ou assis sur des petits bans, etc. En quoi les Espagnols ne font que tres sagement traitants insolemment une nation qui devient insolente aussi tost que l on cesse de l estre avec elle : et cela leur reussit ; car, encore que les Napolitains leurs chantassent les vespres d aussi bon cœur que les Siciliens nous les chanterent, s ils en treuvoint jamais l occasion, neantmoins parmi cette haine, il reste non seulement je ne sçai quelle crainte respectueuse, mais encore une veneration et estime de la nation espagnole parmi les Napolitains, et principalement parmi la noblesse.

Comme on a besoin d'aimer presque autant que de haïr, « les nations tramontaines », d'ailleurs en si petit nombre qu'elles ne « font point de corps », étaient fort aimées des Napolitains, même les Français, depuis que la tyrannie espagnole faisait publier la

[1] Le chiffre, malheureusement manque. H. Martin prétend que les vice-rois ont tiré du royaume de Naples, en treize ans, 100 millions d'écus (530 millions de francs). Le duc de Medina, un des successeurs du comte de Monterey, se vantait de n'y avoir pas laissé, en dehors des classes privilégiées, quatre familles assez riches pour dîner à table... Un ministre, auquel de pauvres gens remontraient qu'ils n'avaient pas un meuble à vendre pour satisfaire le fisc, leur répondit qu'ils n'avaient qu'à vendre leurs femmes et leurs filles. (H. Martin ; *Histoire de France*, t. XII).

leur, et on entendait par les rues les gens du peuple dire haut et clair : *Quando verranno questi benedetti Franzesi a ripigliar il regno loro ? sono veramente insolenti ma quando mentre habbino da bere et da ch....., stanno chetti : ne toccano mai alla robba d altri* [1].

La noblesse est plus discrette, estant meslée d interest avec les Espagnols, faint d en estre amie, et cache l affection qu elle peut avoir pour les François : qui paroist neantmoins encore toute evidente en certaines familles et des principales, surtout celles qui descendent de race françoise : de sorte qu au bout de cent trente ans et plus il reste encore un parti françois ; et quantité de gens affectent publiquement de faire paroistre qu ils en sont.

Nostre memoire est ainsi conservée en cette ville la principalement par ces belles eglises, ces forteresses et ces palais que les rois françois y ont basti autrefois, et qui restent encore aujourd hui en leur entier. Et toutes les fois que les Napolitains parlent de ces bastiments la, ou qu ils passent aupres, je leur ai presque tousjours ouy dire ces propres termes ci : *In somma bisogna dire que Napoli è di Francesi, perche loro l hanno fatta quello che ella è* [2]. Mais je ne sçauroi doner plus grand tesmoignage de l affection qui est restée parmi ce peuple de nostre nation, que le bon traitement et la courtoisie que j ai receu pendant mon séjour de tous ceus qui ont sceu que j estoi François : et entrautres il me souvient qu un jour je traversé toute la ville, et passé au milieu du cours a cheval, vestu de campagne a la françoise : il n i eut cavalier ni dame dans le cours qui ne me saluassent tres profondement, come aussi fesoint la pluspart des bourgeois qui estoint a leur porte, estant feste ce jour la : et ne treuvé mesme aucun petit garçon qui criast apres moi, come l on en rencontre dans le reste de l Italie, et principalement a Rome.

Nous aurions cru faire tort à Bouchard, en abrégeant trop ce passage : nulle part son observation, d'ordinaire superficielle, n'enfonce plus avant. Le respect que, d'après lui, les Italiens ne pouvaient s'empêcher de porter aux Espagnols, est à rapprocher de celui qu'ils professent pour les Anglais, aussi « superbes » et aussi durs que les Espagnols quoique d'une autre façon, et sachant come comme eux tenir à distance l'enveloppante familiarité italienne, contre laquelle les Français ont toujours été sans défense. Il s'est bien rendu compte des sentiments du peuple et

[1] « Quand donc viendront ces maudits Français reprendre le royaume qui est à eux ? ils sont à la vérité insolents ; mais une fois qu'ils ont du vin et des femmes, ils se tiennent tranquilles, et ne touchent plus au bien d'autrui. » Inutile de dire que nous respectons l'orthographe de Bouchard en italien comme en français.

[2] « En somme il faut avouer que Naples est une ville française, car ce sont les Français qui l ont faite ce qu elle est ».

des nobles napolitains pour les Espagnols et pour les Français. Ce sont ces dispositions de la foule, connues de Fontenai-Mareuil, successeur à Rome du comte de Noailles et du maréchal d'Estrées, qui l'ont engagé à nouer des relations dans le royaume et à provoquer peut-être les événements de 1647 ; le duc de Guise aurait pu profiter pour lui-même et pour la France de l'insurrection de Masaniello sans la mauvaise volonté d'Anne d'Autriche, peu désireuse de dépouiller son frère, et sans sa propre maladresse : il échoua surtout pour avoir dédaigné le menu peuple qui l'acceptait, et pour avoir cherché son point d'appui dans la noblesse, « trop meslée d intérests avec les Espagnols », ainsi que le remarque fort justement Bouchard.

La suite ne fait pas moins d'honneur à sa perspicacité.

Parmi les étrangers venus des diverses parties de l'Italie, les Gênois (Bouchard écrit, comme Froissard, les Génevois) sont les plus nombreux, les plus riches et les plus magnifiques : ce sont aussi les plus haïs, « et les Napolitains les appellent leurs Juifs, au défaut des vrais qui ont esté chassez de cette ville la et de tout le royaume ».

D'ailleurs, les Napolitains haïssent et méprisent toutes les autres nations d'Italie, mais trois particulièrement : les Calabrais, les Siciliens et les Romains. Ils tiennent les premiers pour grossiers et lourdauds, sans foi et de mœurs infâmes, disant communément : *un Calabrese con riverenza* (un Calabrais, sauf votre respect), sans parler de certains proverbes où les Calabrais font avec les bêtes assez vilaine figure ; « et on ne fait point de bone comedie ou il n y ait tousjours un Calabrois qui fait le sot de la farce come les Romains mettent un Raguetto ».

Les Siciliens sont encore plus haïs, a cause de la competence de superiorité ou du moins d egalité qu il semble qu il y ait entre ces deus peuples : ils sont en predicament de grans assassins et de grans larrons [1] : aussi la plus part des filous de Naples, dont il y a bon nombre aussi bien qu a Paris, sont Siciliens.

Mais les Romains sont encore beaucoup plus haïs que tous ceus la, a cause du voisinage, et de cette anciene emulation que tous les auteurs remarquent avoir esté de tout temps entre le peuple Romain et celuy del Regno... Aujourd hui cette mesme emulation est plus en vigueur que jamais entre ces deus nations. aussi jamais Naples n eut tant de sujet

[1] *Un Siciliano marinolo,* disait-on, c'est-à-dire coupe-jarret et filou (souteneur).

de vouloir aller du pair avec Rome, come aujourd hui, qu elle est tout autrement grande, superbe et florissante qu elle n estoit autrefois (oppidum l appellent les anciens historiens) et il n y a point de doute qu elle est superieure a Rome pour ce qui est de la beauté et oportunité du sit, du majestueus aspect et bel ordre de ses rues, eglises et maisons, come aussi pour le nombre, et pour l estendue des terres sur lesquelles elle commande come estant la capitale de 12 grandes provinces... et mesme pour la splendeur magnificence et les delices dans lesquelles presque tout le monde vit en cette ville la.

Tout cela ne s'accorde pas trop bien avec ce qu'on nous disait plus haut de l'apauvrissement de Naples ; mais sans doute les Napolitains, en préférant leur ville à Rome, songeaient à leur prospérité passée, comme pour maudire les Espagnols ils songeaient aux maux présents, et Bouchard se fait leur écho.

Rome d autre costé la surpasse en beaucoup de choses. De cette egalité naist cette haine mortelle entre ces deus nations, qui se deschirent, s abaïssent, et se moquent continuellement l une de l autre : car come a Rome les Napolitains sont tenus pour grans larrons, assassins, fourbes, s....., vanteurs, lesinants, et ridicules en leur geste et surtout en leur langage de sorte qu il ne se fait point de bone comedie ou il n i ait un *Napolitaniello*. de mesme les Napolitains se moquent et contrefont le parler des Romains par raillerie entre eus, come aussi leurs autres gestes et leurs habits. les estiment les plus grans s..... de la terre, les plus grans poltrons et lasches ; gens sans parolle et sans foi, traistres, doubles.

« Et les uns et les autres ne se trompent pas beaucoup au jugement qu'ils font », conclut impartialement le Français, dont le Romain et le Napolitain s'accordaient certainement à médire.

Le plus plaisant de l'affaire, c'est que c'étaient les Espagnols qui, par maxime d'État, entretenaient soigneusement cette haine chez les Napolitains. Aujourd'hui les Napolitains détestent les Français, qui sont brouillés avec les Allemands, ce qui réjouit les Anglais : le bétail humain, en quelque temps et en quelque pays qu'il broute et agite ses sonnailles, ne l'emporte sur les autres que par le ridicule. Donc en ce temps-là les ouailles napolitaines avaient en abomination le troupeau romain et son berger : « Vienne quelle nation qui voudra ! bêlaient-elles tout haut, nous nous donerons volontiers a elle ; mais pour les Romains, nous appellerons plus tôt le Turc.... » Il ne vient même pas à leurs cervelles

d'ouailles qu'ils pourraient se passer de maîtres, tant il est dans leur nature d'en avoir !

La noblesse surtout ne pouvait ouir parler de ce gouvernement de prestres, qui met une certaine égalité partout, et punit rigoureusement le meurtre et la rapine, qui semblent estre ses occupations favorites, surtout à Naples.

Quant au reste des Italiens, c'étaient tous, pour les Napolitains, des Gênois ou des Romains.

Si les Napolitains méprisent le reste des Italiens, la noblesse méprise le reste des Napolitains ; elle n'admet avec le peuple ni alliances ni conversations « et le maltraite de parolles et de faits ». Elle prétend avoir, plus que toute autre noblesse de l'Europe, droit au titre de *cavaliere* par son habitude des armes par la beauté de ses chevaux (dont elle a mis la figure dans son blason) et par son origine, qu'elle fait remonter aux chevaliers romains[1]. Les *cavalieri di seggio,* à leur tour, font un corps à part, « qui tient le haut du pavé et n'admet guere les autres gentilshomes dans ses compagnies », encore chaque siège ne répute-t-il comme nobles que les siens, et les sièges *di Nido* et *della Porta capuana* « recognoissent à peine les trois autres » surtout celui *di Montagna*, la reine Jeanne II, en 1415, ayant déclaré ses membres *homines crassioris plebis*[2]. Quant à chaque *cavaliere,* il était à ses propres yeux, vous n'en doutez pas, le plus noble de son noble siège, le seul vrai noble, ce qui ne l'empêchait pas d'être confondu avec la canaille par les nobles espagnols.

Ces *seggii,* dont ils faisaient tant de mystère, étaient ce que nous appellerions les cercles de la noblesse ; les gentilshommes y venaient passer le temps et traiter de leurs affaires, comme autrefois les Romains dans leurs *sedilia* et les Grecs sous leurs portiques[3]. Charles Ier d'Anjou, en 1266, après avoir interdit à la noblesse de se mêler au peuple dans la maison de ville[4], l'avait

[1] Bouchard est bien aise d'opposer à cette prétention un argument historique : « Sous les premiers rois français qui ont gouverné Naples, dit-il, les nobles ne sont pas appelés *equites,* mais seulement *milites.* » Mais le mot *miles,* au moyen-âge, désignait le guerrier à cheval, le chevalier. Son argument ne prouve donc rien.

[2] Il y avait six sièges à l'origine ; au XVIe siècle, il ne restait plus, outre ceux qui viennent d'être nommés, que les seggii *di Porto* et *della Porta nuova.*

[3] On voyait encore, près de Sto Giorgio maggiore, les restes d'un portique appelé *il seggio di Cimbri* (*sedile Cimbrorum*).

[4] Elle était, au XIIIe siècle, sur l'emplacement de Sto Lorenzo.

divisée en six groupes, ayant chacun son siège particulier. Sa politique ne s'était pas bornée à diviser; elle avait aussi additionné, je veux dire agrégé à ces sièges quantité de gens du peuple et plusieurs Français. Cette faveur était fort recherchée, parce que les tailles des nobles étaient inférieures à celles des roturiers, et que de plus elles étaient réparties et payées au siège. Bien que ce dernier privilège eût été retiré par Charles II (1285), Robert (1309) avait dû limiter le nombre des familles nobles rattachées à chaque siège : aussi admit-on plus difficilement de nouveaux membres. Mais il ne laissait pas d'en entrer encore quelques-uns par faveur, « quoy que vilains, sous pretexte de rehabilitation et autres fictions ».

Bouchard décrit un de ces sièges : c'était un portique carré, composé d'un grand arc de pierre de chaque côté, séparé de la rue par une balustrade et surmonté d'une coupole, « le tout enrichi de dorures et de fort belles pintures ». Derrière est la chambre où se tiennent les assemblées. Elles devaient être consultées sur les taxes nouvelles; elles élisaient, tous les trois ans, un syndic et nommaient aussi, surtout pour surveiller les vivres, des *eletti,* auxquels le peuple, réuni au cloître de Saint-Augustin, ajoutait le sien. Mais un certain *grassiero,* nommé par le vice-roi, avait tiré à soi toute l'autorité ; les élections ne se faisaient plus que par pure bienséance et les assemblées par compliment. Aussi plus d'un bon gentilhomme n'appartenait à aucun siège, et les sept plus nobles familles, les *famiglie del regno,* n'avaient point daigné en être, « ne se voulants mesler du gouvernement de la ville »... « Je me suis estendu sur ces seggii, pour ce que c est une chose assez obscure de soi et particuliere a Naples : outre que j ai esté bien aise de monstrer la vanité d une chose que ces messieurs les cavalieri di seggio estiment tant : se croyants seuls les vrais gentilshomes, et mesprisant les nobles des autres nations. »

Seuls gentilshommes ! Eh bien ! et Bouchard ? Imprudents cavalieri ! N'auraient-ils pas pris Bouchard pour un gentilhomme? Auraient-ils deviné qu'il était aussi peu noble que Romain ? Lui auraient-ils infligé quelques-uns de ces affronts que Dorante n'épargnait pas à M. Jourdain, quand M. Jourdain n'était pas prêteur ? Il y a comme une rancune personnelle dans le ton dont il les accuse; il est vrai que, dans la haine des bourgeois contre la caste qui les repoussait, il entra toujours autant de vanité

froissée que de justice révoltée et d'intérêt lésé, et le cas ne serait pas spécial à Bouchard. Quoi qu'il en soit, l'acharnement avec lequel il les déchire, nous mettrait en défiance contre ses allégations, si elles n'étaient pas confirmées par d'autres témoignages. Nous les tenons, malgré tout, pour trop générales : lui-même cite des personnages respectables parmi cette noblesse, et les accusations collectives ont toujours quelque injustice. Dailleurs, pour être équitables envers l'aristocratie napolitaine, souvenons-nous qu'elle avait toujours vécu sous des maîtres étrangers. N'étaient-ce pas les conquérants qui, en l'éloignant peu à peu des armes, l'avaient amollie et efféminée? Et si les autres vertus, à Naples comme ailleurs, avaient diminué avec le courage militaire, n'étaient-ils pas responsables de cette décadence? La vanité, la fatuité, l'insolence, communes à toutes les noblesses du monde, étaient exaspérées chez celle-là par l'impuissance même où elle était réduite : elle se donnait ainsi à elle-même, sinon aux autres, l'illusion d'une importance qu'elle n'avait plus. Quant à ses mœurs, elles étaient, chez un trop grand nombre, abominables ; mais les Romains en avaient de toutes pareilles, et celles de beaucoup de courtisans en France et en Angleterre, ne valaient pas mieux. Et maintenant, si quelques Français prenaient texte de ces accusations pour rabaisser les Napolitains, ou si quelques Napolitains s'en affligeaient outre mesure, nous ferions observer aux premiers que le même Bouchard a noté une grande ressemblance entre la nation napolitaine et la nôtre, aux seconds qu'il a toujours été permis de médire des Français ; aux uns et autres enfin que les gens dont il s'agit sont morts, et que de tout cela il y a bien longtemps !

Ces réserves faites, on nous pardonnera de ne pas atténuer la diatribe, mais on ne nous pardonnerait pas de ne pas l'abréger.

Et d abord il n y a point de race au monde plus vaine que cette noblesse, estant toute dans l apparence et l extérieur. Leur vaillance consiste à faire battre quelque pauvre malotru : mais entre pareils ou plus forts ils sont poltrons en diable. Ils s injurient les uns les autres avec majesté et éloquence extraordinaire, mais en vienent aux mains fort rarement : car pendant mon sejour de huit mois je n ai oui parler ni pres ni loing de querelles ni de duels, quoi qu ils disent en faire fort souvent [1].

[1] Bouchard en rapporte un cependant, qu'il dit lui avoir été conté par le cardinal Sta Croce, mais que nous ne donnons pas comme inédit : Le cardinal avait vu un jour deux *cavalieri di seggio* se quereller. L'un était dans la rue et l'autre à la fenêtre de son

[Ces soi-disant braves] ont esté continuellement sujets a la domination estrangere, ils se laissent aujourd hui gourmander et fouler aux pieds par les Espagnols, et le viceroy Monterey les traite publiquement et a leur nès de *picaros*. [Autre preuve de leur vaillance :] dans les recentes levées l on ne put jamais treuver plus de trois ou quatre cavalieri en tous les seggii, qui voulussent manger de la guerre, de sorte qu il falut remplir les places de capitaines et autres charges de pauvres coquins de Calabrois et autres de dehors Naples. Ces trois ou quatre encore estoint les plus ridicules dans leur harnois, et les plus mal addrois que j aye jamais vu, et nos bourgeois de Paris, dans les gardes ou les entrées ridicules qu ils font au roi, semblent des Achilles et des Alexandres aupres de ces cavalieri, come aussi de tout le reste de cette soldatesque napolitaine qui se fit pendant mon sejour. dont le plus vieus soldat n avoit pas vingt cinq ans, et le plus adroit ne pouvoit tirer son mousquet qu en levant le nez et clignant les yeus : aussi estoint-ce touts gueus gueusants, ou *porta robbe*.

...La jeune noblesse s adonne a cette heure aux loix pour pouvoir parvenir aus magistratures et offices de robe longue que done le Roy ; presque tous font les avocats et procureurs, qui est une mesme chose en ce païs la : et c est plaisir de les voir aller le matin alla Vicaria, avec la petite soutane de docteur, le manteau retroussé par l espée ou mesme troué affin de laisser voir la garde du poignart, qui est l essentielle marque du cavalier de siege. Dans la Vicaria il est deffendu de porter espée ni poignart; mais ils gardent du moins le fourreau vide du poignard et s en ceignent... [comme Martin de Cambray, disait Rabelais][1], et toute leur dexterité aus armes aboutit a cela.

Ils ont aussi delaissé le cheval, ne font plus de courses de bague ni de tournois, et ne frequentent plus le manege. C est a peine si vingt-cinq ou trente accompagnaient a cheval le vice-roi aux fetes les plus celebres; et dans le cours ils allaient quasi tous en carrosse. Ils ont cependant de fort beaux chevaux et fort lestement equippez, et il y en a parmi eux qui se tienent fort bien a cheval; mais ce sont les vieus seulement : encore sont ils plus beaus gendarmes que bons homes de cheval, leur adresse consistant plus a se tenir de bone grace et droits come s ils [étaient empalés sur leur selle] qu a sçavoir manier leurs chevauls. Pour la jeune noblesse, elle prend moins de plaisir a chevaucher qu a... (ici un jeu de mots que la suite n'expliquera que trop).

[Les exercices du corps n'ont pas été remplacés par ceux de l'esprit]. La plupart savent a peine ecrire; les plus lettrés lisent Amadis de Gaulé, et

logis. Le premier, à bout d'injures, dégaine son épée, et, tirant une estocade en l'air : « A toi, frère, s'écrie-t-il, ce coup de pointe dans la poitrine ! » L'autre tire son poignard, et, sans le lâcher de la main, riposte : « Et à toi ce coup de stylet dans le cœur ! » Et comme son adversaire lançait de nouveau en l'air injures et estocades : « Passe ton chemin, lui cria-t-il en fermant la fenêtre ; je ne me querelle pas avec les morts : ne te souvient-il pas que je t'ai frappé au cœur ? »

[1] Prologue du 4e livre du Pantagruel.

vous ne voyez autre chose en la rue des librairies que cet écriteau : *Qui si locano libri di cavalleria*. Les plus doctes lisent Tasso et il cavalier Marino, qui etaient du pays. Pour d autres livres, ils n en ont point de cognoissance, et cinq ou six a peine entendent le latin [1], cette noblesse la imitant la nostre qui tient a infamie de sçavoir quelque chose.

La musique, la dance, la pinture et autres exercices honestes sont egalement bannis : apres avoir cherché curieusement dans tout Naples, je n ai pu ouir qu un meschant concert de quatre ou cinq pauvres malotrus : et n y a pas aujourd hui une seule Academie de musique soit bone ou mauvaise. La guitare seule est fort en regne, que les Napolitains touchent particulierement bien, et leurs airs reussissent assez bien dessus. Le lut, la violle et autres bons instruments y sont tout a fait laissez.

Que font-ils donc de leur journée ?

Tout le matin se passe ou a la Vicaria, come j ai desja dit, ou bien a se testoner et s attifer, puis aller a la messe dire quelque sottise aus dames et faire quelque insolence entre eus dans l eglise. L apres disnée se passe au cours et puis chez... [les filles], ausquelles ils sont estrangement addonez, les excroquant d ordinaire, car la plus part sont filous, se dupans les uns les autres mais principalement le bourgeois. entre autres ils sont grands pipeurs aux jeus de cartes et de dez; qui est leur plus ordinaire et continuel passetemps. La plus part n ont point de plus grand divertissement que de ne rien faire du tout, et de se tenir a une fenestre ou au coing des rues, ou ils s assembleront sept ou huit, et passeront toute une apres disnée.

Pour leur esprit, ils prouvent qu'ils n'en ont guère en se moquant de tout ce qui n'est pas à la mode napolitaine ; vantards, superstitieux et changeants, ils n'ont ni prudence, ni jugement, et, à dire vrai, tous les Napolitains sont « estrangement escervelez » comme les Gascons, auxquels ils ressemblent, et tous ont un grain de folie, de cette *furia francese* dont tous les Italiens parlent tant et que ceux-ci doivent avoir héritée des Normands et des Angevins. Il reste d'ailleurs à Naples tant de façons et coutumes françaises, principalement parmi la noblesse, qu'au commencement il semble qu'on soit encore à Paris ; et il n'y a pas de nation entre lesquelles il y ait plus de sympathie. Néanmoins, comme ils sont mobiles et « singes des autres peuples », ils commencent à imiter les Espagnols, de sorte que vous les trouverez tour à tour libres et prompts comme des Français, ou rassis et graves comme des

[1] Bouchard cite Hectore Pignatelli, Lælio Caracciolo, un Caraffa, le duc de Caiuano, le marquis de Villa ; « encore sont-ils estimez pedants parmi les autres ».

Castillans, et qu'ils passent en moins d'une minute de la courtoisie à l'insolence : *gens vana et levis et nusquam sibi constans.*

Cette affectation éclate dans leur démarche, dans leurs attitudes, dans leur voix et dans leurs gestes. D'un bout d'une rue à l'autre on reconnaît un *cavaliere di seggio :* il s'avance gravement, « bandé sur ses ergots », haussant et tendant comme un coq la tête et le cou, le buste roide et tout d'une pièce tandis que le reste du corps se démène avec certains tordions et fluctuations des lombes des plus grotesques qui se puissent voir. Vous fait-il la révérence ? le buste reste aussi immobile, la tête aussi haute ; mais avec de « petites trépidations culaires » fort réjouissantes, il s'incline sur la hanche gauche d'un angle inversement proportionnel à la considération qu'il veut bien vous accorder. Cet angle sera presque droit si vous êtes de son siège, très obtus si vous êtes d'un siège inférieur, et il se redressera en insolente verticale, si vous n'êtes d'aucun. Quant aux étrangers, à moins que leur qualité ou leur mérite ne flattent sa vanité, c'est à peine si pour eux il portera la main à son chapeau ; il les laissera parler tête nue, les tutoiera, les interrompra ou même les quittera au milieu du discours.

Entre deus gentilshommes ils prenent bien garde de rendre toujours, en reverences et en titres, moins qu ils ne reçoivent, et c est a qui sera le plus vilain et le plus mal courtois des deus. ou bien s ils cessent de se tenir sur leur morgue, c est pour tomber [dans une grossiere familiarité], et nos jeunes fous de la court de France n y entendent rien aupres d eus. Quand ils se rencontrent dans les rues, [ils se saluent] d un *Sia ammazzato !* ou d un *Sia Scanato !* [1] et autres compliments de crocheteurs, [accompagnés souvent de quelques gourmades pour que la ressemblance soit complète]. Avec les dames ils ne sont pas beaucoup plus retenus ni polis, se vantant devant elles de quelque insolence ou bravade, que le plus souvent ils n auront point faite, et ne les entretenant que de gourmanderie, jeu, friponerie et besognerie [sans leur épargner les mots les plus crus].

Dans leur entretien sans substance ni suite, ils crient et gesticulent plutôt qu'ils ne parlent. Leur front se contracte, se creuse puis se déride tout à coup ; leurs sourcils vont s'abaissant ou se relevant sur les yeux toujours grands ouverts ; le nez descend vers le menton qui, de son côté, semble vouloir faire la moitié du chemin ; les lèvres s'entrouvent, se ferment, s'allongent, se serrent

[1] Sois assassiné ! — Sois égorgé !

se plissent, se contournent en mille grimaces ; la bouche se fend jusqu'aux oreilles pour se pincer ensuite ou s'arrondir en moues ridicules. De là s'échappent presque en même temps les notes graves d'un tonnerre qui semble gronder dans les profondeurs de la poitrine, des coups de gueule éclatants et clairs comme la trompette, et des sons de fifre aigus et aigres qui déchirent les oreilles. Et pendant qu'ils jappent, gloussent, miaulent, sans cesser de se gargariser avec toutes les gutturales du Nord et du Midi, leur corps tout entier, tête, bras et jambes, s'agite, se démène, parle autant que leur voix : ils avancent, ils rompent, ils frappent du pied, ils se courbent, ils se redressent, ils se rapetissent, ils se grandissent, ils bondissent, le tout dans une même minute, et ils ont encore eu le temps de faire une pause et de choisir une posture pour vous permettre d'admirer Antinoüs en capitan. Car ils sont beaux, ces fantoches, avec leur taille haute et droite, leurs larges épaules, leur visage carré, leur grand front orné d'épais sourcils sous la voûte desquels brillent d'un éclat extraordinaire des yeux cerclés de bistre : leur nez un peu long mais droit, et leur bouche large mais bien dessinée : la plupart sont blonds avec des yeux bleus et le teint blanc et vermeil ; mais il y en a de bruns aussi, et qui ont encore meilleure mine « ayant dans les yeux je ne sais quelle majesté ». Ils sont communément plus beaux que les femmes ; il ne se peut rien voir de plus gentil, de plus vif, de plus gracieux que les jeunes garçons, et leur beauté « s accompagne d une certaine gravité martiale, qu il n y a rien de pareil » nulle part. Elle s'accompagne aussi des vices qui leur permettent d'en tirer parti, et « c est la jeunesse la plus infame de toute l Italie ». Chacun de ces petits cavaliers est escorté d'une demi douzaine de grands qui le... protègent et qui le taxent :

L on sçait combien l on doit doner a un cavaliere di seggio di Nido, et a un autre des sieges moindres, et combien a un Duc, Marquis, Comte, etc., verbi gratia deus pistoles, quatre escus d or, une pistole : et a un qui n est pas *titolato* un escu d or. Et ne faut pas penser rien vouloir rabattre la dessus qui ne veut avoir des coups de baston des protecteurs... Ils se tiennent tout du long du jour aus carrefours des rues et dans les places pour attirer les chalands ; et c est le seul exercice serieus et le plus honeste divertissement qu ils ayent.

Ils sont imités de tout le reste de la jeunesse, soit bourgeoise soit du dehors; aussi n'y a-t-il pas de ville où le vice soit à si bon

marché, pas même Rome, « ou pourtant tout le monde s en mesle... tandis qu a Naples il n y a que les cavaliers, les philosophes et les docteurs ».

Ces efféminés n'ont pas seulement pris des femmes ces déhanchements et ces « trépidations », qu'ils auraient pu aussi emprunter aux poules; ils s'efforcent de les imiter en tous leurs autres gestes et surtout en leur coiffure : ils portent sur le front le *tuppo* aussi haut et relevé qu'ils peuvent, et le long des joues les *cioffi,* « sorte de grandes moustaches frisées »; mais par derrière les cheveux sont courts et laissent les oreilles découvertes, à l'espagnole : l'opposition se coiffe à la française.

Leur costume, mélange de l'espagnol et du français, sévère et bien ajusté, laisse voir la forme du corps sans gêner les mouvements. Sous la casaque, le pourpoint est embourré de coton par devant[1] comme aussi les chausses par derrière, qui descendent seulement « jusques au genoil en estrecissant ».

Ils portent le manteau a la françoise, les uns avec nos grands collets battants sur les espaules, les autres avec la *goliglia* espagnole, petite prendigle de raiseau bleu. Leurs jarretieres et leurs roses de souliers sont aussi amples que les nostres; leurs souliers, arrondis de tous costés a la pointe, [montent si haut] qu il faut laisser un bon doit descousu a la jointure du pied, ou ils attachent une petite rose noire, de sorte qu ils semblent porter de petits esperons. Leur chapeau est a la françoise en feutre souple bas et pointu de forme, avec de grands bords; la plus part le portent retroussé avec quelque agraffe, ou petite enseigne de diamants. aux festes et cavalcades ils y ajouteront un cordon de pierreries, et se passeront au col en escharpe une grosse chesne d or. Leurs habis sont au reste tous simples : l hiver de *baietta* ou *frise,* et l esté de taffetas, ou tabis, ou [plus souvent] de damas, les plus despensiers le font descouper a grandes taillades affin de faire paroistre le taffetas bleu, rouge, jaune ou verd de la doublure : sur le taffetas ou tabis, entre les taillades ils font imprimer avec des fers chauds certaines galanteries, come fleurs, fleurs de lis, testes de mort et autres grotesques, ce qui fait reluire leurs habits come s ils estoint gras ou pleins de taches d huile, par galenterie aussi ils laissent le haut de leur casaque deboutonné, affin que l on voye bien leur *juppone* ou pourpoint de dessous qu ils portent de quelque belle toile d or ou d argent ou autre riche estoffe de couleur.

Dans ce bel arroi, et suivis d'un ou deux estafiers à qui ils font porter leur épée[2], ils vont par la ville, à pied d'ordinaire le matin,

[1] C'est la *panzetta* espagnole, qui forme une sorte de cuirasse.

[2] A cette condition, ils pouvaient garder le poignard, dont ils avaient soin de faire passer la pointe par un trou du manteau. L'origine de cette coutume nous paraît assez claire. Les

« mais l apres disnee on passerait pour *pezziente* » (*pannosus*, guenilleux, rapiécé), si l on se montrait autrement qu'à cheval ou en carrosse, ou au moins *in sedia*, en chaise « laquelle ils louent aus coings des rues, qui en sont toutes pleines; et bien souvent ne les prennent que pour les faire porter derriere eus par honeur, sans se mettre dedans ».

Ce culte de l apparence et de l exterieur, dont ils sont autant et plus religieus observateurs que nos plus coquets courtisans françois, a ruiné toute cette noblesse qui est aujourd hui gueuse au dernier point; et si en cet estat aime elle mieus encore mourir de faim que de ne pas aller si bien en ordre que son compagnon : de la cette horrible lesine en toutes autres choses, dont ils sont si fort diffamez dans toute l Italie, et mille extravagances que l on conte d eus, et que veritablement ils font. Ils se mettront par exemple sept ou huit jeunes cavaliers, et des meilleures maisons de Naples, et auront a frais communs un bel habit avec l espée, le poignard et la couple d estafiers; et chasqu un a son jour pour aller paroistre au cours avec cela : les autres cependant demeurants au logis avec un habit de Frize, a jouer.

Leurs repas ne se composent guère que de fruits l'été et de choux l'hiver[1]; ils y ajouteront parfois des maccaroni, et, dans les grands jours, quelque petit poisson « qui est a meilleur marché que la chair ». Mais il leur faut de la neige, même au cœur de l'hiver; ils se passeraient plutôt de pain. C'est qu'à voir de la neige sur la plus maigre table, on reconnaît « le past cavalieresque ».

La seconde marque est le curedent, sans lequel le cavalier napolitain ne paroist jamais en public, le portant matin et soir beau et long, non pas a la bouche (car il n y serviroit de rien, n y aiant pas de quoy curer), mais a l oreille, par galenterie et a l imitation de leurs maistres les Espagnols. Au partir de la, ils ne font que parler tout du long du jour de boire et de manger, et conter les perdrix, les chapons, veaus de Surrento, etc., qu ils ont mangez, sinon de fait, au moins en volonté : car les Napolitains sont naturellement tres gourmands et friands [*cannaruti*, comme ils disent]; et n y a point de pais ou l on face tant de diverses

gens d'importance s'étaient d'abord débarrassés de l'épée parce qu'ils avaient des estafiers; les autres cessèrent de la porter eux-mêmes pour avoir un prétexte de se montrer avec une escorte; et c'est ainsi, sans doute, que le poignard porté seul devint une marque de la noblesse de siège. Les autres, sous peine de galère, n'avaient droit au poignard qu'avec l'épée, encore fallait-il payer six carlins par an, ce droit à l'épée, et le plaisir qu'éprouvaient les Napolitains à retrousser leur manteau de la pointe d'une rapière rapportait au roi d'Espagne six mille écus de revenu.

[1] En 1647, c'est la taxe mise sur les légumes qui déterminera la révolte des Napolitains. On disait proverbialement : *Napolitano mangia foglia*, mangeur de choux.

menestres, tourtes, pastez, marmelades et autres gentillesses, quand ils en ont le moyen[1].

Mais en quoi ils sont les plus delicats, c est en galenteries de pasticeries, principalement d herbes et de fruits, que les religieuses font a la perfection, et en confitures, pastes, marmelades et autres *cose di zuccaro*[2], qui sont veritablement excellentes et a assez bon marché, et dont ils mangent continuellement aus repas et entre les repas : buvant la dessus leurs bones eaus de limons et d autres fruits et fleurs, mesme par les rues et dans les eglises. « Ils mangent plus de sucre que de pain », disent les *Quæstiones Fortianæ*. Aussi est il mauvais ; dans ce païs qui a le plus beau bled et les meilleures eaus de l'Europe, le pain est ce qu il y a de moins bon et de plus cher. Il valoit de mon temps le double de Rome. Mais les herbes et fruits se donent quasi ; voyez le conte de ma despense[3]. [encore le prix de toutes choses a-t-il doublé] depuis cinquante ans, come on m a dit et come on peut voir par un petit poeme qui court en ce païs la, qui comence :

Cent'anni arreto che viveva vana etc.

De la noblesse venons au peuple, dont la plus notable et plus honeste partie fait profession de loix sous le nom general de *dottori*, quoi que ce soit la plus ignorante cagnaille, la plus part estant incapables d entendre un texte ; tout leur estude se reduit a certaines gloses et consultations babare, avec une certaine pratique du païs, qui est encore mille fois plus intriguée et plus pleine de fourbes et dilaiement que [celle de Frane] ; come aussi ces chiquanous ci l emportent par dessus les françois pour la perfidie, rapine et volerie : avares au reste et sordides autant et plus que les nostres et estants dans la mesme bone opinion d eus mesmes ; affectans une certaine ridicule gravité, avec un procedé tout a fait pedantesque et scholastique. Il y a un nombre infini de ces docteurs, come aussi d autres chiquanous inferieurs, le peuple napolitain estant infiniment quereleus, testu et processif. [Ils vont par la ville et au tribunal vêtus d'une *sotanella*, avec le manteau et le chapeau]. Ils plaident peu d ailleurs, le tout se faisant par escrit et en latin.

La multiplication des docteurs a coïncidé, comme par une loi naturelle, avec la décadence de l'industrie. Les manufactures de soie, bien déchues de leur ancienne prospérité, fabriquent encore le teletone et le gros de Naples, le taffetas, le tabis et le damas, et

[1] Bouchard cite leurs *pignate immaritate* (l'*olla podrida* des Espagnols), certains *torzi insirupati* (choux à la moëlle), certaines *molignane* ou *marignane impastate* (aubergines farcies de pâte, ou plutôt baignets d'aubergine), « et mille autres galanteries avec leurs bons saucissons, fromages, *annechie, vitelle di Sorrento,* et des *castrati* (moutons) beaucoup meilleurs qu a Rome ». Il a au moins la reconnaissance de l'estomac.

[2] Sucreries.

[3] Nous n'avons malheureusement pas trouvé dans le manuscrit, ce compte, qui eût été intéressant.

aussi une grande quantité d'étoffes à bas prix, des bas, des camisoles, des ceintures et de la passementerie. On fait d'assez bons chapeaux, de mauvais drap, d'assez jolie orfévrerie, d'exquises confitures et de délicieuses *cose di zuccaro e miele*. Où ils excellent, c'est dans les meubles en bois sculpté : « ils ornent les bois de lit de mille belles figures entaillées dans le bois et dorées » ; aussi est-ce la dépense principale qu'ils font à leurs noces, et tel chalit coûtera cinq cents et mille escus.

En général, les Napolitains sont assez adroits et actifs, et vous ne verriez pas la « cette horrible fainéantise des Romains » : la plupart travaillent à la soie, les autres vivent de la mer ou sont portefaix. Parmi ces derniers sont les *bastasii,* porteurs de chaises, si nombreuses qu'elles incommodent presque autant les piétons que les carosses à Paris. Mais c'est une très grande commodité pour ceux qui s'en servent[1] : pour un teston ou vingt sols, vous vous ferez porter une après dînée, fort doucement et promptement ; car ces *bastasii* marchent à l'allure des chevaux, pour se soulager, disent-ils, la vitesse diminuant le poids.

Nous n'avions pas la chaise à Paris vers 1630, et le marquis de Mascarille était encore contraint chez nous d'exposer l'embonpoint de ses plumes aux inclémences de la saison pluvieuse et d'imprimer ses souliers en boue. Aussi Bouchard décrit-il par le menu la *sedia* de Naples. C'est une chaise à bras où l'on entre par devant en levant un couvercle de bois revêtu de feutre gris l'hiver, de toile blanche l'été, et surmonté d'une pomme dorée avec quelque image on banderole au-dessus. Un feutre tendu par devant quand vous êtes entré, et des rideaux de feutre ou de soie, selon la saison, qui se tirent sur les côtés, vous dérobent, si vous voulez, à la vue des passants. Dans deux anneaux de fer placés de part et d'autre entre les pieds de ce fauteuil, de longs bâtons sont passés sur lesquels on vous porte avec des sangles de cuir. Deux personnes peuvent monter dans ces chaises, et les femmes ont coutume de s'y mettre en tête-à-tête, car ce sont des hommes grands et forts que ces *bastasii,* qui ne bronchent et ne chopent jamais, au demeurant la plus méchante canaille du monde, qui demandent toujours la moitié ou le tiers en plus de ce qui a été convenu et avec qui on ne saurait jamais vider affaire que l'épée ou le bâton à la main.

[1] C'en serait une encore aujourd'hui dans beaucoup de cas, et un métier tout trouvé pour beaucoup de pauvres gens.

C'est aussi l'habitude de tous les bateliers et de presque tous les artisans et marchands de Naples, de surfaire d'abord le triple de la valeur vraie, et à la fin de chercher à « excroquer tous jours quelque chose en plus du prix convenu ». Malgré cette fourberie et cette hâblerie, et bien qu'ils soient encore, selon notre auteur, « légers, étourdis, barbares et cruels au possible, intéressés en diable, lourdauds, incivils, mal polis, et orguilleus », ils ne laissent pas de valoir mieux que les nobles et les gens de justice : « Le vrai peuple napolitain est assez bon, franc et de bonne foi, paraissant aucunement niais et badaud, come le bon bourgeois de Paris ».

Voilà enfin quelques éloges, et malgré les restrictions qui les accompagnent, ils sont à retenir et à rappeler à ceux qui seraient portés à ne voir dans les Napolitains que les lazzaroni à la paresse proverbiale et les soldats qu'un de leurs rois définissait si drôlement. Ces gens-là travaillaient (quand ils ne faisaient pas procession) ; ils ne manquaient pas de courage tous les jours, ils en ont eu avec Masaniello en 1647, contre Championnet en 1798, et sous Murat dans la campagne de Russie; quant à leur lourdeur et à leur niaiserie, nous en doutons fort, à en juger par ceux que nous avons vus; la badauderie ne leur est pas particulière, non plus qu'aux Parisiens ; et s'ils sont plus bruyants et plus criards que les autres peuples, si leurs passions s'expriment avec plus de naïveté et de force, leur grossièreté et leur cruauté ne dépasse pas sans doute la grossièreté et la cruauté de toutes les foules; et ils ont plus qu'aucune autre la gaieté, qui est une vertu.

Si le peuple à Naples n'était ni pire ni meilleur que d'autres, le clergé y était alors plus corrompu que dans les pays où pour lutter contre le protestantisme il s'était déjà réformé. Bouchard n'avait pas ménagé la noblesse napolitaine et, par ricochet, la noblesse française, bien qu'il se donnât pour gentilhomme; son désir d'être évêque ne lui ferme pas les yeux et n'arrête pas sa plume sur les déréglements des prêtres et des moines; il semble même se faire un malin plaisir de les signaler. En dépit de ses prétentions et de ses ambitions, il reste fidèle, au moins provisoirement, à l'esprit de cette bourgeoisie française qui, par instinct politique autant que par jalousie, a été l'auxiliaire du roi contre la noblesse et l'église. Toutes proportions gardées, ce très petit personnage fait songer plus d'une fois à d'autres bourgeois qui sont les princes de notre littérature : ses opi-

nions sont les leurs ; ce Panurge a lu Rabelais ; telle de ses phrases filandreuses et molles semble comme la pâte que le génie de Molière ou de la Fontaine dans quelques années condensera en métal pur et solide. Cent ans plus tard, il se mettrait de la suite de Voltaire; mais il n'y a en son temps qu'un camp où l'on dîne, et les gens de sa taille ne songent qu'à s'y faire une place à l'abri des coups. Cette place, il ne l'a pas encore, et rien n'atténue la franchise de son observation. Nous demandons d'avance pardon au lecteur qu'ils pourraient scandaliser, des traits un peu vifs et des couleurs trop crues dont il a composé le tableau des mœurs ecclésiastiques à Naples au XVII^e siècle; nous n'en tirons, pour nous, qu'une conclusion, c'est que l'Église a gagné quelque chose à rentrer dans la loi commune et à sentir autour d'elle une opinion moins complaisante. Ce sera sans doute aussi l'opinion de qui lira les pages où Bouchard ne s'est que trop étendu sur ce sujet; pour qu'on les lise, nous les avons résumées, resserrant même les citations, mais conservant autant que possible l'allure et le parler de l'auteur même quand nous ne le citons pas[1] :

L ordre ecclesiastique est le premier de cette ville, non tant pour la dignité de son charactere come pour sa puissance. La foule des moines et moinesses est infinie ; les eglises et congregations passent Rome en nombre et en richesse : Monte Oliveto par exemple, S^to Severino, S^to Martino et plusieurs autres ont des vint, trente, quarante et cinquante mille escus de revenu.

Par suite de cette grande richesse, les ecclesiastiques de Naples sont adonnez a toutes sortes de vices, au jeu, au vin, etc. etc., et, qui pis est, il les exercent quasi en public : il n y a feste, cours, bal, comedie ni autre rejouissance publique ou les moines ne se treuvent, en carosse, a cheval, en falouche ou in sedia, et ils jouissent de tout ce qu il y a de plus beau et meilleur en la ville. En somme Naples se peut dire le Paradis des gens d eglise et en particulier des moines : car outre ces grandes commoditez et la licence dont ils sont en possession par l indulgence de leurs superieurs et la tolerance du peuple qui y est accoustumé, il y a impunité pour eus de toutes sortes de crimes [les simples tonsurés mêmes échappant completement au bras seculier], outre que toutes les eglises et les couvents sont autant d asiles inviolables. Aussi verrez-vous dans Naples telle eglise ou six et dix banis refugiez boivent, mangent et couchent, non sine candida puella vel puello, et ou ils font mille violences et insolences... Je passois une fois à S^ta Maria Rotonda, ou deus ou trois bannis [continuaient leur honnête métier de beaux garçons], et je vis dans le benitier, que je consideroi pour estre un trepied fort antique, des bouteiles de vin que ces messieurs avoint mis rafraischir dans l eau benite.

[1] Nous suivrons ce système jusqu'au bout.

Ce n'est pas que l'archevêque et le nonce ne fassent quantité de beaux édits, défendant aux prêtres et moines d'aller seuls, de quitter leur soutane, de porter des bas de couleur, des boutons à queue sur leurs habits ou des rubans sur leurs souliers; il y a même certains *scoppetelli,* sergents qui cachent une escopette sous leur robe longue, dont l'unique fonction est de les pourchasser dans tous les lieux où ils ne devraient pas se montrer. Mais, qu'on les arrête seuls ou deux ensemble, dans la rue, au cabaret ou ailleurs, leurs pistoles les ont bientôt tirés des mains des sergents, et s'ils y restent, l'archevêque et le nonce sont indulgents.

Ce qui favorise surtout cette licence et cette impunité, c'est le grand respect, l'amour et la crainte qu'inspirent aux Napolitains les *monsignori* (car pour eux tout prêtre est *monsignore*). C'est le peuple le plus dévot de l'Italie et le plus étroitement dévot. Non-seulement ils ne manqueraient pas d'ouïr la messe chaque matin et de porter toute la matinée un chapelet à la main; mais ils ont toujours au cou quelque *habito della madonna* ou d'un saint, et il faut être affilié à une congrégation, sous peine de passer pour impie. Ils ont ainsi le bonheur de figurer en moines aux processions. Leurs femmes et leurs filles sont plus heureuses : elles se sanctifient tous les jours en portant des habits de religieuses ou du moins un scapulaire, ce qui a fort bonne façon, ces saints habits étant forts gentils d'eux-mêmes et la richesse des étoffes de soie ou d'or y ajoutant encore beaucoup de grâce. En outre la plupart des enfants sont vêtus en moines, en prêtres ou en cardinaux : « de sorte qu a un estranger il sembleroit que les gens d eglise fussent mariez dans ce païs la », que toutes ces religieuses fussent leurs femmes ou leurs filles, et tous ces moinillons leurs fils. Ils font maigre non seulement le vendredi et le samedi, mais encore le mercredi, et ils appellent Juifs les Romains qui font gras ce jour-là ; beaucoup même ne mangent de viande que le dimanche « pour l amour de quelque madone ». Ils en ont tous chez eux quelqu'une, devant laquelle une lampe brûle perpétuellement[1]. Chaque rue, chaque maison a son image de la Vierge, peinte ou en relief, dans une petite niche, ou elle a remplacé et fait oublier les bons vieux Hermès du paganisme :

Tous les soirs on allume quantité de chandelles, et tout le voisinage ramassé en rond a genous chante en pleine rue les litanies et autres menus

[1] C'est le culte des *lares,* transformé mais continué.

suffrages. De plus a certains jours du mois ou de l'an, ils font la feste de cette madonna de leur maison, parants la rue, faisants devant ces niches des autels volants qu'ils ornent d'argenterie et de quantité de luminaires.... et toutes les rues de Naples ne sont pleines que de chapelles, d'images et de miracles (nous dirions d'ex-voto) ; [car chaque madone en fait à l'envi de sa voisine].

Les passants accompagnent le Saint Sacrement, et les nobles le font escorter par leurs estafiers. Dieu et la madone, sous tous leurs noms, et tous les saints et saintes du Paradis ont leurs quêteurs en livrée, qui donnent à baiser aux passants une image en papier ou de cire enfermée sous verre, et leur tendent ensuite la boîte à aumônes. Ces boîtes sont délivrées au plus offrant et dernier enchérisseur par chaque supérieur, auquel il en rend quelque chose. Il n'y a marché ni boutique bien achalandée où deux ou trois moines n'attendent le monde au passage. Aussi n'est-on guère moins importuné de gueux qu'à Paris ; mais tandis que les nôtres sont estropiés, nus ou mal vêtus, ceux-ci sont sains et frais, vêtus en moines ou avec le manteau et le rochet de la congrégation pour laquelle ils quêtent. On leur donne plus que jamais et la dévotion a redoublé depuis l'éruption : au lieu des chansons au moins vulgaires que les femmes ne se faisaient pas faute de lancer en pleine rue, on n'entend plus que les litanies et autres oraisons à la Vierge.

Mais c'est surtout dans les funérailles qu'éclate leur piété. La plupart se font enterrer en habits de religieux, dans une bière découverte. Les veuves, sous peine de perdre une partie de leur douaire, se coupent les cheveux sur le corps de leur mari, « ce qui a je ne sçai quoy de fort lugubre et ce qui se sent fort de la bone antiquité ». Les cavaliers faisaient autrefois mettre leur bière dans un coffre ou *baulo* recouvert de velours ou d'autre riche étoffe, et on les déposait « ainsi encoffrez » dans les sacristies des églises : c'est ainsi qu'à Saint-Dominique on voyait encore sur des planches élevées plusieurs de ces *bauli* où il y avait des corps de rois et de princes. Mais depuis que le pape avait ordonné que l'on enterrât « tous les corps qui n'estoint point saints », les *bauli* restaient seuls et vides dans les sacristies.

Bouchard n'est guère moins sévère pour les Napolitaines que pour les Napolitains. Il commence toutefois par reconnaître qu'elles sont communément belles, quoiqu'elles le soient moins que les

hommes. La plupart sont blondes et blanches, avec des yeux fort doux et brillants ; quant aux brunes, elles les ont si vifs « qu elles consument un home en le regardant, et semblent vouloir le devorer ». Malheureusement elles ont trop souvent la bouche « plissée et restrecie », et presque toutes ont « les dents comme enrouillées », surtout à Chiaia et vers Torre del Greco. Les femmes du peuple, surtout celles des faubourgs et des villages voisins, de taille haute et souple, blanches et roses sous leur chevelure blonde, sont éclatantes de fraîcheur et plus belles que les dames, qui « s emplastrent de fard ». Avec le fard, les dames ont emprunté à l'Espagne une bonne partie de son costume : comme le corps de cotte fermé sous le menton, que Catherine de Médicis avait apporté chez nous et qui allonge les bustes des infantes dans les portraits de Coello et de Velasquez. Sur ce corsage elles jettent toutes *la zimarra* ou *il manto,* réservé à Rome aux femmes de qualité. Au manteau s'attache, par une grosse rose (nœud) de couleur éclatante ou de dentelle d'or, une écharpe qui, ramenée et pendante par devant, « a fort bone façon sur ce noir ». Moins bien chaussées que les Romaines, avec des mules mal faites, fort hautes et tout d'une pièce, elles sont aussi moins bien coiffées et moins naturellement, sous le haut *tuppo,* aussi laid que la houppe portée par nos Françaises quinze ou seize ans auparavant. Sur cette coiffure elles posent, quand il fait froid, « au lieu de ce vilain mouchoir blanc des Romaines, une pièce quarrée de tafetas incarnat avec de grandes dentelles d or ». Ainsi parées, de taille et de port majestueux, elles ont « certains gestes et contenances affectez », qui ne sont pas déplaisants, et il n'est pas jusqu'à la flexion sur la hanche gauche par laquelle elles terminent leurs révérences qui, ridicule chez les hommes, n'ait bonne grâce chez elles.

Mais il ne faut pas les entendre : ce sont de « belles bestes », incapables de dire plus de trois mots de suite sur un autre sujet que leur ménage ou leur alcôve, et de n'en pas lâcher sur les trois, un des plus gros et « des plus signifiants[1] ».

Assez bonasses au reste et aimants sincerement et esperdument ceus dont elles se sont une fois piquées : et si esloignées de la fourberie et de l horrible interest dans lequel sont les Romaines, que la plus part se laissent excroquer, se contentans de quelque bagatelle, et despenderont

[1] Il n'y avait pas si longtemps que, chez nous, les « grandes et honestes dames », si fort connues de Brantôme, « disaient le mot tout à trac ».

volontiers apres un home qu elles affectionnent. Je parle des Napolitaines et des femmes de bien ou se disant telles ; car pour les [autres] et les estrangeres, qui est quasi tout un, elles sont aussi pleines de fourbe et de rapine qu autre part, et sont plus dangereuses, ayant des *smargeassi* ou *marioli,* qui vous contraignent par force a faire ce dont elles n ont pas pu venir a bout par la finesse. La plus grande partie sont Siciliennes, et ce sont aussi les plus belles : aiant surtout des yeus noirs et estincelants come charbons allumez, et un teint brun, meslé d un certain vermeil esclatant... Il y a aussi quelques Espagnolles [encore plus dangereuses, mais pour une autre cause, plus fréquente à Naples que dans tout le reste de l'Europe].

Tandis qu'à Rome les courtisanes sont « en estime et en lustre », elles sont presque à Naples dans la même infamie qu'à Paris. Il leur est interdit de se montrer au cours, de monter en carrosse ou en felouque, et ce n'est que par tolérance et depuis peu qu'elles vont en chaise ; il leur fallait, avant le régent Erasso, une permission spéciale. Elles se glissent par la ville enveloppées de leur *manto,* « ne laissant qu un petit trou vis à vis d un œil », sous peine de prison. Aussi sont-elles très pauvrement achalandées et ne reçoivent-elles que par exception des cavalieri. « Enrollées sur un livre... » et payant un certain tribut tous les mois, elles sont reléguées dans le plus vilain quatier de la ville, la *Coursia* et *il quarterio di soldati.* « Quelques unes habitent vers la *Duchessa.* une ou deus, me dit on[1], estoint assez bien meublées ; mais elles estoint Romaines... Et je ne pense pas qu il y en ait tant que dans Rome... ou les quatre coins et le milieu en sont pleins... »

Revenons aux honnêtes femmes. Elles ne le sont guère, s'il faut en croire Bouchard, et les plus grandes encore moins que les autres. Au rebours des Romaines et à la mode de Paris, elles veulent « estre sinon maîtresses, au moins compagnes » dans leur ménage ; et les maris ont fort à faire pour fournir au luxe des femmes dans un pays où « les artisanes, les païsanes mesmes sont toutes couvertes d or et de soye et ne vont a pied qu a la messe. »

Les grandes dames, comme la princesse de Venosa et la princesse de Stiliano, se font porter en une *sedia,* couverte de beaux cuirs à clous dorés et de velours, par des *bastasii* vêtus de robes longues de même étoffe ; cette chaise est entourée de trois ou quatre petits pages vêtus de soie et d'or, et d'une demi-douzaine

[1] Ce *me dit-on* est une petite hypocrisie dont Bouchard n'aurait pas usé deux ans plus tôt.

d'estafiers en costume plus sévère ; leur carrosse suit la chaise ; derrière viennent encore deux grands carrosses remplis de courtisans qui les escortent par toute la ville, en habits de soie et l'épée au côté. Les dames de moindre étoffe ont encore des pages et des estafiers et se font suivre d'un carrosse de courtisans « cependant que leurs maris vont par la ville avec un ou deux estafiers tout au plus ». Et si Monsieur n'a pas de carrosse et ne peut entretenir des courtisans, qu'il paie de sa personne ou se fasse remplacer dans le cortège par un figurant gagé ! Madame, enrageant d'aller à pied, mais précédée d'une avant-garde de valets, s'avance le plus majestueusement qu'elle peut au bras de son mari ou de quelque serviteur ; ses enfants l'entourent à défaut de pages, et la marche est fermée par la troupe de femmes de la maison, qu'un coup d'œil sévère rappelle de temps en temps à la gravité du cérémonial. Certes, elle a encore, dans cette pompe pédestre, de quoi mépriser un grand nombre des femmes, et son œil dit qu'elle ne fait pas fi d'un tel avantage ; mais d'autres vont en carrosse, et cette pensée met une barre entre ses sourcils.

Avaient-elles chez elles un bien-être correspondant à ce faste extérieur ? Oui, dit Bouchard, car « elles font porter un petit *placet* pour descendre et monter en carrosse, et l hiver une espece de petite cassette d argent avec du feu dedans pour se chauffer les pieds. De la l on peut juger avec quelles ceremonies et quel luxe elles vivent dans leurs maisons ». L'étonnement de Bouchard montre surtout qu'en France on connaissait encore moins qu'en Italie certaines petites commodités de la vie ; il est fort probable que le palais d'une duchesse à Naples au XVII^e^ siècle était beaucoup moins confortable que la maison d'une bourgeoise de Londres ou de Paris à la fin du XIX^e^. En revanche, elles mangeaient en ce temps et dans ce pays là ; les femmes les plus distinguées ne dissimulaient pas leur appétit, même en public : « Elles baufrent, dit Bouchard, par les rues et en plein cours et jusques dans les églises, des fruits et des friandises de sucre, puis boivent d autant de ces bones eaus de Naples ». Baufrer ! le mot est gros, appliqué à des jolies femmes qui croquent des friandises et boivent de la limonade ! Elles s'accordaient d'après lui d'autres douceurs, et cela sans trop de remords ; mais elles avaient en même temps des scrupules inexplicables pour un Français : elles défendaient leurs lèvres alors qu'elles avaient cessé de défendre le reste,

et un baiser était la dernière faveur qu'elles accordassent : pour qui la ravissait de force, il y avait même peine que pour... l'avant-dernière, « sçavoir la mort ou bien espouser ». *Il forastiero* cite là-dessus une ordonnance expresse du duc d'Alcala le vieux. Bouchard termine ce chapitre par cette phrase des *Quæstiones Fortianæ*, qui le résume : « Les dames de Naples mènent avec elles un troupeau de suivantes, sont assez bonnes ménagères et toutes dévouées à ceux qu elles aiment ». Concluons donc qu'il doit leur être beaucoup pardonné. Et puis, après tout, elles valaient mieux que les hommes.

---

## IV

### Lettrés et savants ; un coin de la Renaissance philosohique a Naples

Après une longue dissertation sur le dialecte napolitain et sur ce *parlar chiatto,* qu'il nous détaille lettre par lettre, Bouchard complète la peinture générale qu'il a faite de la société à Naples par quelques portraits, dont la plupart sont à peine des silhouettes.

Il ne semble pas avoir connu d'autres hommes politiques que le vice-roi, le régent et leur entourage, avec lesquels il avait été mis en rapport par son heureux emprisonnement. Ce qu'il nous dit d'eux n'est pas dépourvu de tout intérêt ; mais il est facile de voir que même le régent, avec lequel il resta lié, l'a fait parler plus qu'il ne s'est communiqué à lui. Il y a bien quelqu'un qu'il aurait pu voir et sur lequel nous aimerions à être renseignés : il a pu entendre, en passant sur le port d'Amalfi, crier le nom de Masaniello par la voix aigre d'une femme rappelant et menaçant un garçonnet de dix ans ; mais il lui était difficile, eût-il eu le génie de l'*interview,* de deviner le futur tribun dans un de ces galopins qui sautaient à l'eau pour attraper un *cavallo* (un centime) ou qui se roulaient tout nus sur le sable chaud de la plage.

Les artistes sont moins difficiles à deviner, plus accessibles et plus expansifs que les hommes politiques, et Bouchard, s'il avait fréquenté chez eux, aurait pu en rapporter cent observations plus importantes pour nous que le cérémonial des audiences du vice-roi et la toilette de d. Juan Erasso. Plusieurs hommes et nombre d'œuvres valaient la peine d'être recherchés dans cette ville où régnait Ribera et où Velasquez venait de passer. C'était le temps où l'Espagnolet était dans tout l'éclat de sa gloire et à l'apogée de cette puissance dont il abusa si odieusement, de complicité avec son digne compère Belisario Corenzio et avec un Caracciolo qu'on s'étonne de trouver dans ce trio de bandits ; mais ils n'avaient pu, malgré leurs efforts, étouffer tous les talents autour d'eux : le vieux Fabrizio Santafede peignait encore, et eux-

mêmes distribuaient les commandes dont ils ne voulaient pas à des élèves et à des protégés qui n'étaient pas tous sans valeur, Massimo Stanzioni par exemple, Andrea Vaccaro, Aniello Falcone, etc. Lié avec l'oncle de Caracciolo, il aurait pu connaître ce bourreau de Ribera, le voir à l'œuvre, charpentant solidement les corps de ses martyrs pour les briser avec plus de joie, donnant la vie à leurs chairs pour les voir mieux palpiter et souffrir, et de son cruel pinceau leur infusant du vrai sang pour l'en faire jaillir rouge et à flots. Sil avait un peu exploré le monde des peintres, il aurait pu rencontrer un jeune homme de dix-sept ans, un certain Salvator Rosa, qui passait ses journées à errer et à dessiner dans la campagne, et qui en rapportait des figures de paysans ou de bandits presque aussi rudes que les saints de Ribera, et des paysages où l'on sentait le meurtre en embuscade.

Mais de tout cela il ne dit rien et n'a peut-être rien vu. Bouchard se plaît surtout aux monuments et aux livres, il se connaît en grec et en latin, il a pris ses grades *in utroque jure,* et il a au moins une teinture des sciences naturelles : les hommes qu'il estime, ceux qu'il comprend (lorsqu'ils ne le dépassent pas trop), ce sont les humanistes, les érudits, les antiquaires et les savants ; c'est parmi eux qu'il a vécu à Naples, et ce sont ces « gens de lettres », comme il les appelle tous, « dont il veut conserver la memoire pour l amour de la verité et a cause de l amitié qu il porte a la plus part d'entre eus » (à la plupart, non à tous, nous allons nous en apercevoir). Quelques-uns étaient des esprits d'une portée philosophique qui lui échappe ; il assiste sans paraître s'en douter à la frondaison tardive mais vigoureuse et touffue du dernier rejeton de la Renaissance italienne dans cette Campanie heureuse où l'hellénisme se réveillait enfin, moins gracieux qu'à Florence mais plus indépendant, agressif même, comme indigné d'avoir sommeillé trop longtemps[1]. Il ne dit rien de Telesio, qui soixante-dix ans auparavant[2] avait commencé l'attaque contre la tyrannie du pseudo-Aristote d'Averroës ; rien de l'Académie qu'il avait fondée à Cosenza pour répandre le goût et les procédés de la méthode expérimentale ; rien non plus de celle des *Lyncei*, dont une section travaillait à Naples à la même œuvre ; quand il parle de Campanella, c'est pour se moquer de ses chimères métaphysiques ou

[1] Est-il besoin de rappeller les noms de Giordano Bruno et de Vanini ?

[2] Le *De Natura rerum juxta propria principia* avait paru en 1565.

pour craindre d'être torturé comme lui (en quoi il se faisait trop d'honneur) ; mais il ne distingue pas ce qu'il y a de nouveau et de fécond dans ce fumeux génie. S'il rencontre les disciples auxquels ce persécuté a transmis le flambeau allumé par Telesio en Calabre, comme Marc-Aurèle Severino et Fabio Colonna, il voit bien qu'ils sont très savants, mais il ne soupçonne pas, lui qui pourtant connaissait Gassendi, qu'ils sont à ce moment, — après Copernic et Léonard, après ce même Telesio et après Bacon mort dix ans plus tôt, avec Galilée qui publiait cette année-là même ses dialogues sur les systèmes de Ptolémée et de Copernic, avec Torricelli qui allait peser l'air [1], — les guides qui remettent l'esprit humain dans sa voie. C'est une âme négative et d'horizon borné ; son bon sens le préserve de la superstition mais ne peut se hausser à la foi généreuse : quand passe la noble caravane de ceux qui voient le but et qui y marchent, il ne se rend pas compte qu'elle avance et dans quel sens elle avance. Au moins n'aboie-t-il pas contre elle, et il se range d'instinct à sa suite. Il est même, semble-t-il, quelque peu injuste, voire un peu ingrat, à l'occasion, envers les autres.

Il y avait alors dans toute l'Europe les amis et les ennemis des jésuites, les amis et les ennemis de la maison d'Autriche, les amis et les ennemis de la scolastique. A Naples, affiliés des jésuites, partisans de l'Espagne, ciceroniânes et philosophes domestiqués se confondaient en un seul parti, dont le chef officiel était un fort galant homme, J.-B. Manso, marquis de Villa (1570-1645), ami du vice-roi et « fort confident des Jesuites », auxquels il devait léguer la direction d'un *collége des nobles* fondé de ses deniers ; il avait créé et présidait l'Académie des Oziosi, plus faite pour contenir et diriger l'esprit que pour en provoquer l'essor. Il a eu l'honneur de donner son nom, « *Il Manso* », à un dialogue du Tasse sur l'amitié ; il est resté fidèle jusqu'au bout au malheureux poète et a écrit sur sa vie un livre que l'on consulte encore aujourd'hui avec fruit et où il y a mieux que du talent. Il mérite donc l'estime de tous ceux que touchent une belle amitié et la noble admiration du génie. Toujours prêt à servir les lettres et les lettrés, il avait bien accueilli Bouchard sur la recommandation de Cassiano dal Pozzo, il était intervenu en sa faveur auprès du vice-roi et avait obtenu son élargissement. On s'attendrait donc à

[1] Nous ne nommons pas Descartes, qui n'avait encore rien publié.

trouver dans ce manuscrit un témoignage de plus en faveur du marquis ; la note au contraire est discordante et détonne au milieu du concert des louanges. Au lieu du éngéreux Mécène, du fin lettré qu'on nous vante ailleurs, nous voyons ici « le plus tacquain home du monde[1] » demeurant par avarice au noviciat des jésuites, un vantard « sujet a publier sous son nom les travaux d'autrui » et un imposteur portant un titre auquel il n'a pas droit : Capaccio a bien écrit qu'il descendait des ducs d'Amalfi ; mais « c'est une fourbe que le marquis lui a fait faire, car le nom de son père est encore escrit parmi les *eletti del popolo*, qui ne peuvent en aucune façon estre gentilshomes ». Il a dans sa chapelle, comme preuves de son illustre origine, des épitaphes en vieux caractères gravés sur des pierres de couleur vénérable ; mais c'est lui « qui les a fait faire a poste » et qui, pour leur donner cette patine, les a tenues quelque temps en terre.

L'accusation de plagiat est bien vague et nous n'avons aucun moyen de la contrôler ; la dernière allégation au contraire est si précise, elle porte sur un fait si fréquent alors en Italie, en France et ailleurs aussi sans doute, qu'elle nous semble assez vraisemblable. Que Bouchard, dont la noblesse est encore moins authentique, feigne de s'indigner de cette supercherie, c'est dans l'ordre. S'il attaquait le bembisme du marquis[2] et si tout en lui reconnaissant un « fort bel esprit » il lui reprochait seulement de ne pas entendre le fin de la philosophie et des belles-lettres auxquelles il se plaît, nous lui saurions presque gré de ne pas admirer un de ces *magistri elegantiarum* qui ont fait perdre au latin son caractère de langue vivante et à tous les civilisés un admirable et souple instrument de communication, et qui appliquaient aux langues modernes les procédés qui ont tué le latin ; esprits aimables et médiocres, qui auraient réduit la poésie à pasticher Virgile, l'éloquence à remâcher le *quousque tandem*, et la philosophie à tourner dans un perpétuel cercle vicieux. Nous ne nous étonnons pas que

[1] Ce reproche de mesquinerie et d'avarice ne paraît pas avoir été mérité par M. de Villa. Les Français d'ailleurs ont assez souvent méconnu la munificence italienne, parce qu'elle s'exerce autrement que la nôtre : ce qu'un Français riche se plaît à dépenser à sa table et en réceptions, un Italien l'épargnera pendant trente ans pour laisser à sa ville le royal cadeau d'un beau monument ou d'une institution utile.

[2] « Il a fort bel esprit, se plaisant a la Philosophie et aus belles lettres, quoy qu'il n'en entende pas bien le fin. Il est bembiste, estimant qu'il faut suivre Petrarque et Boccace pour bien escrire en italien ».

le protégé de Peiresc et de Gassendi ait apprécié à leur juste valeur les exercices de rhétorique des Oziosi ; nous trouvons naturel que ce Parisien, tout imprégné encore de l'esprit des Politiques et de la *Satire Ménippée,* très français en dépit de sa couardise, ait surtout hanté à Naples les adversaires des jésuites, les quasi-partisans de la France [1] ; mais nous aurions aimé qu'il ne vît pas M. de Villa uniquement à travers leurs lunettes, qu'il ne déclarât pas d'avance mauvaises des poésies qui n'étaient pas encore publiées et qu'il n'avait pas lues[2], et qu'il se plût moins, lui qui n'était pas beau, à rappeler que le président des Oziosi était mal fait, « d'une figure satyrique, *Pan deus Arcadiæ* ». Nous admettons volontiers que la reconnaissance d'un parti puissant nous ait laissé de celui-ci un portrait un peu trop flatté ; mais il ne seyait pas à Bouchard, qui lui avait demandé de le tirer de prison et aussi sans doute de le recevoir dans cette Arcadie dont il était le dieu Pan, de nous léguer sa caricature[3].

Dans cette ingratitude entre pour une bonne part, j'imagine, avec l'esprit de parti, le souvenir des séances subies à cette Académie des Oziosi où quelques gens de lettres figuraient au milieu des dilettanti de la noblesse. Si elles ressemblaient toutes à celles que Bouchard nous a décrites dans son journal du mois d'avril, elles justifiaient d'avance sa rancune contre le président. Rien ne devait être plus ennuyeux que ces lectures soumises à une censure préalable sur des sujets qui, on peut en être certain, ne touchaient ni à la religion, ni à la philosophie, ni à la politique, ni à quoi que ce soit pouvant intéresser qui que ce fût, car la science eût paru rébarbative et l'érudition inélégante à ces gens du monde amateurs de madrigaux et de versiculets ; rien de plus froid que ces séances où tout était prévu, réglé d'avance par un céré-

[1] Le mot ne paraîtra pas trop fort, si l'on se rappelle que Campanella a essayé de secouer le joug espagnol ; or les gens fréquentés par Bouchard sont presque tous ses amis ou ses élèves. Notons de plus que Campanella était réfugié en France et pensionné par Richelieu.

[2] Elles furent publiées à Venise en 1635.

[3] Il ne traite pas mieux les amis du marquis, sauf les Espagnols, dont il a été parlé plus haut. Giov. Batt. Masulo, médecin, « fait profession de sçavoir le grec et la philosophie d'Aristote, en quoi il est fort mediocre ». — Fr. de Curtis, docteur ès lois, n'impose « qu'aus sots la bonne opinion qu il a de soy mesme ». — Marcello Theophilato, de Lecce, lecteur public en rhétorique, est assez bon humaniste, mais « insupportable par sa présomption ; de plus il assassine le monde de compliments » à seule fin de montrer qu'il parle le pur toscan.

monial qui étouffait toute libre expression des opinions et des sentiments, et où l'on ne pouvait pas même se réfugier dans le sommeil, car il eût été discourtois de ne pas saluer d'un sourire les intentions spirituelles d'un noble lecteur, et dangereux de laisser passer sans applaudissement la glorification de la maison d'Autriche ou l'éloge du vice-roi.

Combien plus intéressantes, plus vivantes, plus fécondes étaient les réunions de ceux qui subissaient moins les influences officielles !

Ils s assemblent non en Academie formée mais librement et sans ceremonie presque tous les jours alla libraria della Junta depuis les 20 jusques a 24 heures : parlants entre eus de nouvelles, de livres et de bons mots, et c est l une des bones et agreables assemblées ou je me soi treuvé a Naples ni mesme dans tout ce que j ai vu de l Italie, ne venant la que gens libres, bons et vertueus : entre lesquels il y en a quelques uns qui sçavent beaucoup.

Parmi ces gens libres, bons et vertueux (lisez : non inféodés aux jésuites), toutes les sciences étaient représentées et quelquefois dans un même homme : les uns étaient archéologues et historiens, les autres médecins, quelques-uns théologiens ou mathématiciens ; mais presque tous sont en même temps docteurs ès-lois, tous sont humanistes, et trois ou quatre attardés du XVI^e siècle pouvaient éclairer leur étude favorite du faisceau lumineux de toutes les connaissances humaines. Les plus âgés avaient pu entendre Telesio ; les hommes de quarante à cinquante ans étaient les disciples de Campanella, et les plus jeunes venaient se former à leur école : Bouchard a pu connaître en eux ou par eux les trois générations qui ont ouvert, continué et fermé le cycle de la Renaissance philosophique à Naples. Il a donc eu sous les yeux, dans ces réunions de la librairie de la Junta, une encyclopédie vivante et aussi un raccourci de la vie intellectuelle du royaume pendant cinquante ans.

Il fut introduit dans cette aimable et savante compagnie par celui qui en était le plus écouté et quasi le chef, Pierre La Sena, d'origine française, qui l'avait reçu non seulement comme un compatriote mais comme un parent. C'était un homme de taille haute et frêle, déjà un peu voûtée bien qu'il passât de peu la quarantaine. Sans sa barbe blonde tirant sur le roux, on l'eût pris,

à son visage blanc et allongé et à la douceur de ses yeux bleus, pour une jeune fille « dont il avait les mœurs innocentes ». Son père, un horloger de Longjumeau du nom de Lésin, était venu « s habituer a Naples » et lui avait laissé de grands biens dont il faisait le plus noble usage. Jurisconsulte et philologue, il était toujours prêt, malgré la faiblesse d'un « temperament mélancholique », à prêter à une juste cause l'appui désintéressé de sa science et de sa parole, et à faire profiter les lettrés de son goût judicieux et de sa vaste lecture. Cet homme, qui ne mangeait qu'une fois par jour et se contentait le soir d'un verre d'eau, recevait dans sa maison de Naples et dans sa villa de Sorrente les Napolitains et les étrangers de distinction à la française « sans rien de cette affreuse vilainie en laquelle pechent la plus part des Napolitains ». Sage, posé, franc et « parfaitement bon ami », il mettait au service des lettrés « une petite bibliotheque aussi complete et aussi remplie de bons rares livres » qu'aucune autre à Naples ni à Rome[1].

Les amis de La Sena pouvaient se partager en trois groupes, semble-t-il : les archéologues, les médecins et les humanistes, avec quelques théologiens et un mathématicien. Le groupe des archéologues, celui qui devait surtout attirer Bouchard, avait pour doyen d'âge Jules César Capaccio, qui devait mourir cette année-là même[2]. Ses livres étaient entre les mains de notre auteur ; il y renvoie sans cesse, et l'on peut dire que ce manuscrit est en grande partie une série d'additions et de corrections au *Forastiero,* aux *Antiquités de Pouzzoles* et à l'*Histoire de Naples*[3], lorsqu'il ne se borne pas à les résumer et à les citer. Esprit confus et mémoire prodigieuse, Capaccio avait fait imprimer sur tous les sujets une foule de livres et en avait davantage encore en manuscrit ; il compilait sans

[1] Nous verrons Pierre La Sena recevoir Bouchard à Sorrente et l'accompagner chez Camillo Pellegrini à Capoue. Deux ans plus tard, il viendra le rejoindre à Rome sur ses instances ; reçu avec honneur au Vatican, il y mourra de la fièvre en 1636. Ses principaux ouvrages sont : *Homeri Nepenthes, sive de luctu minuendo* (Lyon, 1624, in-8) et une dissertation *philologique* sur la mort par immersion, *Cleombrotus*... etc. (Rome, 1637, in-18), *« opus reconditissimæ eruditionis plenum »,* dit Lucas Holstein. Bouchard a écrit en latin la vie de P. La Sena (Rome, 1637, 16 page in-12) et son épitaphe à St-André della Valle.

[2] Et non en 1631, comme l'indiquent la plupart des articles biographiques, à moins que Bouchard ne le fasse vivre un peu plus longtemps pour pouvoir se vanter de l'avoir connu. Il était né en 1560.

[3] Ainsi qu'à Cluvier, Pighius, etc.

ordre ni critique, entassant citation sur citation, « composant à mesure qu'on imprimait et ne relisant jamais ses œuvres » ; capable d'ailleurs d'écrire un volume sur chaque partie du corps humain : il en montra à Bouchard un sur la langue et un sur les cheveux. Il avait été « fort accommodé autrefois, estant secretaire de la ville de Naples ; mais soit par malversation soit pour s estre fié a autrui et avoir respondu, il se treuva grandement endepté envers la ville ». Banni, il devint précepteur du fils du duc d'Urbin et fut même envoyé par le duc comme ambassadeur à Venise. Il avait depuis « rachepté son ban » et était revenu à Naples où il s'était fait maître d'école et serait mort de misère sans le secours de son fils. Sa conversation était « aussi descousue que ses ouvrages » ; il avait toujours eu « le ton dogmatique et le garbe pedantesque », et maintenant, aigri par l'adversité, « il en venoit a tout bout de champ aux fortes injures, dont ni Pierre la Sena ni moi ne nous pusmes exempter », dit Bouchard ; mais à la Junta on lui pardonnait son ton rogue et ses coups de boutoir en considération de ses malheurs, de ses immenses travaux et de « la bonté et franchise naturelle qui reluisoit au travers de tout cela » ; on faisait semblant de l'écouter lorsqu'il recommençait le récit de son séjour auprès du duc d'Urbin, et on attendait avec patience qu'il arrivât à la petite leçon sur le vin et la bonne chère par laquelle il terminait d'ordinaire ses discours.

Don Antonio Caracciolo, théatin, d'un savoir moins universel, était surtout « fort entendu en antiquités ecclésiastiques ». Il avait publié quatre chroniqueurs fort importants pour l'histoire de l'Italie méridionale, de 785 à 1250. De grande famille[1], il avait conservé sous l'habit religieux et sous ses cheveux blancs la courtoisie et la générosité d'un grand seigneur. L'âge avait affaibli sa mémoire ; néanmoins il continuait à travailler, et on attendait avec impatience son livre sur les monuments religieux de Naples[2], qu'on disait « plein de curieuses et sçavantes remarques ». Il était l'oncle du peintre dont nous avons parlé plus haut.

Nul doute que Bouchard n'ait interrogé avec fruit ces deux hommes comme il a consulté leurs ouvrages, et c'est d'eux sans

[1] Les Caraccioli descendaient du favori de Jeanne II ; ils ont compté de nombreuses illustrations.

[2] *De Sacris Ecclesiæ neapolitanæ monumentis.* Ce livre ne parut qu'en 1645, après la mort de son auteur.

doute que vient plus d'une remarque utile et plus d'un renseignement que l'on pourrait relever chez lui ; mais celui qui lui inspira, dans ce groupe d'historiens, le plus de sympathie fut un homme de trente-quatre ans, qui venait prendre langue à la Junta lorsqu'il était appelé à Naples de Capoue, sa résidence habituelle, par l'intérêt de ses études et l'affection de ses amis. Camillo Pellegrini était intimement lié à La Sena, autant par la ressemblance des caractères que par celle des études. Neveu d'un autre Camillo, qui s'était fait connaître par une défense du Tasse contre les Académiciens de la *Crusca,* partisans de l'Arioste, il marchait sur les traces de son oncle. Bon humaniste « quoi que la cognoissance de la langue grecque lui manque », mathématicien, théologien et jurisconsulte, il était devenu archéologue et historien pendant un séjour à Rome. Pour se livrer tout entier à ses travaux, « il sestoit fait deglise et vivoit paisiblement a Capoue avec un sien frere qui estoit marié ». Son abord « un peu esgaré et rustique » et sa réserve silencieuse le préservaient de l'approbation des sots ; mais s'il parlait peu, il parlait fort à propos, avec une justesse et une précision qui se retrouvent dans ses ouvrages[1].

Le groupe des naturalistes et des médecins comptait deux hommes de premier ordre, Fabio Colonna et Marc-Aurèle Severino. Le premier était un de ces hommes de la Renaissance, aux aptitudes et au savoir universels, qui ont éclairé la science par l'art, fécondé l'art par la science et mis au service de l'un et de l'autre une prodigieuse habileté de main. Descendant d'une famille qui compta des cardinaux, des généraux et un vice-roi, et fils de l'éditeur des fragments d'Ennius, Fabio Colonna (1567-1650), humaniste, mathématicien, jurisconsulte, peintre et musicien,

[1] Il avait entrepris de former un recueil des anciennes chroniques des différentes villes. Muratori a mis plus tard ce projet à exécution et il a inséré les chroniqueurs déjà publiés par Caracciolo, réédités et augmentés par Pellegrini de l'anonyme de Salerne, avec des corrections et des additions qui jettent beaucoup de jour sur l'histoire de l'Italie de 720 à 1137. Bouchard vit cet ouvrage en manuscrit, ainsi qu'une Description archéologique de la Campanie heureuse. Pellegrini prépara beaucoup d'autres œuvres considérables, qui ont péri d'une façon assez singulière. Au début d'une maladie, il avait recommandé à sa servante de brûler ses papiers au cas où il viendrait à mourir. Cette femme entendit les médecins dire qu'il ne passerait pas vingt-quatre heures, et persuadée qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire la veille, elle brûla immédiatement tous les manuscrits de son maître. Le pauvre Pellegrini guérit ; mais, quand il apprit que ses ordres n'avaient été que trop bien exécutés, il en conçut un tel chagrin qu'il retomba malade et cette fois mourut (1663). Son nom, trop longtemps oublié, n'a reçu que très tard l'hommage dû à l'étendue de son savoir, à la solidité et à la finesse de son esprit.

était devenu naturaliste en cherchant à se guérir de l'épilepsie, y était parvenu, et fut, après Gessner et Cesalpin, un des créateurs de la botanique. Il posa les vrais principes de la science, travailla à établir les genres, dont Gessner avait eu l'idée, décrivit quatre-vingts nouvelles espèces, et le premier fit graver sur cuivre des planches, où l'on a cru parfois reconnaître son talent de dessinateur. Il n'était plus, lorsque Bouchard le vit, que l'ombre de lui-même, une ombre lamentable et gémissante. Ce grand seigneur, autrefois riche, cet excellent médecin gisait, torturé par les rhumatismes et rongé par la pauvreté, dans un méchant grenier, où depuis trois ans il ne connaissait ni joie ni repos.

Il nous montra trois ou quatre volumes de figures de plantes imprimées sur le papier avec les mesmes plantes[1], lesquelles estant ecrasées sur le papier par une certaine nouvelle invention, y ont laissé leur figure si entiere et si naturelle, que l'on y recognoit jusques aus moindres filaments et à la couleur mesme ; a Paris a la bibliotheque du Roy il y a un livre fait avec un semblable artifice, mais les plantes ne sont pas si bien marquées que celles cy a beaucoup pres. Ce Fabio cy outre les sciences qu'il a possedées, a eu une merveilleuse dexterité a faire des instruments de mathematique et de musique, ayant fait entre autres au P. Stella une espinette a cinq rangs de touches au clavier pour soner dessus les trois genres diatonique, chromatique et enarmonique ; le neveu du Père Stella a chez lui cet instrument, et luy en ai vu jouer avec un fort bel effet. depuis, Fabio fit un autre espinette ou il n'y a que trois rangs de touches au clavier, avec quoi il pretent faire le mesme effect qu'avec le premier, et a fait imprimer un livre in 4° la dessus intitulé *de Sambuca,* ou il y a tout plein de curiositez concernant la musique : ce second instrument causa une forte querelle entre Fabio et Stella, celuy ci pretendant que l'autre luy avoit desrobé son secret.

Le pauvre Colonna, que Bouchard trouvait plus semblable aux morts qu'aux vivants, devait, pour son malheur, vivre plus longtemps que lui ; ses souffrances allèrent toujours en augmentant ; l'épilepsie finit même par le reprendre, et il mourut imbécile, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, en 1650.

Bouchard vit au contraire dans la force de l'âge et dans tout l'éclat de sa gloire un autre grand promoteur de la méthode expérimentale, le Calabrais Marco-Aurelio Severino, un de ces génies vastes et forts, nourris de l'antiquité grecque, qui ont démailloté l'esprit humain de la scolastique. Né à Tarsia en 1580, il avait

[1] Avec les plantes mêmes. Bouchard parle comme Corneille, ici.

abandonné la jurisprudence pour la philosophie et était péripatéticien, lorsqu'il fut initié par Campanella à la doctrine de Telesio.

Il a renouvelé la chirurgie, en ayant fait un corps de cinq ou six volumes, ou il m a monstré tout plein de belles curiositez, observations et experiences. est fort hardi et heureus en operations de chirurgie que je luy ai vu plusieurs fois exercer dans les Incurables de Naples, ou il est chirurgien[1]. il se plaist à la langue grecque et est fort bon philosophe, estant escholier du P. Campanella.

Devenu chirurgien en chef des Incurables, il avait substitué à la médecine expectante l'emploi du fer et du feu, qu'il préconise dans le *De efficaci medicina* comme un remède presque universel ; pratiquant ainsi, deux siècles et demi avant Pasteur et Lister, l'asepsie et l'antisepsie, d'une façon un peu brutale mais, comme il dit, efficace. Calomnié par ses confrères, destitué, emprisonné, élargi, puis de nouveau accusé et forcé de s'enfuir à Rome, il avait fini par triompher de la jalousie et de la routine et occupait glorieusement la chaire de médecine et d'anatomie à Naples[2].

Plus d'un des habitués de la Junta suivait sans doute ses cours, et tel assistait à ses opérations, qui à l'occasion pouvait l'y aider ; car non seulement plusieurs étaient médecins[3], mais parmi les autres la plupart, sans savoir, comme Capaccio, tout ce qui avait été dit sur le corps humain, étaient au courant des sciences naturelles et formaient à Colonna ou à Severino, lorsque la maladie donnait à l'un quelque relâche et que l'autre avait le temps d'entrer à la Junta, un auditoire tel qu'ils en auraient difficilement trouvé dans les Académies. Mais ils y venaient plutôt pour se

[1] Bouchard cite dans le cours de son manuscrit une opérations, non pas faite mais sans doute inspirée par Severino : on enlevait avec un rasoir les excroissances de nature spéciale qui se produisent parfois autour de l'anus, et on cautérisait ensuite au fer rouge.

[2] Les ouvrages les plus importants de Severino, qui a beaucoup écrit sont : *Historia anatomica observatioque medica eviscerati corporis* (Naples, 1629), qui, traduite en français par J. Viguier, sous le titre d'*Enchiridion anatomique* (Paris, 1629), a été classique des deux côtés des Alpes ; — *De abcessuum recondita natura* (Naples, 1632, in-8) ; — *Zootomia democritea*... etc. (1645), remarquable traité d'anatomie comparée, où se trouvent en germe plusieurs découvertes modernes ; — *De efficaci medicina libri III* (1646), traduit en français (Genève, 1668), etc. etc. Il recommandait de ne pas toujours saigner à la salvatelle (*De scillophlebotome castigatâ*). Sur la circulation du sang il a varié. — Il mourut en 1656, à Naples, en soignant les pestiférés.

[3] Il est à noter que l'un, Fr. Nola, est nommé pour son goût des mathématiques et comme « buon philosopho », et l'autre, Mario Schipano, comme helléniste : c'était un homme de taille et de port avantageux, que l'on recherchait pour sa bibliothèque et qu'on fuyait « pour sa vanité et suffisance ».

reposer l'esprit à d'autres études que celles qui les absorbaient d'ordinaire, pour apprendre les résultats des dernières fouilles et se mettre au courant des derniers livres publiés, ou même pour apprendre les nouvelles et les bons mots du jour. Ils ne dédaigaient pas d'entendre Ottavio Felice, un bon petit homme qui s'était mis à étudier sur le tard, démontrer que l'*Iliade* est une allégorie politique ; le P. Masculo, « jesuite mais *homo minime malus*, simple et ingenu au delà de son institut », lire de jolis vers latins qu'approuvait le P. Gravina, ce théologien des dominicains qui pourtant « faisoit enrager les jesuites par deus livres ou il avoit descouvert tout le mystere de la petite Societé [1] ». Mario Rota, d'une ancienne famille de Sorrente, « autrefois tres beau garçon et qui avait un tres gentil esprit », récitait à son tour quelque pièce écrite pour les *Incauti*, qu'il présidait ; il s'informait des derniers distiques ou des octaves de Fr. Vivi, « un bon vieillard dous, affable et poète », qu'il appelait son père ; et des recherches de Donato Lelitelli, « prestre de fort bon esprit qui avait tres bien estudié [2] » ; il plaisantait avec Carl'Antonio Toti, leur ami à tous trois, « un agreable petit jeune homme, *massimamente in materie metaphysiche* », et l'on discutait de l'éternité du monde sous l'œil un peu sévère d'un vieux Calabrais, ami de Campanella, Ferrante Pontio : ce solitaire quittait parfois la demeure où il vivait en philosophe, sans femme et sans valet ni servante, pour venir parler du fugitif, auquel Richelieu avait donné asile ; il dut plus d'une fois demander de ses nouvelles à Bouchard, qui pouvait en avoir de France.

Et ces latinistes, ces poètes pouvaient discuter sur l'hypothèse de Copernic et sur le problème de la roulette avec Giov. Camillo Glorioso, professeur de mathématiques à Padoue [3] ; ces mathéma-

[1] Ces deux livres, nés d'une polémique avec Bellarmin, sont *Vox turturis* et *Congeminata vox turturis*. Le P. Gravina achevait alors de publier douze volumes in-folio de controverses sur les hérésies de tous les temps. Il a laissé dans la *Vie de Saint Grégoire d'Arménie* un tableau de l'état de la religion chrétienne dans ce pays, et dans un autre ouvrage le moyen de distinguer les vraies apparitions ou révélations des fausses. Nommé par Urbain VIII, vicaire général de son ordre, il fit fonction de maître du Sacré Palais, et mourut en 1643 à Rome.

[2] Peut-être est-ce le Donatus dont Holstein associe le nom avec celui de La Sena : « *commigrarunt etiam Napoli ad nos P. Laseina et d. Donatus, qui nunc litterarum laude hic florent.* » (*Epist. ad div.*, p. 499).

[3] Poli et courtois quoique mathématicien, dit Bouchard qui paraît s'en étonner. Il est auteur d'un livre « d'exercitations mathématiques ». Il plaidait depuis huit ans contre ses parents qui, après lui avoir fait quitter sa chaire de Padoue, l'avaient abandonné.

ticiens parlaient latin ; ces médecins lisaient le grec ; ces théologiens s'entendaient avec les savants et les historiens ; c'est que tous avaient une large culture d'esprit, et que tous, avec des opinions sans doute diverses sur bien des points, étaient animés du libre et généreux souffle de la Renaissance ; tout ce monde est « buon philosopho », comme Bouchard dit presque de chacun d'eux ; ils savent assez pour n'être pas pédants et comprennent assez pour être tolérants.

Bouchard ne veut pas nous laisser croire que les gens de lettres sont tous, à Naples, pareils à ces honnêtes gens ; c'est comme à regret pourtant qu'il nomme après eux l'abbé Braccini ; « car encore qu il face profession de lettres, si est-ce qu il s y entend fort peu ». Vous voilà prévenu : si vous rencontrez dans vos lectures le nommé Braccini, abbé de son état, « *rabula et magnus ardelio* » de sa nature, défiez-vous de cette mouche du coche, car elle pique : *ardelio sycophanta ;* c'est la pire variété. Mais rencontrerez-vous jamais Braccini ? Son bourdonnement est bien assoupi pour toujours, et même de son vivant il n'a pas dû être bien fort. Il reste quelque écho de celui de Bartholomeo Chioccarelli, que Bouchard range presque dans la même catégorie, ou peu s'en faut. Il avait pourtant mis en bel ordre l'*Archivio della Camera,* dont il était conservateur, et il avait réuni de nombreux documents sur l'histoire de Naples : « Il a quantité de fort bons livres rares et curieus manuscrits, surtout pour ce qui concerne l histoire : mais de s en servir je vous baise les mains et moins encore d en permettre l usage aus autres. » Il s'en est servi cependant pour dresser une liste des archevêques de Naples depuis le temps des apôtres jusqu'en 1643, et pour écrire deux volumes in-folio sur les écrivains qui ont illustré Naples depuis la création du monde jusqu'à l'année 1646. Bouchard, s'il avait vécu plus longtemps, aurait peut-être témoigné plus d'estime à un auteur juché sur trois in-folio et dont la science ne se contentait pas de remonter au déluge ; mais il faut avouer qu'à la façon dont Chioccarelli cachait sa vie et recevait les gens, on pouvait ne pas deviner qu'il se livrait à des travaux d'érudition :

Il demeure en un petit cul-de-sac estroit et profond, dans une petite maison obscure ou il tient certaines petites fillettes. Lorsque l on le veut venir visiter, l une de ces fillettes vous faisant une perquisition d une demie heure, vous vient enfin apres autant de temps dire que vous vous

en alliez en la prochaine boutique libraire, et au bout d'une autre demi heure le galand vous y vient treuver. et de tout ce que vous luy pouvez demander il ne vous refuse ni ne vous done jamais rien ; le plus importun et le plus pressant au reste quand il veut quelque chose de vous.

Et le paragraphe se termine par ce signalement : « a la taille et les ambles d un cochon et la face asinine. grand imposteur au reste ». Le Toppi a beau lui accorder cet éloge qu'il n'est pas un compilateur ordinaire ; il est heureux pour la mémoire de Chioccarelli que le manuscrit de Bouchard soit resté si longtemps inconnu : il lui aurait valu deux ou trois lignes désagréables dans les petites notices où il se survit. Le lecteur qui croirait avoir perdu son temps en apprenant comment un homme de lettres peut se faire garder chez lui, devra considérer que ce récit contient un autre enseignement ; c'est qu'il ne faut pas faire attendre dans la rue et recevoir dans une boutique les gens qui prennent des notes sur leurs contemporains. Pourvu qu'il n'aille pas conclure qu'il vaut encore mieux ne pas les recevoir du tout !

Au bout de sa petite galerie[1] et comme pour ne pas laisser le visiteur sous l'impression de ces deux derniers portraits, Bouchard a appendu celui de Monsignore Errera, qui n'était pas Napolitain, mais qui était nonce, un homme à ne pas oublier dans le livre qu'il se proposait d'écrire sur Naples ; mais peut-être eût-il un peu modifié les dernières lignes.

Je finirai par Mons^re^ Errera nonce, qui est fort galant home, courtois et libre et gai en sa conversation, qui se plaist et s entend aus belles choses, entend la langue françoise et l aime. cherit les gens de lettres. et s emploie volontiers pour ses amis. c est un gros petit home qui habet faciem nitentis, et qu on dit se doner assez bon temps.

Si ce n'est pas la bénédiction de l'Église, c'est au moins un sourire d'évêque, d'un évêque dont Bouchard, semble-t-il, aurait pu être grand-vicaire, à la fin d'un chapitre où l'Église ne trouverait guère à reprendre que ce qui est entre les lignes.

[1] Parmi les noms cités par Bouchard, beaucoup n'ont pas eu besoin de son aide tardive pour trouver place dans les dictionnaires biographiques ; quelques-uns, malgré cette aide, n'y entreront pas. Nous n'avons pas cru pouvoir omettre sur les premiers un renseignement qui, si mince qu'il fût, pouvait avoir quelque utilité, ni frauder les seconds de la goutte d'encre dont l'âme des gens de lettres doit se réjouir comme les âmes des héros évoqués par Ulysse se réjouissaient du sang des victimes.

## Pouzzoles ; Baies ; Tritoli ; Cumes [1].

Naples, couchée au fond du golfe bleu ou chantèrent les Syrènes, est enveloppée et dominée par le plateau campanien, dont les bords, couverts de champs, de vergers et de jardins, les plus riches et les plus délicieux du monde, lui mettent au front une couronne de verdure et de fraîcheur. Au-delà, vers le nord, s'étendent vingt-cinq lieues de cultures merveilleuses : mais à droite, comme une menace à toute cette vie riante, le Vésuve élevait, en 1632, un cône de cendre fumant et grondant, — et à gauche, entre la terre de Labour et les ruines de Baies, les champs phlégréens étalaient la lèpre de leurs solfatares et de leurs marécages. Bouchard visita minutieusement la côte à l'ouest à l'est de Naples ; mais, comme Dante au souvenir de la sombre et âpre forêt gardée par les monstres symboliques,

*Che nel pensier rinnova la paura,*

il tremblait en songeant à Salerne et ne se décida pas tout de suite à reprendre un chemin hanté par des chaussetiers hypocrites, de perfides barbiers et des avocats fiscaux capables d'envoyer un pacifique helléniste à la prison, voire à la potence. Aussi se tourna-t-il d'abord vers le Pausilippe, Misène, Baies et Cumes, et c'est le long de cette côte que nous allons le suivre, résumant en une seule toutes ses promenades.

Dans la fameuse grotte qui conduit à Pouzzoles à travers le Pausilippe, des lignes de pierres en saillie sur les murs témoignaient qu'on avait dû à plusieurs reprises surélever la voûte à cause de l'exhaussement du sol. Il est peu probable, remarque Bouchard, que le peuple, romain ou autre, assez hardi et assez puissant pour percer un tunnel d'un mille dans le roc, l'ait fait étroit et mesquin, et si les indigènes le traversaient en baissant la tête du temps de Pétrone [2], c'était l'effet « non de la bassesse de la voûte mais de celle de leur âme » et de la superstition qui leur faisait craindre les divinités de la montagne. Encore maintenant cette grotte passe pour sainte, et jamais, croient-ils, personne n'y

[1] Bouchard a ajouté à la description de cette côte, que nous avons réduite au dixième et que le lecteur trouvera peut-être encore trop longue, la liste des auteurs qu'il a consultés. Nous avons donné dans le *Bulletin du Bibliophile* (15 juillet 1896) les noms qu'il cite et qui ne se trouvent pas dans le *Manuel du Libraire* de Brunet. Nous la redonnerons complète à la fin de ce travail.

[2] *Satis constat eos nisi inclinatos non solere transire cryptam neapolitanam* (Pétrone).

a été tué ou volé. Néanmoins « durant le séjour qu'Orestes fit à Chiaia, un home y fut despouillé nud, et une autre fois un prieur des chartreus y fut tué d un coup d arquebuse justement a l entrée par certains cavaliers napolitains, ses rivaus en lamour d une jeune paisane ». Deux puits d'aération, percés sans doute au XV^e siècle, lorsqu'Alphonse I d'Aragon fit agrandir et aplanir ce passage, lui donnent un peu de lumière et d'air; on y est néanmoins très incommodé par la poussière qu'y soulèvent jour et nuit les chevaux, les chars de bœufs et les nombreux passants. Bouchard y compta 1100 de ses pas.

Sur le haut de la montagne, à droite de la grotte on trouve, en arrivant de Naples, un *columbarium,* célèbre par erreur. C'est un édifice de brique *ex reticulato opere,* carré par le bas et surmonté d'une petite coupole, qui doit être du temps d'Auguste « et avoir servi de sépulture à quelque home d'importance » ; le roc a été aplani pour le recevoir, et il a une fenêtre qui ouvre sur la grotte. On prétendait que c'était le tombeau de Virgile ; mais les moines à qui il appartenait en étaient si peu soigneux, et les Napolitains si peu curieux, qu'il était tout embroussaillé. Bouchard vit du moins le laurier qu'y avait planté Pétrarque; on n'y voit plus maintenant que celui de Casimir Delavigne ; toutes les tombes anonymes n'en ont pas autant.

A partir de la grotte, le Pausilippe s'infléchit et forme un promontoire couvert de palais et de jardins, où se dressait encore la tour du « bon Sannazar » ; au pied courait jusqu'à Mergollino une route établie sur les rochers qui le bordent et qu'il avait fallu aplanir. La grotte franchie, Bouchard visita deux anciens cratères, *li Astruni,* parc de chasse réservée au vice-roi, comme aujourd'hui au roi, — et le lac d'Agnano aux bords encroûtés de soufre, dont les eaux étaient encore infectées par le rouissage du lin. D'après nombre d'auteurs, Lucullus avait creusé ce lac, y avait amené la mer par un canal souterrain et y nourrissait quantité d'excellents poissons : Bouchard ne trouva pas ce canal et ne vit dans le lac que des serpents et quelques tanches « si noires et si puantes que l on n en sçauroit manger ». Aujourd'hui le lac est drainé, sans que le pays en soit plus sain.

Près de là on lui montra, comme on les montre encore aux touristes, des *fumarole* ou *sudatorii* (stufe di San Germano, Pisciarelli, acqua della Buffa), qui ne guérissaient peut-être

pas toutes les maladies que les gueux de Naples venaient y soigner, mais qui les débarrassaient au moins de leurs parasites. Vermine et soufre, Naples et solfatara, ce rapprochement providentiel aurait dû guérir Bouchard de l'athéisme.

A la grotte du Chien, où Charles VIII avait autrefois poussé un âne, et où don Pedro de Tolède, un ami des bêtes, avait mieux aimé envoyer deux esclaves, qui y étaient morts, Bouchard se contenta d'asphyxier un chien, que son maître ranima d'ailleurs en le jetant à l'eau. Il alluma près de la voûte des chandelles qui s'éteignirent près du sol ; il resta même une grande demi-heure dans la partie la plus basse, et en sortit avec un étourdissement et une courbature qui n'ont point servi la science, mais qui prouvent au moins que c'était un voyageur consciencieux.

Des ruines de la villa de Lucullus, on lui montra des montagnes et mines d'alun abandonnées par suite « des excommunications fulminées sur ceux qui y travailleroint par les papes », propriétaires des mines d'alun de la Tolfa, près de Civita Vecchia.

Au petit monastère de San Gennaro, construit près de là, « sur le lieu mesme ou fut decollé le saint », les capucins lui dirent qu'ils entendaient la nuit les hurlements et sifflements des âmes du Purgatoire : le Purgatoire est en effet dans la solfatara ; les Limbes sont au lac Averne, au pied du Monte di Cristo où Jésus ressuscité réunit les âmes qu'il en avait tirées ; quant à l'enfer, il est naturellement plus loin du Purgatoire et il est, hélas ! beaucoup plus vaste, car ce n'est rien moins que le Vésuve lui-même :

De sorte que Virgile et bien devant lui Homere et tous ses grecs n avoint pas si mauvaise raison quand ils ont fait descendre leur Ulysse et leur Enee aus enfers par ces endroits ci... A la verité, a voir tous ces feus, ces fumées, ces bruits sousterrains, ces eaus bouillantes et ces puanteurs de soufre, il est bien difficile de s empescher de croire que les enfers ne soint en ce païs la : mais la raison qui me le persuaderoit plus qu aucune autre, c est que les habitans de toute cette contrée de la Campagne sont de vrais diables...

Les capucins montrèrent à Orestes le vrai portrait de saint Janvier, une tête de marbre, dont la partie la plus remarquable, sinon la plus belle, était le nez : ce nez, en effet, ayant été rompu et jeté à la mer, des pêcheurs le trouvèrent dans leurs filets et, sur l'ordre du saint, le rapportèrent au monastère : le nez, dès qu'il fut près de la tête, alla s'y attacher de lui-même, et per-

sonne depuis, quelqu'effort qu'il fît, n'a jamais pu l'en arracher, « Orestes n'en voulut pas faire l'espreuve, mais il vit quantité de cire verte qui, soit par ornement ou autrement, est alentour du nez ».

La solfatara, depuis l'éruption, n'avait plus tant jeté d'eau ni feu ni de fumée ; il sortait néanmoins de nombreux trous, de dimensions variées, une vapeur assez puissante pour lancer en l'air les pierres qu'on y jetait. Il aurait bien voulu voir aussi « ces eaus noires et bouillantes dont tous les auteurs font si grand bruit, que Pighius assure avoir vu bouillonner jusqu'a dix pieds de haut » (d'après le guide, trois ou quatre, et seulement quand la mer était haute et agitée), assez chaudes non seulement pour cuire les œufs que l'on s'amuse à y jeter, « mais encore des homes tout entiers, et mesme des Allemands, un certain y estant cheu avec son cheval, ou ils furent tous deus cuits (voy. Villamont, fol. 50 de ses voyages) ». Mais il ne vit bouillir aucun Allemand ; il ne vit même point d'eau du tout, et se moqua des guides qui avaient ainsi laissé disparaître les jets d'eau du pays. L'un d'eux, pour l'honneur de la corporation, se mit avec lui à la recherche, et finit par découvrir « un certain espace rond environ de deux pieds de diametre, qui estoit tout plein de petits trous come ceus d'une poile a chasteigne, — et m'estant baissé pour essaier si je pourroi ouï dire quelque chose, j'entendi un assez leger bruit et gargotement come d'un pot qui eust bouilli (sans qu'il y eust d'ailleurs ni eau ni vapeur ni fumée) ».

Il décrit les procédés dont se servaient les ouvriers du pays pour séparer le soufre de la terre :

On met dans les fours des pots de terre, qu'on a remplis de la terre impregnée de soufre. Par la chaleur le soufre s'esleve en vapeur et en fumée et passe, sous forme liquide, par un bec d'alembic dans un autre pot hors du fourneau. On vide la matiere de ce 2e pot, liquide, jaune et reluisante come de l'or, dans certaines petites fosses qu'ils font en terre, environ de deus pieds de long, un de large, et demi de profond ; et la se fige le soufre et prend une forme come d'un saumon de plomb et devient grisastre et verdastre. Ils font de petits pots de soufre fort gentils, que les Napolitains acheptent par curiosité et par santé, disant que de boire dedans sert a beaucoup de maladies. Du soufre vierge les dames se servent pour leurs lessives (nous dirions : pour leur toilette), et disent estre excellent pour rendre les cheveus blonds.

Mais l'industrie et même la cosmétique ne lui font pas oublier longtemps l'archéologie; aussi bien est-il à Pouzzoles dans son élément, ayant à droite, à gauche, devant et derrière soi et aussi sous ses pieds, des villas, des temples, des amphitéâtres. Il les parcourut et les mesura, j'entends ceux qui étaient déjà découverts; car beaucoup, comme le temple de Serapis et celui de Jupiter, ne sont sortis de terre qu'au XVIII^e siècle ou même au XIX^e. Il put admirer l'amphithéâtre de Pouzzoles, que les paysans appelaient *la Scola di Vergilio;* c'était là, selon eux, que le poète, devenu magicien comme on sait, au moyen-âge, avait enseigné ses sortilèges, et à de nombreux disciples sans doute, car les gradins pouvaient donner place à 30.000 spectateurs.

Après la villa Puteolana, — celle que Cicéron appelait son Académie et où César vint l'entretenir de littérature avec une suite de deux mille soldats, — Bouchard ne fit que traverser les jardins de Pierre de Tolède, construits sur une partie de cette villa et avec les débris des monuments d'alentour : on y montrait comme squelettes de géants des os de baleines, et un certain Borius avait même reconnu dans ces squelettes les os des Lestrygons « qui demeuroint autrefois en ces quartiers la ».

Il donna plus de temps a l'évêché (cathédrale) de Pouzzoles, dédié à S^to Procolo. Au fronton il lut cette inscription : L. CALPVRNIVS . L . F . TEMPLVM . AVGVSTO . CVM . ORNAMENTIS . D . D ., et près de la porte « l epitaphe d un certain evesque qui dit avoir restauré ce temple, premierement dedié à Jupiter ». L'évêque actuel, un augustin espagnol, aussi médiocre archéologue que son prédécesseur avait été mauvais épigraphiste, avait entrepris « de raccommoder et agrandir le temple ».

Mais j ai grand peur que ce moine gastera de gaieté de cœur cet excellent monument, *cujus soliditatem non tempus edax rerum, non hostiles injuriæ tot seculorum spatio convellere potuerunt,* car il avoit desja fait abattre un costé de ces beaus murs, et par dedans avoit fait replastrer et blanchir toutes les plus belles marques d antiquité qui restassent ; et avoit fait lever tous les beaus marbres qui servoint de pavé, pour faire faire une fosse tres profonde, pour enterrer les habitants. [On peut voir maintenant que « le moine » a justifié les craintes de Bouchard].

[Pouzzoles avait alors 10 ou 12 mille âmes ; ses femmes étaient blanches et blondes, de belle taille, gaies, et les plus libres, disoit-on, de toute l'Italie] parlans librement en public avec les homes, se treuvant en leurs assemblées et compagnées, jouans et dansans avec eus, et certains

gentilhomes napolitains qui ont voyagé en France, m ont assuré qu elles se donent toutes les mesmes libertez que nos Françoises, principalement avec les estrangers qu elles aiment fort, hormis le baiser, qui est chose universellement abhorrée dans toute l Italie. De plus elles ne boivent point de vin. d ailleurs a Naples et partout le regne les enfans ni les filles ne boivent point du tout, la plus part, de vin, et les femmes en boivent peu, et quelques unes point du tout. A Rome si ; que toutes en boivent et la plus part sans eau, jusques aus petits enfans mesmes.

Une autre belle particularité que j apprins aussi sur les femmes de Puzzol, c est que jamais elles ne convolent en secondes noces : et qui le feroit seroit tenue pour infame. ce n est pas au reste qu elles en soint... [moins consolables et moins souvent consolées] pour cela. Les homes sont de poil chastain, la face jaunastre, bilieus, choleres et quereleus en diable. ce que Corneille Tacite remarque d eus de son temps au livre 13. Agriculteurs et marins, barbares au reste, ennemis de toute societé. Les gentilshommes sont vestus come nos hobereaus de village, de drap de couleur, avec des bas de toile. Ils sont cruels, malins, perfides et grans voleurs

Et la preuve (on l'aurait devinée à la mauvaise humeur de Bouchard), c'est que l'hôte lui demanda deux écus « alors que le prix est fait par toute l'Italie a un jule pour lit et giste », et qu'il ne put, après de longues contestations, s'en tirer à moins de deux testons (trois francs vingt-quatre centimes), Aussi les étrangers sont-ils leur meilleur revenu, et beaucoup en vivent. Ils s'intitulent *dottori* (*ductores*, guides), et ce sont pour la plupart des mariniers qui « de père en fils apprenent les *traditive* ». Bien qu'ils ne sachent ni lire ni écrire, ils savent par cœur tous les vers où Virgile fait mention de Misène, Baies, Cumes, etc., et vous les citent à tout bout de champ, estropiant les mots avec une gravité comique et prononçant d'une façon extraordinaire dont ils sont très fiers. Leur pédantisme ne les empêche pas d'être « aussi eschorchants que les autres, et ils vous feront enrager si vous ne faites marché et bien clair avec eus. et si vous ne leur dites l un apres l autre les endroits ou vous voulez aler, ils ne vous en feront pas voir la moitié pour avoir plus tost fini ». Celui de Bouchard lui demanda deux écus pour un jour et demi, outre sa nourriture, et encore n'était pas content : il est vrai qu'il lui racontait de bien belles histoires :

Il me conta qu il y avoit ancienement en leur païs sept rois qui comandoint a sept grandes citez (Puzzol, Cumes, Baia, Bauli, Misene, puis

deux noms extravagants qu'il forgea sur le champ et que je ne pus retenir). Ces sept rois se firent enterrer sous le mont Barbaro, proche Puzzolo, avec tous leurs tresors, et encore aujourd'hui se voyent sous la montagne leurs sept images d or massif, et ont à leurs pieds de grands monceaus de monoye d or et d argent, que l on ne sçauroit neantmoins prendre, si premierement on ne leur aute des mains certains livres de parchemin dans lesquels sont les conjurations a ce necessaires ; mais d avoir ces livres *hoc opus, hic labor est,* qui n est plus qu excellent magicien, est battu et bien souvent tué par les demons qui gardent ces trésors. Et quand je demandé a mon docteur d aler en ces lieus la, il me dit que quand on cherche l entrée de cette montagne jamais on ne la treuve ; et que l on n y peut entrer que par hazard et lors que l on n y songe pas. Et ont milles histoires de François, Allemans, etc. qui ont entré la dedans, dont la plus part ont esté tuez, et d autres ont emporté grandissimes richesses.

Capaccio voit l'origine de toutes ces fables, — car il en rapporte bien d'autres, — dans les découvertes de statues, de médailles et de pierres gravées, qu'on a faites dans les environs et surtout sur la grève après quelque tempête, l'ancien quartier des orfèvres et le marché antique se trouvant maintenant sous les flots, à quelques pas du bord. « Mais aujourd hui on n en treuve plus, ajoute Bouchard, car nos dottori vont achepter a Naples, pour les revendre aus estrangers, des medailles et des pierres gravées. » A Naples, n'en doutons pas, la provision était inépuisable ou se renouvelait à mesure des besoins.

Sur les piscines où venait puiser la flotte romaine, sur l'ancien port de Misène et le *mare morto* avec lequel il communiquait et sur d'autres monuments encore, Bouchard nous renseigne longuement et inutilement ; mais nous nous reprocherions d'omettre sa visite à la villa d'Hortensius et le dîner qu'il y fit.

... L on voit encor en mer de grandes digues, piles et voûtes, que ceus du païs disent estre des vestiges de ces belles piscines d Hortensius, ou il tenoit ces beaus poissons, entre autres ces muresnes, a qui il mettoit des pendants d oreilles, et qui lui venoint manger dans la main, et la mort desquels il fut vu pleurer. Nous disnasmes sous l une de ses arches, couchez par terre sur le tapis de turquie de nostre felouche, et les poissons furent cuits par les mariniers en belle pleine campagne, partie frits dans l uile qu ils avoint portez, et partie rostis a la broche qui estoit une canne pointue, et les chenets deus pierres. Entre autres nous eusmes deus *spigole* ou *mullos* (mulets), qui ne cedoint, je pense, gueres a ces deus qu Hortensius tenoit en ce mesme lieu si chers que son ami les luy

ayant demandez, il luy dit qu'il aimeroit mieus luy doner les deus mulets de sa litière, *duos lecticæ suæ mulos*. J'eus tous les plaisirs du monde en mangeant en ce lieu, et m'imaginois de voir ce bon Hortensius mettre des pendants d'oreilles a ses muresnes, et leur doner a manger dans sa main, puis le voir pleurer et prendre le dueil pour la mort d'une de ces poissons la.

Des mulets pêchés, — ou peu s'en faut, — dans la piscine d'Hortensius ! rôtis dans sa cour ! mangés peut-être dans son triclinium ! Il faudrait avoir bien peu de lettres ou bien mauvais estomac pour ne pas sentir tout le charme d'un pareil repas. Dans l'après-dînée, pendant que ses compagnons faisaient la sieste, il monta sur un lieu élevé. De là il découvrait la haute mer sur laquelle voguaient à pleines voiles six ou huit galères « qui faisoint une fort belle vue », et qu'on lui dit être les galères de Florence. A ses pieds, il voyait de Misène à Cumes toutes ces ruines des villas romaines exhalant, comme un impérissable parfum, le souvenir des voluptés grandioses et des morts tragiques. Si bourgeois et si sceptique qu'il fût, il connaissait trop le passé pour ne pas sentir flotter des âmes, — et quelles âmes ! — dans cette atmosphère toute imprégnée d'histoire. En face de cette Baia,

> ...poétique séjour,
> Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
> Tout ce qui fut grand dans le monde,

il fut au moins frôlé du bout de l'aile par la Muse qui attendait un plus grand que lui pour lui faire un soir d'immortelles confidences,

> A l'heure où la Mélancolie
> S'assied pensive et recueillie
> Aux bords silencieux des mers,
> Et, méditant sur les ruines,
> Contemple au penchant des collines
> Ces palais, ces temples déserts...[1]

Certes, Bouchard ne trouve pas de pareils accents, et je demande pardon à son ombre mince de les répéter ici, car ils font tort aux siens ; mais enfin il a respiré, lui aussi, quelque chose de la poésie ambiante ; son âme est moins sèche lorsqu'il descend de cette hauteur, et son style moins plat lorsqu'il décrit ce qui fut Baies :

De toutes ces magnificences et delices, il ne reste plus que quelques vestiges que l'on voit au fond de l'eau en passant, come arcs, piles, basti-

[1] Lamartine, *Premières méditations : Le Golfe de Baies*.

ments, et mesme une fort large voye pavée come l anciene via Appia ; la mer par succession de temps ayant englouti tout ce beau rivage, de sorte que l on peut dire que toute Baia est cachée sous l'eau.

Ce qui reste bien vivant au milieu de ces ruines, du moins en certaines saisons, ce sont les bains naturels d'eau chaude en si grand nombre sur cette côte (Capaccio en compte trente-huit), et aussi fréquentés que dans l'antiquité. Ceux de Tritoli, derrière le lac Lucrin, sont les plus remarquables ; Bouchard les décrit « affin que l on voye aucunement la forme des anciens bains ». Sous une grande voûte creusée dans le roc au niveau de la mer, longue de quarante pas et large de quinze ou vingt, étaient deux vasques communiquantes à travers la pierre ; la première avait environ vingt pieds de long sur dix de large ; la seconde, plus petite, s'arrondissait en demi-cercle au fond de la grotte. A certaines heures (d'après les guides au lever et au coucher de la lune) il coulait de la première dans la seconde vasque une eau chaude d'odeur agréable et de saveur douce « ayant je ne sçay quoi du bouillon de poule ».

Les deus vasques sont revestues tout autour de belles grandes pierres destinées a servir de sieges ; et a costé droit de la grande il y a mesme deus ou trois lits cavez dans le roc, semblables aus lits de gazon que nous faisons en France dans nos jardins, ou se reposoint et se refroidissoint peu a peu ceus qui s estoint baignez dans ces eaus chaudes. et voit on aussi quantité de ces mesmes lits en haut au sudatoire, qui servent encore aujourd hui au mesme effet. La voute est encore toute pleine de fort beaus stucs tres anciens : les *dottori* disent que c estoint des inscriptions que les anciens avoint mises la vis a vis de [chacune des sources coulant dans la grande vasque] que ces inscriptions declaroint la vertu de chasque source, et que les medecins de Salerne ont une nuit brouillé et brisé ces inscriptions a cause que chasqu un se venoit guerir la par leur moyen.

Bouchard, qui se croit un peu de la confrérie, étant fils d'apothicaire, réfute cette accusation d'une façon péremptoire : il n'y a dans la grotte qu'une source, et il a vu sur les stucs qui revêtent les parois beaucoup de figures d'hommes et de bêtes, mais pas la moindre trace d'inscriptions. Et c'est ainsi qu'une fois l'épigraphie vengea la médecine : toutes les sciences sont sœurs.

Au dessus de ce *bagno* est *il sudatorio,* sorte de voute cavée dans le roc de 6 a 7 pieds de haut et 4 a 5 de large, ou il vient une vapeur tellement

chaude de certains puis pleins d eau qui sont au bout, que n y ayant pas esté la moitié d un demi quart d heure, j estoi tout en eau, et fusse tombé en syncope, si je ne me fusse baissé plusieurs fois vers le sol aupres duquel on sent un air frais : des chaises de paille sont placées a des hauteurs differentes pour ceus qui veulent suer, la vapeur estant plus chaude a mesure qu on s esleve.

En ce lieu come aussi aus autres bains d alentour viennent de Naples quantité de gens vers le mois de juin pour se guerir de divers maus ; quoy que la plus part y aillent plus tost par passe temps et delices qu autrement, come en France nos dames vont aus eaus de Pougues, Forges et Spa. Et se fait ici, dit on, aussi bien que la, mille amourettes et infinies autres galenteries, que descrivent et dont se plaignent Johannes, Albinus et Pontanus... de sorte que l on peut dire encore aujourd hui :

*Littus beatæ Veneris aureum,*
*Baias superba dona naturæ...*

et qu elles conservent encore quelque chose de leurs delices anciennes parmi les ruines, les ronces et les marescages, dont le plus beau et le plus orné [pays] du monde est aujourd hui tout gasté : l air mesme si sain autrefois y estant devenu si fort pestilent qu il tue les homes : ce qu esprouverent nos François qui s estant retirez de Naples a Baies moururent tous la jusques au nombre de cinq mille, dont l on voit encore les testes et les os le long de ces rives. La colline ou ils camperent porte encore aujourd hui le nom de ce pauvre M. de Lautrec, et il y a une grotte au pied ou ils disent que logeoit ce capitaine. ils l appellent la *grotta di Vespertiglioni,* laquelle est murée a cause des meschancetez qui s y comettoint...

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor !*

dit tout bas Orestes [en quittant ces lieux funèbres].

Jamais souhait plus timide ne fut plus largement exaucé : Richelieu allait déclarer la guerre, Turenne l'apprenait, et le duc d'Enghien avait déjà douze ans, presque l'âge d'un soldat dans la famille des héros.

De la baie de Baies, du lac Lucrin ou du lac Averne, dont Auguste et Agrippa avaient fait un seul port, Bouchard ne dit presque rien qu'on ne retrouve dans nos *Guides.* Il traversa à pied une mare de quarante pas de long ; c'était ce qui restait du Lucrin. Il gravit le *monte novo di cenere* qui avait surgi en 1538 du milieu du lac, et se dirigea, la tête pleine des sombres descriptions des anciens, vers le terrible Averne : il vit au milieu de collines verdoyantes un lac bleu au dessus duquel s'ébattaient les oiseaux de rivière et dont les eaux transparentes laissaient apercevoir des

tanches fort bien portantes. Les guides lui dirent pourtant qu'elles n'étaient pas bonnes à manger. Aujourd'hui on pêche dans l'Averne toutes sortes d'excellents poissons, et un Parisien de notre temps n'aurait pas même l'idée d'aller si loin pour trouver sinon l'image, au moins les puanteurs de l'infernal marécage : Asnières lui suffit.

A l'ouest de l'Averne, Bouchard visita l'entrée du tunnel creusé par Cocceius, sur l'ordre d'Agrippa, pour accourcir le chemin entre Cumes et Baies[1], et que les habitants appellent *antrum Averni*. Cluvier le distingue de l'antre de la Sibylle, avec lequel il a été confondu par Leandro Alberti et par Villamont. Le premier l'avait visité en 1526 et en 1536, et le second vingt ou trente ans après. Bouchard trouva leurs descriptions parfaitement justes, sauf pour la prétendue chambre de la Sibylle, si basse qu'on pouvait à peine s'y tenir droit, tandis que ses deux prédécesseurs lui donnaient douze pieds de haut. De plus il la trouva beaucoup moins rapprochée d'une issue « que L. Alberti dit estre alla sinistra di questa maravigliosa stanza » ; enfin il vit tout près de cette porte un petit lac d'eau chaude qui, d'après Alberti, en était séparé par deux rues, trois stanze et deux chapelles, qu'il ne vit point du tout. (Il doit y avoir ici quelque malentendu.) Les peintures, aujourd'hui noircies par la fumée des torches, étaient en partie visibles au XVI^e siècle, comme le montre ce passage d'Alberti :

> Comme on le voit encore en partie, cette chambre était tout entière precieusement décorée ; le ciel était du bleu le plus fin rehaussé d'or fin ; la frise était de corail et de nacre, et de la frise au pavé les murailles étaient revêtues de pierres précieuses, de corail et de nacre, ou bien de mosaïque, comme cela se voit en plusieurs endroits. On peut juger par là que cet ouvrage n'était pas moins riche qu'artificieux. Tout le monde dit que cette salle était la chambre de la Sibylle.

Le guide montrait même le lit où elle couchait ; mais Bouchard ne veut même pas, comme Capaccio et comme nos guides actuels, que ce soient ses bains, car si ce lit ressemble à ceux des *sudatorii*, toutes ces chambres sont trop ornées ; ces chemins, avec tous

[1] Ce tunnel, de 880 mètres environ, a été déblayé complètement de 1852 à 1858. Bouchard n'avait pu y faire que 150 pas. Son guide lui assura (ce qui est faux) que la sortie du côté de l'Averne était la *grotta di Pietro di Pace*, ainsi appelée du nom d'un cavalier qui l'avait fait creuser, pour trouver des trésors, naturellement, car pour quelle autre raison creuser la terre ?

leurs détours, trop compliqués pour avoir été des bains ordinaires : il y voit « une espèce d'observation religieuse », et dans tout ce travail des marques d'une antiquité plus reculée que l'époque où vivait la Sibylle. (Il sait quand vivait la Sibylle, il sait tout !) Et il conclut doctement (oh ! combien doctement !) que c'est bien là l'antre de l'Averne, et qu'il a été creusé par les Cimmériens. Il ajoute avec beaucoup de sens que les Grecs et les Romains ont dû les modifier, et qu'on reconnaît le travail de diverses époques. Quant à l'antre de la Sibylle, il était un peu plus loin, dans l'Acropole de Cumes.

« A demi mille environ du lac Averne en tirant vers la mer au levant est lacus Acherusius (lac Fusaro), qui n est pas fort grand et n a autour de lui ni arbres ni herbe, et dont l eau estoit belle et claire, bleue come celle de la plus part des lacs, et non boueuse et couleur de fer, come pretend le Mercurius Italicus ».

Entre le lac Averne, l'Acherusius et le Linterninus (lac de Patria) l'ancienne Cumes, au temps de sa puissance, couvrait tout le pays de Pouzzoles à Patria. Loffredo veut qu'il n'y ait eu à l'enceinte de l'Acropole qu'une porte, « ce magnifique Arco Felice, plus haut, plus superbe et plus fort qu'aucun arc qui se voie à Rome ». La brique, qui paraît seule, a été autrefois revêtue de marbre « come cela se voit par les trous et niches et par certains débris ». Large et haut, il a été fait pour rejoindre deux hautes collines entre lesquelles il est situé et fermer la muraille construite sur cette ceinture de hauteurs. Ce n'était pas, comme l'ont dit Pighius et Capaccio, le temple élevé à Apollon par Dédale, mais une porte fortifiée, défendue par des ouvrages avancés; il reste de ces ouvrages à droite et à gauche et jusqu'à cinquante pas de l'arc, « des masses de bastiments tres antiques et tres superbes ». La vallée qui sépare le lac Fusaro de l'Acropole montrait encore deux temples dont les voûtes « assez entières » étaient ornées de caissons de stuc « come la Rotonde de Rome ». Au fond du plus grand, sous une niche élevée de cinq ou six degrés, s'ouvrait par en haut un petit caveau voûté, et le milieu du temple semblait aussi couvrir une sorte de crypte.

Tout contre ce temple, ou nous disnames, l on nous montra le lieu ou le comte de Benevent, vice roi de Naples en 1606, ayant fait fouiller, treuva un temple presque entier et tout de marbre, avec quantité de tres

belles statues...[1] Tous ces lieus la sont labourez, et voit on parmi les motes et les herbes quantité de fragments de marbres, porphyres, statues, colonnes, et entre autres quantité de petites pieces de pots cassez d une certaine terre rouge et parfaitement belle et bien cuite : [c'étaient des produits de l'industrie locale, comme le montre ce distique de Martial :]

*Hanc tibi Cumano rubicundo pulvere testam*
*Municipem misit casta Sibylla suam.*

Passé cette vallée l on monte par une montée assez roide sur une colline qui avance en mer come un promontoire, ou ceus du païs veulent proprement qu aye esté l anciene cité de Cumes...

Ce n'était que l'Acropole, à laquelle d'ailleurs la ville a été réduite lorsqu'elle perdit sa puissance. La muraille en pierres de taille qui entourait encore presque entièrement la colline, un vieux château et d'autres bâtiments ont sans doute été édifiés par les Goths ou les Lombards, qui ont occupé longtemps cette ville. Le sommet était couvert de ruines d'époques différentes, et les gens du pays prétendaient qu'une église chrétienne, alors ruinée, avait remplacé là le fameux temple d'Apollon dont parle Virgile :

*arces quibus altus Apollo*
*Præsidet, horrendæque procul secreta Sibyllæ...*

C'est au dessous de ce temple que Cluvier place l'antre de la Sibylle, qui en estoit come la partie la plus interne et retirée... La voûte en fut sapée par Narsès ; il fit ainsi tomber une partie de la muraille qui posoit dessus et une porte de la ville avec ses tours...[2] Au haut de cette montagne il y a une parfaitement belle vue : du costé du couchant et midi se voyent les isles Ischia et Prochyta, qui paraissent parfaitement délicieuses et fertiles, [surtout] Prochyta, ou l on voit de loing un fort beau et magnifique palais qui est au marchese del Vasto. De l autre costé, vers le septentrion est il lago di Licola fait par le fleuve Clanis, et plus loing il lago di Patria [auprès duquel la Torre di Patria marque l'emplacement de Liternum et se dresse], dit-on, sur les ruines mêmes du sépulcre du grand Scipion l Africain... Plus loin encore la Sinuessa des Romains (la Synope des Grecs) avec les vestiges de sont port..., et, passé le Liris,

[1] Celles que Bouchard avait vues dans les niches des Studii.

[2] Ce renseignement, fourni par Agathias (liv. I), permet à Bouchard de relever l'erreur de Blondus, qui plaçait l'antre de la Sibylle près de l'Arco Felice. Ayant fait plusieurs fois le tour de la colline, il crut voir près la porte où l'on franchit l'enceinte, une caverne faisant face à l'Arco Felice, c'est-à-dire au levant, et répondant aux indications d'Agathias.

Minturna, dont le théâtre, d'après Pighius, était resté presque entier cum scena, proscenio, pulpito membris que suis aliis; et dont l'amphithéâtre avait gardé sedilia, gradationes et cuneos...

Mais toutes ces ruines, ainsi que les marais de Minturnes où se cacha Marius et la villa près de laquelle fut tué Cicéron, Bouchard ne put que se tourner vers elles, du haut de l'Acropole de Cumes, et, s'il les vit, ce ne fut qu'en imagination, car il revint à Rome par un autre route, celle qui passe au Mont-Cassin.

---

## V

### Chiaia ; le cours du Pausilippe.

Les promenades que nous venons de résumer, avaient pour point de départ Chiaia, où Bouchard passa les mois de juillet et d'août. Le séjour de Naples était pénible, surtout la nuit, pendant les grandes chaleurs : les « zephirs ou ponents » qui se lèvent une ou deux heures avant le coucher du soleil, ne pénétraient pas dans ces rues étroites aux maisons trop hautes ; aussi tous ceux qui le pouvaient allaient-ils chercher hors de la ville un peu d'air et de fraîcheur. Chiaia était alors un gros bourg où il y avait autant de jardins que de maisons ; la plage, poudreuse et chaude pendant l'été, séduisit néanmoins Bouchard par le beau sable fin qu'elle arrondit en large croissant du château de l'Œuf à Mergollino, et qu'elle enfonce si doucement sous la mer qu'il faut s'avancer jusqu'à trente ou quarante mètres du bord pour avoir les épaules couvertes. A gauche, le château, bâti en 1154 sur l'emplacement d'une villa de Lucullus, se dressait sur un écueil au bout d'une chaussée de cinquante pas ; vingt-neuf soldats y gardaient les bachas et autres Turcs d'importance qui tombaient aux mains des Napolitains. Ces sombres murailles enfermaient un petit palais et même un jardin pour le gouverneur ; à leur pied la mer s'enfonçait dans « une grotte fort délicieuse », où l'on venait en barque se baigner pendant l'été ; et d'en haut, entre les menaces des créneaux, dévalaient avec des cordes vers les mains tendues des baigneurs des corbeilles de fruits et des plats de macaroni ; car une hôtellerie s'était juchée à l'entrée du château, pour ainsi dire à la porte de Lucullus. A droite, le Pausilippe bornait la vue mais ouvrait sa grotte aux piétons et aux voitures. Du milieu de la Marine s'avançait dans l'eau S. Lorenzo, un couvent de dominicains, où abordaient presque toutes les barques du *cours,* lorsqu'il se faisait par mer. Bouchard ne ménage pas les descriptions de monuments ; mais c'est surtout la peinture de la vie à Chiaia, qui donne quelque intérêt à cette partie de son manuscrit.

Il loua près de S. Lorenzo une maison pour six écus et des meubles pour quatre écus et demi par mois. L'ancien valet de Holstein, Bemige, devait pour sa part payer trois de ces dix écus, et de plus deux carlins par jour pour sa nourriture. Nous savons déjà comment les deux compères se brouillèrent, lorsque le Français se lassa d'avancer de l'argent à l'Allemand. Bouchard ne fut pas plus heureux avec les valets qu'il essaya de prendre dans le pays : « Ils ont tous les vices, dit-il, et lasseroint la patience de Job; tres chers d ailleurs, les moindres petits garçons voulant avoir dix-neuf carlins par mois, ou bien dis et douze avec l habillement »; encore avait-on peine à en trouver, car les capitaines faisaient alors la chasse aux garçons et enrôlaient toute la jeunesse de Naples. Le reste de la population ne vaut pas mieux : ils haïssent mortellement tout ce qui n'est pas de leur bourg, surtout les Napolitains, et croient faire œuvre pie en volant les nobles et les bourgeois :

Hommes et femmes vont jambes et pieds nus, a peine vestus de toile blanche. Ces gueus ne saluent jamais personne, pas mesme le viceroi, ne consentant, pour quelque prix que ce soit, a faire un autre mestier que celui de pescheurs, ne se marient qu entre eus et sont aussi orguilleus de l'antiquité de leurs familles que les cavaliers de tous les sieges de Naples : au partir tous larrons et c...., car les femmes, capables de chercher querelle a qui les aura regardées ou saluées dans la rue (ce qu Orestes a vu souvent), sont [fort abordables] la nuit quand leurs maris sont a pescher, ou bien de jour mais dans Naples, le mardi quand elles vont a la Madonna di Constantinopoli. Il n y a femmes dans toute l Europe de si mauvaise teste : et depuis le matin jusques au soir ne s'oit autre chose le long de cette Marine que crieries, hurlements (*neque enim illarum vox hominem sonat*) de femmes qui se disent les plus atroces et diffamantes injures du monde, puis en viennent tousjours enfin aus mains, se deschevelans, se crevants les yeus, s escorchants la face et se rompant la teste avec bastons, pierres et cousteaus : et Orestes les a vues souvent exerceants sur elles mesmes ces cruautez, sur tout lorsqu il s agit de jalousie... sises seules en la rue, se mangeants les bras et les mains a belles dents, s arrachants les cheveus et les mammelles, s escorchant la face, et se fendant la teste contre un mur ou une pierre... au reste curieuses, medisantes, soubçonneuses... belles d ordinaire sauf la bouche qui est laide et les dents qui sont noires, et parlant encore plus mal que les Napolitaines, *più chiatto*. Les homes [sont pires], et ne se passe jour que cinq ou six ne soint emprisonez pour bateries, car jamais ils [ne règlent autrement] le compte du poisson qu ils ont prins de compagnée; mais contre qui n est pas de leur bourg ils sont d accord : ils accourront

par trente et cinquante avec bastons et pierres, et les femmes par centaines avec perches et rames, et mettroint en pieces tout ce qui leur tomberoit sous la main.

Les gens devaient être à Chaia un peu moins diables que ne les peint Bouchard; car il y vécut fort agréablement pendant deux mois. Le matin, avant le lever du soleil, il voyait de sa fenêtre passer dans de grandes mannes sur la tête des paysans tous les beaux fruits du Pausilippe. Il s'amusait, le reste de la matinée, à regarder tous les genres de pêches si variés du golfe de Naples. Il voyait lancer le *spedone*[1] aux fines mailles qui cueille les sardines presque à fleur d'eau, ou traîner la *sciabica* de cent brasses, qui va ramasser jusqu'au fond de la mer les poissons grands et petits; on la tire ensuite péniblement à bord ou sur le rivage comme dans les Pêches miraculeuses de Rubens et de Jules Romain : « C est un plaisir nompareil de voir tirer a bord ces grands rets par 15 et 20 homes et plus. et mille petits garçons tous nuds sautelans alentour et prenant tout le petit poisson qui peut passer a travers les mailles, qui leur appartient ». Il voyait descendre des bateaux les *palangresi,* sorte de paniers ronds dans lesquels le poisson vient se prendre à des hameçons. Il ne manquait pas non plus, sur les rochers de Mergollino et sur les barques, de pêcheurs à la ligne, et leur *lanza,* à peine grosse comme le petit doigt, pouvait enlever des poissons de cinq à six livres. La pêche au *lanzatore* est plus originale. C'est un fer à six dents qu'on darde comme un javelot; le jour, on commence à répandre sur l'eau de l'huile, qui permet de voir jusqu'au fond; la nuit, on attire les poissons par un feu allumé sur l'avant de la barque. D'autres râtellent le fond avec un fer en forme de D muni d'une poche où s'entassent les coquilles qu'il détache. D'autres, enfin, armés de la *pala,* gros bâton long de trois toises « emmanché d'une petite bêche », se mettent à l'eau par bandes de douze ou quinze et nagent jusqu'à ce que leur *pala* ne dépasse plus l'eau que d'un pied. Elle leur sert à fouiller le sable, les aide à marcher dans la mer et porte à l'extrémité qui sort de l'eau une poche en filet où ils mettent les *cannolichi.* Et durant quatre ou cinq heures de suite ils plongent, remontent, transplantent leur *pala* et recommencent jusqu'à ce

[1] Dans tout le passage qui va suivre, nous avons transcrit littéralement les noms de poissons ou d'instruments tels que les donne Bouchard ; nous n'avons corrigé que le mot *sciabica,* qu'il écrit *sciabaca;* la plupart ne doivent plus être en usage.

que, transis de froid et claquant des dents, « la chair toute retirée et mollifiée », ils viennent s'étendre au soleil sur le sable chaud ou même s'enterrer dedans, leur *pala* fichée à côté d'eux. C'est une pêche assez lucrative, les *cannolichi,* « qui sont un manger fort delicat », se vendant trois ou quatre carlins le cent. Ils vont aussi sans la *pala* détacher des algues et des herbes marines les *ancinni* ou *ricci.* Bouchard donne une liste de cinquante-six poissons, crustacés ou coquillages [1], qu'il décrit en homme aimant autant à les manger qu'à les prendre. Il a pu apprécier toutes ces espèces sur d'excellents échantillons, car il les mangeait « tout frais et sentant la violette et le musc », grâce à une tolérance de la douane, qui ne contrôlait les achats que passé une livre et demie.

Tandis qu'il dînaît, les fenêtres ouvertes à un certain « ponent » qui ne manqua jamais de se lever à cette heure et était presque froid à certains jours, — il voyait aller et venir les galères qui « se rencontrans, faisoint mille gentillesses de leurs trompettes et canons »; il ne se lassait pas de suivre des yeux les vaisseaux qui de Naples par le canal d'Ischia ou par celui de Capri prenaient leur vol vers la haute mer, ou de regarder grandir ceux qui débouchaient dans le golfe, « n y ayant rien de si agreable come de grands vaisseaus courants a pleines voiles ».

Puis il alloit sur le bord de la mer voir les petits enfans de Chiaia nager et patouiller dans l eau pendant les quatre ou cinq heures les plus chaudes du jour, puis se rostir au soleil sur le sable ; et leur jettant quelques *cavalli* ou *pubbliche* (centimes) dans l eau, il les faisoit tous sauter en mer la teste la premiere come grenouilles, plongeants pour attraper cet argent, et bien souvent le prennent dans le sable a belles dents. Ces enfans vont tout l esté ainsi nuds, non seulement le long de la marine, mais encore par les rues et dans les maisons, parlans, mangeants et jouants tout le long du jour avec les femmes et les filles... quoy qu il y en ait qui ayent quinze, seize et dix-sept ans : qui plus est les petites filles vont aussi toutes nues ; et quantité d homes encore, qui vienent de pescher : mais ceus ci demeurent a la marine sur le sable. de sorte que a Chiaia se voient plus de gents nuds que de vestus, et sembloit a Orestes d estre a quelque coste du Japon ou des Molucches : car

[1] Bouchard ne fait pas cette distinction : pour lui tout est poisson, qui vit dans l'eau. En 1713 encore, les rédacteurs du traité d'Utrecht, après avoir stipulé pour la France le droit de pêcher le poisson le long du *french shore* à Terre-Neuve, ne crurent pas utile d'ajouter que nos pêcheurs pourraient aussi prendre des homards et des langoustes.

outre cette nudité tous les garçons et les homes, principalement ceus qui ne sont point mariez, couchent tout du long de l esté a la marine, sur un trapontin qu ils estendent sur le sable : et s affublent d un capot de pescheur. quelques uns couchent en mer dans les barques. et disoint a Orestes le faire par santé et pour eviter les puces et punaises dont Naples est horriblement infestée tout l esté... Les veilles des festes, les enfans allument a une heure de nuit de grans feus le long de l eau par rejouissance et dancent nuds tout autour. a quoy l on peut aussi adjouter une autre particularité fort extravagante. a une heure de nuit toutes les femmes sortent de leurs maisons et vont en trouppes a la marine vider les *cantari,* et semblent qu elles aillent faire quelque grand mystere, portants serieusement leur pot sous le bras. en tout ce bourg ils ne se servent point de privez, qu ils disent empuantir et gaster les maisons ; mais aussi ils veulent que ces pots se vident reglement tous les soirs : ce qui empuantit tellement l air, qu une heure de nuit passée il ne faut plus parler de cheminer par Chiaia. Le matin il ne paroist rien de cette immondice, le poisson la mangeant toute : ce qui le rend si gras et si abondant en cet endroit la...

Et n'oubliez pas qu'il sentait la violette et le musc. Voilà un système qui vaut bien celui de l'épandage ou du tout à l'égout, et qui coûte moins; mais il est certain qu'aucun ingénieur ne le proposera jamais, et nous avons peine à nous représenter, évoluant sur les bords de la Seine ou même à la Canebière, ces longues théories de modernes Danaïdes.

Le plus beau spectacle offert par Chiaia, c'était le *passegio* ou *Posilippo,* c'est-à-dire le cours qui « depuis le premier dimanche apres la S^t^ Jean jusques a la Nostre Dame de septembre » se faisait par mer et par terre entre Naples et le Pausilippe, les dimanches, mardis et jeudis, de vingt et vingt-et-une heures jusqu'à vingt-quatre. Dès le matin on arrosait la route entre le palais du vice-roi et sa villa de Pausilippe avec « une magnificence qui tenoit fort des anciens Romains » et coûtait chaque fois à la ville quarante écus. Et l'on n'en chassait pas seulement la poussière : les courtisanes ne devaient pas y paraître sous peine « de perdre tout ce qu elles avoint sur elles et de chastiment corporel », et les baignades étaient interdites sous peine de galères. Les dames suivaient cette route en carrosses ; mais les cavaliers venaient par mer, de Naples ou de San Lorenzo, en barques longues et étroites (*felucche sottili*), dont la décoration rappelait les vaisseaux aux joues peintes, les νῆας μιλτοπάρῃας d'Homère : au-dessous d'une grosse

tête embroussaillée de cheveux, de crin ou de poil de chèvre, qui donnait assez bonne grâce au bec ou *rostrum,* des cercles et des lignes ressortaient en rouge vif sur le fond noir de la barque au-dessus de l'eau bleue ; souvent aussi un dauphin, peint à l'avant et à l'arrière, portait bonheur aux chrétiens comme autrefois aux fidèles de Neptune. A la poupe s'étalaient, sur un bâtis en menuiserie peint en rouge, les riches couleurs d'une tapisserie dont les franges pendaient sur les bords : c'était le *tendale,* la tente, presque toujours surmontée des armes de son propriétaire ou de quelque devise. Ceux qui n'avaient pas de felouque en louaient une quinze et vingt écus par mois pour se faire porter à Pausilippe les dimanches et fêtes; et à certains jours solennels on payait jusqu'à trois ou quatre écus pour deux ou trois heures.

Chaque felouque est montée par cinq mariniers au moins ; les plus longues par six ou sept : le dernier, qui sied a la pouppe, rame a la mode de France, c est a dire a reculons, assis et tirant a soi la rame; mais les autres se tiennent debout le visage tourné vers le lieu ou ils veulent aller : et voguent en poussant devant eus des deus mains la rame et avanceant la jambe droite a chasque coup de rame et s allongeants et courbants tout le corps, ce qui est beaucoup plus penible que l autre façon de voguer mais fait bien plus d effet, a ce qu ils disent ; aussi ces felouches semblent voler en mer, et plus elles sont estroites plus vont viste.

Il n'était permis cette année-là qu'aux *titolati* (princes, ducs, comtes ou marquis) d'avoir des chœurs de musique, et aucune barque ne devait porter enseigne ni banderole ; la soie, le velours et le damas brodés d'or ne devaient paraître ni sur les épaules des mariniers ni sur les felouques, et le vice-roi s'était réservé le droit de placer la tente au milieu et par conséquent d'avoir des rameurs à l'avant et à l'arrière. Il voulait ainsi prévenir les dépenses excessives dont plusieurs maisons étaient demeurées incommodées ou même ruinées, et n'était pas fâché en outre d'humilier ces faquins, ces *picaros,* comme il appelait les nobles napolitains. Ceux-ci avaient fort mal pris cette défense, leurs femmes surtout, dont aucune ne parut sur mer cette année-là. Orestès ne connut donc que par ouï-dire les splendeurs de ce cours, où chaque dame faisait suivre sa felouque de deux autres chargées de courtisans et de musiciens, et cherchait à avoir la felouque et les rames les plus dorées, la plus riche tente et les mariniers les plus magnifiquement vêtus; si bien qu'on avait vu à Pausilippe jusqu'à deux cents felouques

dorées où les plus jolies femmes apparaissaient au milieu du satin, du velours et de la soie au mille couleurs entre l'azur de la mer et celui du ciel : spectacle unique au monde, que Bouchard dut regretter de toute la force de sa badauderie. Il ne vit que des mariniers coiffés de toile blanche et vêtus de futaine blanche; de futaine blanche aussi étaient les *tendali,* que les cavaliers faisaient enlever, de dépit, en arrivant au cours, « laissants leurs barques toutes descouvertes et nues, qui estoit une chose fort melancholique et laide à voir ».

Seule, la felouque du vice-roi rappelait la magnificence des années précédentes. Construite pour l'infante qui avait passé par Naples en Hongrie, elle était extraordinairement longue et complètement dorée ; le *tendale* de bois doré, placé au milieu *in forma di gondola* et couvert de drap d'or à fond vert, « estoit clos de vitres come une chambre »; une seconde tente, à l'arrière, abritait des musiciens espagnols. Les mariniers, au nombre de dix ou douze, étaient vêtus de drap vert passementé d'or. Trois felouques suivaient celle-là, dont les *tendali* étaient de soie, et les mariniers habillés de soie : la première portait les courtisans; la seconde semblait attendre les gens que le vice-roi inviterait à y monter; dans la troisième était un chœur de musique italienne. Les musiciens napolitains chantaient avec beaucoup moins d'art et de grâce que les Espagnols, dont les airs réglés, suivis, doux et mélancoliques, étaient fort touchants ; mais, à dire vrai, les uns et les autres furent peu nombreux et très médiocres cette année-là.

Vers vingt et une heures, les carrosses des dames forment la haie le long d'une esplanade bâtie sur pilotis ou taillée dans le roc par le duc d'Albe entre Mergollino et Pausilippe.

Tout le mystere du cours consiste a aller et venir le long de [cette] marine et saluer les dames en passant avec de longues inclinations; car c est une des regles fundamentales qu il ne faut jamais avoir le chapeau en teste. Les mariniers s entrebattent a qui passera le plus proche de terre, et quelquefois il en naist de grosses querelles entre les cavaliers mesmes, car outre que l on voit mieus les dames, c est en mer tousjours le lieu le plus honorable : aussi si tost que la barque du viceroi paroist, toutes les autres s escartent en mer, luy donant le bord de la marine, come aussi toutes les musiques cessent quand, le viceroi passant, la sienne chante : autrement, deus chœurs de musique se rencontrans, ils font a l envi a qui chantera le plus haut et le mieus. Il y a aussi grand

debat a qui approchera le plus pres de la barque ou sera un chœur : laquelle en tirera quelquefois des cinquante et cent autres apres et autour de soy, si fort serrées qu il semble que ce ne soit qu un corps : et c est un plaisir de voir et ouïr le tumulte des mariniers et des rames quand la barque de la musique veut tourner ou qu il faut faire largue au viceroi.

Une autre ceremonie fort solennelle du cours est le manger : les dames dans les carosses et les cavaliers dans les felouques tienent de grandes panerées de fruits, qu ils acheptent sur la marine de Mergollino, ou les fruitiers les arrangent en bel ordre dans leurs *quadretti* et autres plus grands paniers, et les ornent de grande quantité de fleurs d orange, jasmins, roses, etc...

Le viceroi retiré, les dames comencent a partir, et alors comence, vers les 24 heures, un autre cours, qui n est gueres moins agreable que le premier, encore qu il ne soit composé que de moines, d escholiers, de clercs et d artisans, qui vont la se resjouir avec toute leur famille. Les barques dans lesquelles ils se font porter (*guzzi* et *guzzarelli*) sont come demies felouches ou il n y a que deus mariniers, et seroit une chose infame de paroistre au grand cours dans ces barques, pour lesquelles on ne paye que 5 ou 6 carlins. C est un plaisir indicible de voir toutes les marines, les promontoires et les escueils mesme de cette coste bordez de ces petites gens, dont les uns banquettent, autres chantent, autres dansent, autres jouent et autres... [visitent de compagnie] les grottes et spelonches, et autres un peu plus loing se baignent [pour le plus grand plaisir des yeux]. En somme pour conclure, je ne croi pas qu il y ait aujourd hui lieu plus delicieus et ou se facent plus de galenteries que cette coste de Pausilype. Les bastiments de Baies étoint bien autre chose, ce que l on peut voir par les ruines, mais Pausilype en recompense est un continuel jardin, il est beaucoup plus diversifié par quantité de petits seins, golphes, marines et escueils, et ses palais sont fort considerables et pour leur gentillesse et magnificence et pour leur grand nombre.

Le vice-roi donnait chaque semaine *festino* et comédie à toute la noblesse, surtout aux dames « qui dançoint entre elles sans home, excepté le viceroi ». Les *festini* d'Italie ne ressemblaient pas à nos festins de France ; on y dansait seulement d'ordinaire ; néanmoins, le vice-roi faisait servir des fruits « dans des petits paniers tout argentez ». On jouait ensuite la comédie en espagnol et en italien : « Il n y a rien de plus ennuyant, de plus plat, barbare et sentant sa representation d escholier, come que font les comediens espagnols. mais la comedie est le vrai gibbier des Italiens ». Toutes leurs qualités sont à la scène comme à leur place naturelle, et leurs défauts y deviennent des qualités ; ils savaient amuser leur public, l'empaumer, et se faisaient pardonner, à force de drôlerie,

des hardiesses qui, débitées ailleurs et par d'autres, auraient coûté cher à leurs auteurs :

— Viens ça, Coviello, disait dans une de ces comédies le *magister*. Es-tu toujours disposé à travailler de toutes tes forces, *omni ope atque opera?* à écouter de toute la longueur et largeur de tes oreilles la parole du maître, *verba magistri,* afin de dégoiser un jour purement et rhétoriquement le docte, insigne et grandiloquent idiome de Caton, d'Hortensius, de Tullius Cicero et d'un tas d'autres qui de leur temps eurent la langue moins haut mais mieux pendue que ne furent les plus fameux de nos ancêtres (dont Dieu ait l'âme!). Veux-tu toujours apprendre le latin?

Covielle. — Oui, maître; car une fois que je parlerai latin, je serai docteur, et quand je serai docteur, j'aurai de l'esprit.

Le Magister. — *Recte dixisti,* c'est bien parler : le bonnet de docteur donne de l'esprit, et le latin donne le bonnet de docteur. Qui parle latin ne peut errer, *non errat qui latine errat;* et d'ailleurs, si tu erres, qui le saura? Le bœuf mugit, mon fils, le mouton bêle, l'âne brait et le moine nasille; mais le savant latinise; *nullus nisi latine doctus. Ergo latinisemus.* Et voyons d'abord si tu as retenu les bons documents, *bona documenta,* que je t'inculquai hier dans la cervelle : Quelle est la plus grande vertu de la langue latine? *quæ est maxima virtus?*

Covielle. — D'être courte et dire beaucoup en peu de mots.

Le Magister. — *Optime; multa paucis.* Mais saurais-tu bien le prouver? car il ne faut rien avancer sans preuve, *sapiens nihil affirmat quod non probet.*

Covielle. — Je le prouve par un exemple.

Le Magister. — Oh! oh! un exemple! bravo Coviello! *exemplum bonum præstat argumento optimo,* et il n'est pas une bête celui qui choisit bien ses exemples,

Magna jubet de se puer exspectare magistrum.

Mais es-tu bien sûr, Coviello, d'avoir un bon exemple, un de ces exemples qui jettent un raisonnement par terre et qui pulvérisent une kyrielle d'arguments, un exemple plus probant que *Barbara,* plus fort que *Celarent,* plus triomphant que *Baralipton?*

Covielle. — J'ai un exemple qui vaut à lui seul tous les syllogismes passés, présents et futurs, *in omni modo atque figura,* et

au prix duquel ratiociner est proprement perdre le temps à brider les mouches ou à friser les rainettes.

Le Magister. — Et quel est cet exemple, Coviello?

Covielle. — Un mot, qui veut dire un million de choses.

Le Magister. — Un million de choses? c'est beaucoup.

Covielle. — C'est encore moins que n'en dit mon mot latin; car il exprime tous les maux que les hommes puissent se faire entre eux.

Le Magister. — Tous? ce n'est pas possible, Coviello; il y en a trop. Songe à tout ce que les hommes se sont fait de mal depuis que Caïn tua Abel : les tromperies, les menteries, les perfidies, les calomnies...

Covielle (continuant). — ...les injures, les parjures, les impostures, les tortures...

Le Magister. — ...les vols,

Covielle. — ...les dols,

Le Magister. — ...les larcins,

Covielle. — ...les fraudes,

Le Magister. — ...les faux,

Covielle. — ...les dénis de justice,

Ensemble { Le M. — ...les pilleries, les concussions, les impositions...
C. — les pirateries, les extorsions, les réquisitions...

Ensemble { Le M. — ...les insolences, les coups de bâton, les coups de coûteau...
C. — ...les arrogances, les coups de pied au c..., les coups d'épée...

Ensemble { Le M. — ...les coups de fusil, les coups de canon...
C. — ...les coups de pistolet...

Covielle. — Assez! assez! il me semble que tous ces coups vont grêler sur moi.

Le Magister. — Eh bien! dis donc tout cela en un mot.

Covielle. — Je n'ose pas.

Le Magister. — Ah! ah! tu t'es vanté! Comment d'ailleurs pourrais-tu être plus savant que moi? *Magister est magis ter quam discipulus; ego autem magister, tu discipulus; ergo* tu ne peux pas savoir ce que je ne sais pas.

Covielle. — Me donnerez-vous votre bonnet et votre titre de docteur si je dis d'un seul mot latin que vous m'avez volé, pillé, battu, assassiné et le reste?

Le Magister. — Oui, et j'avouerai même que je suis un âne.

Covielle. — Eh bien!... me promettez-vous qu'il ne résultera pour moi aucun mal de la parole que je vais dire?

Le Magister. — Et quel mal veux-tu qu'il en résulte? d'ailleurs demande à Son Altesse la garantie de sa parole royale. Tu vois, Son Altesse te permet et t'ordonne de parler. Mais tu serais bien embarrassé de trouver ce mot plus que cabalistique, et tu ne le diras pas parce que tu ne le sais pas.

Covielle. — Je ne le dirai pas?

Le Magister. — Non.

Covielle. — Eh bien! je le dis : *tu me spagnolisavisti.* — N'ai-je pas tout dit en un seul mot?

Le Magister. — Tais-toi; il m'a semblé voir tous les maux de la création déchaînés sur nous.

Covielle. — N'ai-je pas gagné votre bonnet?

Le Magister. — Le voici; caches-en tes oreilles. O mon fils! enfant de mon esprit, honneur de mes cheveux blancs et consolation de ma vieillesse!

O et præsidium et dulce decus meum!

sois docteur; tu l'es dès maintenant plus que moi; c'est à ton maître désormais d'apprendre de toi le fin du fin, le fond du fond, l'intime génie de la langue latine : *tu me discipulavisti!*

La scène a été certainement moins longue que nous ne nous sommes amusé à la restituer sur l'indication de Bouchard, et le mot moins souligné; mais il fut dit, et le vice-roi obligé d'en rire : il eût été curieux de voir la salle à ce moment-là, la colère ou le dédain des Espagnols et l'air détaché et innocent qu'ont dû affecter les Napolitains.

Outre le cours qui se faisait trois fois par semaine, outre les *festini* hebdomadaires du vice-roi, outre les processions qui se succèdent sans qu'un saint fasse tort à l'autre, on célèbre encore à Chiaia et à Pausilippe deux fêtes, les plus solennelles de l'année, celle de l'Assomption, où les mariniers font des régates et se disputent un veau, comme deux mille ans auparavant les marins de Cumes et de Parthenope; — et « celle de la Nostre-Dame de Septembre », pendant laquelle se tient à Piedegrotta « come une foire de marchandises a manger ».

[A cette occasion] les moines traiterent Orestes en refectoir, somptueusement, y ayant pour le moins 12 ou 15 mets a chasqu un. L apres disnée toute la noblesse de Naples vient par terre, de sorte que depuis la porte de Chiaia jusques au couvent, qui sont presque 2 mil, ce ne sont que continuelles files de carosses si pressez que les gens de pied ne peuvent passer : et jamais Orestes ne vit tant de carosses ensemble, ceus du Louvre et du palais de Paris et ceus de la place de S^t^ Pierre de Rome n estant rien au prix. Ce jour la finit le cours de Pausilype.

---

## Séjour a Sorrente ; d'Amalfi a Naples le long de la côte. Les vendanges.

Les deux mois de séjour à Chiaia avaient été agréables ; mais c'est dans la partie orientale du golfe, autour de Sorrente, que Bouchard passa les huit journées les plus heureuses de son voyage et probablement de sa vie tout entière : aux charmes de ce pays « le plus attirant de tout le cratère et que les Grecs ont eu raison de nomer du nom des Syrenes », se joignait l'avantage, qu'il goûtait fort, d'en jouir sans ouvrir sa bourse et sans avoir à la défendre à chaque pas contre « des gens qui ne tendent a autre chose qu a voler et despouiller les estrangers » ; il s'y ajoutait aussi, il faut le dire à sa louange, la douceur de retrouver comme un coin de la patrie et presque une famille chez Pierre La Sena, un demi-Français qui l'avait pris en affection :

Il fut la dans la maison d un sien ami, un chasqu un s efforçant de luy faire caresses, ce qui luy fit ressouvenir du sejour de France chez ses parents, et ce qui lui sembla extremement dous[1]. Tout le temps s employa a manger, a nager en mer, ou l on a un tout autre plaisir que dans les rivieres, a se promener, a rire et a lire, car l ami qui avoit convié Orestes estoit le plus sçavant et le plus honeste home qui soit dans Naples.

Notre homme n'oublie pas pour cela de prendre des notes, mais la table de La Sena semble avoir été le premier objet de son observation : il put y apprécier ces *vitelle* (génisses) de Sorrente, exclusivement nourries de lait jusqu'à l'âge de deux ou trois ans, meilleures que les *vitelle mongane* si vantées à Rome, — des cailles et des becfigues dont les vols s'abattaient à ce moment de l'année

[1] Les cœurs des Bouchards se repoussent en raison inverse du carré des distances.

sur le cap de Massa et qu'on y prenait par milliers, — d'excellents pâtés de *lecciuola,* le plus délicat poisson qu'il eût encore mangé[1], — et surtout les fruits du pays, qui sont délicieux, entre autres les figues et certains raisins si fermes sous la dent qu'on croit mordre dans une poire ou une prune.

A une pareille table il eût été malséant de s'asseoir sans appétit; aussi en avait-on gagné toute la matinée sur les hauteurs qui dominent Sorrente au milieu des vendangeurs et des chasseurs de becfigues, en face d'une nature où la sauvagerie même se fait aimable et où la grandeur est souriante. Et quelle variété d'aspects! S'ils se tournaient vers le sud, ils avaient sous les yeux à peu près le même théâtre que Bouchard avait admiré au mois de mai; seulement, au lieu d'apercevoir de Capri le promontoire de Massa, ils apercevaient l'île du haut du promontoire, et au-delà à droite et à gauche, la mer et le ciel sans bornes. Vers le nord, ils suivaient, de plus près que du mont Solaro, les contours du cratère tout entier prolongé au-delà de Misène par les rivages de Baies; ils voyaient les montagnes qui l'enveloppent tantôt surgir brusquement de la mer, tantôt, laissant place aux villes et villages entre leur pied et la ligne bleue des flots, s'élever ici par ressauts et là en pentes douces où les maisons isolées grimpaient à travers les champs dépouillés et les vignes multicolores jusqu'à la sombre verdure des bois. Ce cercle riant était interrompu par les taches noires et difformes dont la dernière éruption avait sillonné la montagne et souillé le bord de la mer : d'aucun autre point on n'embrassait mieux dans son ensemble le beau cirque de hauteurs qui de trois côtés domine le Vésuve comme une scène antique, mais comme une scène qu'on aurait arrondie : et pour rappeler que le terrible acteur était toujours là, prêt à surgir de l'abîme, de gros nuages en sortaient, qui montaient tout noirs dans le ciel et dont l'âcre odeur se faisait sentir jusqu'à Sorrente.

Ils revinrent à Naples par mer... et par le chemin des écoliers, en passant par Amalfi et en visitant toute la côte depuis le cap de Massa jusqu'à celui d'Orso.

[Orestès l avait déjà parcourue][2]; mais elle luy sembla tout autrement belle cette fois cy; et il se confirma par la dans son opinion, que le

[1] C'est, dit-il, le *glaucus* des anciens, la *biche* ou *cabrolle* (?) des Provençaux; il est quasi rond, et les plus gros dépassent la longueur du bras.

[2] Il en a donné une description, où il renvoie souvent à Capaccio.

meuble le plus necessaire a un qui voyage est un bon et galand home pour compagnon :

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.

Il n y eut marine, village, terre et escueil ou ils n abordassent, mangeants sur l arene couchez sur le tapis de la barque, et les mariniers faisans la cuisine sur un roc, les uns cherchant du bois, les autres de l eau, les autres battans le fusil, de sorte qu Orestes s imaginoit de voir les compagnons d Enée a leur arrivée a Cumes, qui n est pas fort loing de la [1].

Voilà un joli commentaire de l'Énéide; voici maintenant une note prise par le candidat évêque : « Orestes vit en cette coste la trois ou quatre eveschez dont les eglises sont beaucoup plus delabrées et infames que les plus chetives paroisses de village de France, et les evesques auront des deus, trois et quatre cents escus de revenu ». Autant de noms ajoutés à la liste des bénéfices à ne pas solliciter. Si l'homme d'église n'a pas fait tort à l'humaniste, il n'étouffe pas le philosophe, comme vous allez voir; il lui impose seulement quelques précautions de langage qui rappellent,

... si parva licet componere magnis,

Galilée réfutant le système de Copernic pour le faire connaître. Lisez la visite à la châsse de saint André, et dites si le prêtre et le sceptique n'auraient pas fait bon ménage sous le même bonnet, meilleur encore sous la même mitre :

A Amalfi, Orestes apprit enfin le secret de la manne qui sort du corps de S^t^ André. La chasse d argent dans laquelle est enfermé ce corps, est au fond d une espèce de caveau qui a au milieu de sa voulte un soupirail environ d un pan de diametre. Cette ouverture est exactement bouchée d une platine d argent faite comme un plat ou assiette, au milieu de laquelle il y a un petit tuyau de la hauteur d un doigt ou deus, et dont le trou est fort petit. cette assiette est recouverte d une autre semblable mais [retournée]. c est entre ces deus plats que se fait la manne, qui n est autre chose qu une eau claire qui se trouve de temps en temps au fond du plat. Le sacristain assura a Orestes que la chasse mesme estoit toute moite et baignée de cette eau. Un qui se treuva la et qui faisoit le philosophe, dit que ce caveau ne pouvoit estre que tres humide, estant foui sept pieds en terre, outre que toute la chapelle [est déjà en contre-

[1] Énéide, VI, v. 5-8.

bas] de douse a quinze pieds. l humidité donc envoyant cette vapeur en haut, elle se ramasse a l ouverture du petit tuyau, par lequel passant come par le bec d un alembic, elle se va attacher a la concavité du vase superieur, s y reduit en eau, et par apres tombe goutte a goutte au fonds du plat inferieur.

Le même philosophe, remarquant qu'on avait fait des portes et des fenêtres au caveau, qu'on y tenait constamment allumés des cierges et une lampe, qui est sous l'autel proche des plats, enfin qu'il y venait un grand concours de monde, demanda si la manne n'avait pas diminué à mesure que par toutes ces causes le caveau se séchait. — Elle avait en effet diminué, répondit le sacristain; mais c'était en punition de ce que certains chanoines en avaient vendu. Tout le monde se rendit à une si bonne raison et « se moqua de l opinion extraordinaire de ce compagnon ».

Cet excellent sacristain, qui croyait de tout son cœur à la manne de son saint, semblait avoir quelques doutes sur celle des autres. Interrogé sur la manne de saint Mathieu de Salerne, il se montra plutôt sceptique; quant à celle de saint Nicolas de Bari, il n'osait pas la nier; mais c'était une manne de qualité inférieure « qui ne montoit pas en haut comme celle de saint André », une manne qu'il fallait recueillir sur une éponge ou sur du coton « devalés au fond du caveau ».

Et encore à la chasse de S^t^ Nicolas il y avoit un trou d ou paraissoit un genouil, duquel découloit la manne, tandis que la chasse de S^t^ André estoit exactement fermée, et que la force du saint estoit telle de faire passer la manne au travers l argent... De tout cela il ne fait rien voir, ouvrant simplement une petite porte de fer qui clost le vide de l autel, puis levant une couronne d argent qui est sur ces deus plats, encadenassés par trois serrures qui ne s ouvrent qu aus vicerois et aus evesques. Par grande faveur le grand vicaire, in pontificalibus, tira d un reliquaire enfermé sous l autel une petite fiasche d argent dans laquelle estoit la manne; dont mouillant une petite aiguille d argent, il en frotta les yeus des assistans, ce qui est fort souverain a la vue, disent-ils.

Ils visitèrent ensuite les larges rues ornées de palais, où il y aurait eu plus de vilaines femmes et de beaux garçons sans neuf moulins à papier, mûs par les eaux de la montagne, qui gâtaient l'air de la ville[1]. Le sacristain les mena voir certains reliquaires à un couvent de dames; « elles vinrent toutes aus grilles, deman-

[1] En 1882, il y avait seize papeteries.

dant qui estoint ces gens la, et avoint grand envie de causer avec eus, ce qu Orestes desiroit aussi »; mais le bon chanoine aima mieux les faire monter à la Calonica, à mi-hauteur de la montagne, où les touristes vont encore aujourd'hui admirer une fort belle vue sur la ville et sur la mer[1]. Leur guide les arrêta surtout devant les os de Zacharie, apportés de Constantinople au XIIIe siècle « par un certain cardinal di Capua »; ils sont enfermés, il est vrai, dans un « fort ample reliquaire qui occupe toute une façade » de l'église des Capucins; mais quel reliquaire vaut une belle vue ?

L'heure s'avançait et Bouchard devait commencer à craindre qu'il n'y eût trop de reliques à Amalfi; mais le sacristain de Saint-André était aussi hospitalier que pieux : en descendant de la Calonica, « il mena la compagnée chez soi », et la traita avec une magnificence que notre voyageur proclame extraordinaire pour le pays. Ce n'est pas que tous les mets fussent recherchés : les *molignane* (aubergines) par exemple « étaient à Rome abandonnées aux Juifs », et il n'était pas à Naples un lazzarone qui ne se fît pour quelques *cavalli* enrouler autour des poignets deux ou trois au trois aunes de macaroni; mais les molignane du chanoine, « farcies de chair, fromage, paste et epices », furent à Amalfi fort appréciées des chrétiens, et ses macaroni, triomphe de sa cuisine et gloire de la cité[2], « estoint d un tout autre goust que les ordinaires ». De plus, luxe rare dans ce pays ruiné, « les cuillers, salieres et chandeliers estoint en argent ». La « compagnée » ne fut pas moins bien logée que traitée : non-seulement chacun eut son lit, ce que Bouchard juge digne de remarque, mais ces lits étaient excellents et avaient « des pavillons et couvertes de soye ». Le lendemain matin, il leur fallut emporter « un parfaitement beau panier de fruits avec toutes les fleurs et ornements requis », et chacun reçut en outre deux grandes bouteilles d'eau de fleur d'orange et deux petites d'eau d'ange, « qui se fait par excellence dans cette ville la ».

Orestes et ses compagnons estoint dans toutes les peines du monde de ce qu ils devoint faire pour satisfaire a tant de courtoisie, lorsque luy prevenant, dit qu il ne prenoit jamais d argent, mais qu il alloit tous les

[1] Ils peuvent même y demeurer; car le couvent des Capucins, après avoir été une école navale, est devenu une auberge.

[2] On fabriquait alors et on fabrique encore à Amalfi les meilleurs macaroni du royaume.

ans a Naples une fois, pour achepter des parements a S^t André, et que si la compagnée vouloit fournir tant d aulnes de taffetas blanc dont il avoit besoing, qu il le recevroit volontiers. demande estrangement honorable pour un prestre de ce païs la et a qui la chanoinie et dignité n aportent de revenu par an que neuf escus[1]. Ainsi Orestes sortit brayes nettes, croyant auparavant qu il deust payer pour sa part au moins une couple de pistolles. [Tous les pèlerins de Saint-André ne sont pas aussi bien traités ; mais] l Archevesché tient a poste une maison avec quantité de lits ou sont logez gratis ceus qui viennent visiter le saint.

La compagnie ne poussa pas jusqu'à Salerne, que Bouchard ne connaissait que trop. Ils visitèrent, entre Amalfi et Majore, une grotte délicieuse d'où sourd l'eau pure et froide de la Marmorata, pour aller presque immédiatement faire « une belle *capate* en mer par dessus les rocs », — ils y dînèrent et longèrent encore la côte jusqu'au cap d'Orso; mais là ils tournèrent la proue à l'ouest vers les Galli, qu'ils dépassèrent trop vite pour observer les pêcheurs de corail; et ils s'engagèrent dans les *bocche di Capri,* bien que la mer fût agitée, en se moquant de la sottise des mariniers de jadis qui faisaient le tour de l'île pour les éviter.

De la mer ils voyaient toute la presqu'île de Massa parcourue par les chasseurs de cailles : du sommet, où les *casali* se groupent autour de la *terre* principale, ils descendaient à travers les oliviers, suivis d'un chien couchant et portant à la main un filet attaché à deux longs roseaux : le chien arrête, le filet s'abat et la caille est prise. Point de villa ni de noblesse sur ce massif assez âpre; les habitants y étaient rustiques et méchants mais, comme la plupart des montagnards, « fort ingenieus, principalement dans les arts manuels ». Grands ennemis de leurs voisins, « ils ne permirent pas à Orestes d aborder a cause qu il estoit en une barque de Sorrente, prenants leur pretexte a quelque formalité de billets de santé ».

Les gens de Puolo furent plus hospitaliers, et nos trois navigateurs purent visiter les restes de la villa d'Asinius Pollion (d'où le nom de la ville, d'après Capaccio), « non en cette marine, come juge Orestes, mais entre Massa et Sorrente, sur un cap d ou l on a toute cette belle vue descrite par Statius en son *Surrentinum Pollionis* ». On y trouve en effet des vestiges d'une très vénérable

[1] Il doit y avoir ici une erreur ; peut-être Bouchard a-t-il oublié le mot *cent;* mais alors sa phrase s'expliquerait moins bien.

antiquité, où l'on discerne encore des portiques, des piscines, des bains, des chambres : « bref ces ruines sont encore si magnifiques qu elles semblent plus tost a celles d une ville entiere, que d une seule maison ».

Remontés en barque, ils doublèrent le cap dei Cervi (*Cereris,* prétend Capaccio) et se trouvèrent dans la baie de Sorrente. Elle est bornée et dominée au nord et au sud par deux hautes montagnes entre lesquelles monte doucement « come la scene d un agreable theatre » le plateau, *il piano,* qui porte la ville entre ses deux marines, la petite et la grande. Ce plateau se termine brusquement par une sorte de muraille qu'on croirait faite de main d'homme et dont les parties les plus basses s'élèvent encore de quatre ou cinq mètres au-dessus de l'eau (Bouchard dit *deux cannes*). Toute cette pierre tendre, falaises, écueils et rochers, colorée en rouge par une mousse qui embaume l'air d'une odeur de musc, est de toutes parts découpée, fouillée, creusée en grottes, en voûtes, en escaliers qui mettent la ville en communication avec la mer. « Beaucoup de ces grottes semblent d anciens *balnea* romains, entre autres [celle des Capucins], de vingt-cinq ou trente pieds quarrés, ou la mer s engouffre par une assez petite ouverture ». Mais la curiosité principale, celle que les gens du pays ne manquaient jamais d'indiquer aux étrangers et sur laquelle leur faconde ne tarissait pas, ce n'étaient ni ces anciens bains ni les restes de monuments romains qui bordaient la mer ; — c'était un écueil qui se dressait au-dessus des flots, presque au bout de la baie de Sorrente. Il n'avait par lui-même rien qui le distinguât du commun des écueils, mais il était associé au très joyeux souvenir de la reine Jeanne : un jour qu'elle avait trouvé sur cet îlot bon souper, bon gîte et le reste, la reine, qui avait la mémoire du cœur, l'exempta de toutes daces et gabelles. Heureux îlot ! courtisan plein d'usage et d'engin ! il savait comme on fait les bonnes maisons ! Sa fortune a été durable : on venait encore, au bout de deux cents ans, de Naples et des pays circonvoisins, « y faire les contracts de barques qui se vendent, affin de ne pas payer certain droit qui apartient au Roy ». Et voilà ce qu'on gagne à n'être point un écueil austère, un écueil rébarbatif !

Le *sein de Vico* est moins grand et ne paraît pas d'abord aussi agréable que celui de Sorrente ; mais de la ville, située sur la montagne, et en particulier de la « très magnifique » maison des

Théatins, Bouchard trouva « le païs fort délicieus »; délicieux aussi les fruits et le vin de Vico, un vin « couleur de syrop de cerise », appelé pour cela *il cerasolo,* ayant à peu près l'odeur et le goût du vin d'Albano, mais moins doux et supérieur à tous ceux qu'il avait bus jusque-là dans le royaume.

Dans un golfe plus ample, au pied de montagnes chargées les unes de forêts, les autres (vers Gragnano) d'arbres fruitiers ou d'oliviers, Castellamare allongeait son môle devant un vaste port et dressait ses belles maisons sur les ruines de Stabies. Son château était relié à la marine par une large muraille, dans l'épaisseur de laquelle un escalier (Bouchard dit *un degré*) permettait de monter et descendre à couvert. Il coule auprès une petite rivière « toute pleine de divers metaux qui nagent sur l eau » et qui la teignent, ainsi que les cailloux, de diverses couleurs; on l'appelle *l'acqua fetente* à cause de son odeur sulfureuse. « De la se comencent a voir les ruines du Vesuve, lequel du costé de tramontane et levant, fait come partie et mur du golfe de Castel a mare ». Le grand écueil de Rovigliano, qui est en face de l'embouchure du fleuve Sarno, portait, entre autres bâtiments, une église et une tour, qui attiraient l'attention de Bouchard et de ses compagnons; ils ne se doutaient pas qu'ils tournaient le dos à des monuments autrement intéressants, qu'à mille pas de cette embouchure du Sarno, devant laquelle ils passaient sans la regarder, dormait dans la cendre une ville entière, et qu'avec quelques coups de pioche ils auraient pu rendre à leurs contemporains Pompéi et, en raccourci, la vie romaine.

Après la pointe et la tour de l'Annunziata, la côte est quasi toute droite; c'est une marine interrompue de loin en loin par quelques écueils assez bas. Rivières jetées hors de leur ancien lit et coulant éparses en mille filets; nouvelles marines formées des cendres et ruines du Vésuve, « et dont telle aura plus de cent pas de long et de cinquante de large » ; rochers dégouttants de pétrole, dont l'odeur se sent de plus d'un mille[1], ruines noircies par les flammes, amas de cendre ou de débris calcinés;

Cuncta jacent flammis et tristi mersa favilla ,

tout présentait l'image de la désolation et de la mort. Après avoir vu passer sous leurs yeux une série de paysages riants et gran-

[1] Surtout entre l'Annunziata et la Torre del Greco. On recueillait avec du coton le pétrole, qui surnageait fort loin en mer, « et ce de tout temps et ancienneté ».

dioses où la terre et la mer, la nature et la main de l'homme, le présent et le passé se complètent et se fondent en une triomphante harmonie, ils voyaient se dresser devant eux l'effrayante vision de la force aveugle et irrésistible détruisant sans pitié ce qu'elle a créé sans le savoir. Mais comme il y avait déjà neuf mois que la monstrueuse brute n'avait secoué la terre et qu'on arrivait au port, cette impression fut bientôt effacée par une autre. Ce qui frappe Bouchard, en revoyant Naples, c'est qu'on ne leur demande aucun bulletin : « les ordres de santé sont si mal observéz que tous les pestiferés d Italie pourroint aborder ici sans qu on leur dist rien. Il ne faut avoir qu un peu d adresse ». C'est grâce à cette négligence que, quatorze ans plus tard, la peste pénétra dans la ville et y exerça d'horribles ravages.

On ne rentre pas à Naples sans retrouver les processions et les cérémonies religieuses. Le 19 septembre, à l'occasion d'une des fêtes de saint Janvier, qui se faisait hors de la ville, dans l'église où le corps du saint fut posé dans le trajet de Pouzzoles à Naples[1], — Bouchard visita les sépulcres anciens des chrétiens. Ces catacombes de Naples creusées dans la pierre et non dans la terre comme celles de Rome, sont aussi plus hautes, plus larges et plus ornées de peintures mieux conservées. On y voit jusqu'à trois voûtes portées l'une au-dessus de l'autre par des ordres divers; les trous ou *loculi* ont été taillés dans la muraille avec plus de soin et s'y étagent avec plus d'élégance qu'à Rome ; ils sont vides d'ailleurs, ainsi que « quantité de grandes chapelles ou sales spacieuses qui estoint les sepulcres particuliers des evesques ou de quelques illustres familles ».

C'est en sortant de ces longs souterrains qu'Orestès prit en flagrant délit de mensonge le custode du sang de saint Janvier[2]. Il reviendra encore une fois, dans les premiers jours de novembre, examiner le précieux flacon, et cette fois encore il en trouvera le contenu liquide, mais « plus rouge et plus espais qu en may, et engraissant et rougissant le verre ». Il vit aussi dans cette même église un bâton veiné et marqueté à tête et à bout d'ivoire, avec lequel saint Pierre, qu'on aurait cru moins élégant, assurait les premiers pas qu'il fit en Italie. On avait aussi promis à Orestès

[1] C'est l'église Sto Gennaro dei Poveri, derrière laquelle se trouve la seule entrée restée praticable des Catacombes.

[2] Voyez plus haut la fête du 1er mai.

de faire liquéfier devant lui le sang de Sta Patricia en l'approchant d'une dent de cette sainte; « mais quand ce vint au faire et au prendre, l abbesse se treuva malade ».

Il assista encore à la procession du Rosaire, faite au mois d'octobre, en commémoration de la victoire de Lépante : des jeunes filles, parées des plus beaux habits qu'elles avaient pu emprunter et travesties en anges ou en saintes, étaient groupées par compagnies autour des mystères de la Vierge et de saint Thomas, c'est-à-dire autour de groupes en bois sculpté de grandeur naturelle. Elles passaient en chantant des cantiques au milieu de compagnies et d'escadrons de soldats qui tiraient continuellement « pour faire honeur a la feste ». Ce mélange de jeunes filles et de soldats, de voix féminines et d'arquebusades « fait une belle vue et done grande consolation ». (Quelle consolation ? et de quoi Bouchard pouvait-il bien avoir à se consoler ?) Son âme donc se consolait à ces spectacles édifiants; mais elle se divertissait aussi dans le même temps aux vendanges, qu'il nous décrit d'un autre style.

C'est plaisir, dit-il à peu près, de voir ces hauts ormes et peupliers couverts de plus de raisins que de feuilles, et dont quelques-uns donnent jusqu'à trois et quatre barils de vin [1]. Des hommes, montés sur de grandes échelles, cueillent les raisins et les dévalent avec des cordes dans des *fescine,* corbeilles d'osier au tissu serré et au fond pointu « pour pouvoir descendre à travers les branches » ; des troupes de femmes et de filles lèvent leurs bras nus vers ces corbeilles et les vident dans de petits jalots ou baquets ronds qu'elles emportent ensuite sur l'épaule ou sur la tête. C'est, mille fois répétée et variée, la scène que Benozzo Gozzoli a peinte sur le mur du Campo-Santo à Pise, dans l'*Ivresse de Noé,* — avec les attitudes sculpturales et la fière démarche que cette race a héritées des Grecs. Le buste cambré sous le fardeau, le poing sur la hanche ou le bras arrondi au-dessus de la tête bien droite, les muscles saillants sous la peau dorée par le soleil, elles vont, majestueuses et court vêtues, de l'arbre qu'on dépouille au tonneau qu'on emplit. Mais si leurs mouvements sont nobles, leur langage ne l'est guère : dans les champs de vigne comme sur la route, du haut des échelles comme au pied des arbres éclate un feu roulant de quolibets, d'injures et de mots de haute graisse, dont les moindres

[1] Il est bon de rappeler que le baril *de vin* contenait 51 litres.

scandaliseraient un « tramontain » et feraient tirer l'épée à un Français. Les Napolitains, eux, viennent comme à une partie de plaisir « se faire chanter pouilles » par les vendangeurs, échanger avec eux de grosses plaisanteries qui roulent presque toujours sur ce que vous devinez, et lutter à qui aura le dernier : « pour vaincre il faut declaquer les injures si hautement et si drues que l adversaire n ait pas le loisir de repliquer »; alors vous le voyez, « la gueule bée, crever en ses paneaus[1] » et à court d'éloquence, répondre par des grimaces, des contorsions et des gestes, dont le moins deshonnête est de faire les cornes. Les vice-rois eux-mêmes se plaisaient à ce jeu ou du moins l'encourageaient, et l'on avait vu le duc d'Ossuna, passant en carrosse avec la vice-reine auprès d'un vendangeur qui ne lui dit aucune injure, l'envoyer aux galères pour un jour ou deux, « a cause qu il n avoit pas fait ce qu il devoit, disoit le duc; et a un autre qui luy demanda ou sa femme ou l un des six chevaus qui tiroint son carosse, il fit desteler sur l heure le plus beau, et le luy dona ».

A Naples mesme, les *mustardi*[2], ou porteurs de moust, qui apportent le vin nouveau sur des chevaus dans des outres ou peaus de bouc, ont, en vertu d un billet délivré par l hostel de ville, privilege de dire des injures a tout le monde par la ville sans espargner mesme les dames. Pour les exciter on leur fait les cornes et on les appelle *cornuti,* qui est devenu comme synonime de mustardi et de vendangeurs... Sur quoi ayant fait plusieurs fois reflexion j ai pensé que la coustume en ce païs de dire si souvent cette injure vient de l horreur qu ils ont [de la chose], tesmoins les vespres sicilienes, la revolte du royaume contre les François et la grande haine qui est restée contre eus : leur jalousie ne pouvant soufrir la liberté et l insolence dont les François usent envers les femmes. Or encore qu il y ait fort peu de [maris trompés] dans toutes les autres villes a cause de l estroite garde dans laquelle ils retiennent leurs femmes, si est ce qu a Naples quasi tous le sont, a cause de la grandeur de la ville et son grand abord par mer et par terre. de la vient que ceus del regno s appellent si ordinairement *cornuti,* et que ce nom soit particulièrement demeuré aus Napolitains.

Ils disent à Naples que c est leur reine Jeanne seconde qui a introduit cette mode de se dire ainsi licentieusement des injures; mais elle est bien plus ancienne, comme le montrent un passage d Horace[3] et un autre de Lampridius.

[1] De *pannus,* guenille.

[2] C'est probablement l'étymologie de notre mot français *moutard.*

[3] Sat. I, VII, v. 30. Bouchard reproche à Érasme d'avoir, en commentant ce passage, confondu le sens de *vindemiator,* vendangeur, avec celui de *vinitor,* tailleur de vignes.

Cette description des vendanges est suivie d'un petit catalogue des vins de Naples, où figurent en première ligne le *Greco di Summa,* fils du Vésuve, « si fort et fumeus qu il eschaufe et enteste » pour peu qu'on se laisse prendre à sa couleur dorée et à son goût « dous et plaisant », — le *lacrima,* « ainsi appelé a cause que la vraie lacrima est la mere goutte que les raisins d eus mesmes ont pleuré auparavant que d estre foulez », — le *moscatello,* « fort et plaisant, qui est le *græcum* ancien », — et ce joli *cerasolo* de Vico, « le plus beau, le moins fumeus, le plus delicat et agreable de tous ». Néanmoins les vins de Rome valent mieux que ceux du royaume, surtout que ces épais vins de la Calabre ou que ces *asprini* légers mais âpres et aigres. Suit une liste des raisins de la Campanie heureuse, dont quelques espèces sont mûres dès la fin de juillet et quelques autres seulement à Noël. Certains se conservent jusqu'à l'apparition des premiers raisins frais.

Après les raisins, et avec autant de soin et de détail, il énumère les autres fruits. Depuis le mois d'avril, où apparaissent les *scocche* (semblables à nos bâtons de guignes de Paris) qu'il suffit de secouer pour en faire tomber les fraises tout épluchées dans le plat, — jusqu'à la fin de décembre, où se cueillent les *albanere,* les dernières figues, les Napolitains voient mûrir successivement les diverses espèces de cerises (mai), d'abricots (juin), de pêches (juillet), de prunes (jusqu'en octobre), de poires (depuis le mois de juin), de pommes (depuis le mois d'août) et les figues qui se succèdent depuis le mois de juin jusqu'à la fin de l'année.

Les melons méritent une mention spéciale : il y en a deux espèces, qui viennent en juillet : « les *meloni di pane,* parfaitement bons et plus qu a Rome;... vous en aurez un gros come une moiene de nos citrouilles pour un sol ou 18 deniers »; et les *meloni d aqua* ou *cucumeri,* « verds par dehors, pleins de grains rouges avec une chair qui a la vue et au goust semble estre nege, se fondant dans la bouche sans aucune saveur. et est un fort meschant fruit ».

On trouve aussi des concombres, *cetruoli,* et des citrouilles *cocozze,* mais le légume napolitain par excellence, ce sont les choux, *fuoglia capuchi, fuoglia torzute,* et avant tout les *bruocoli,* « qui sont jeunes petis chous, fort excellents, come sont tous les autres herbages et generalement tous les fruits, dont Naples abonde plus qu aucune ville d Italie, et peut estre d Europe ».

Au milieu d'une pareille abondance, un amateur de fruits et de

poisson pouvait vivre largement et à peu de frais; mais les ressources de Bouchard, nous le savons, étaient bornées; il avait d'ailleurs tiré de son séjour à Naples ce qu'il était venu y chercher et même davantage : il avait réussi à y faire quelque figure, il y avait noué des amitiés précieuses dont il pourrait se faire honneur à Rome et en France, et il était devenu membre de l'Académie des *oziosi,* ce qui était presque un titre pour entrer dans d'autres; peut-être aussi en restant plus longtemps à Naples, il se serait compromis aux yeux de ses patrons, ennemis des Espagnols, ou, pis encore, se serait laissé oublier. Il s'arracha donc aux Syrènes « qui le tenoint come charmé depuis huit mois », et partit pour Rome avec une ample moisson de notes et de matériaux; il devait encore l'augmenter en suivant une autre route que celle qu'il avait tenue au mois de mars.

---

## VI

### Départ de Naples ; Capoue.

Bouchard s'associa pour le retour à un chartreux calabrais, d. Hieronimo di Luca, « fort galant homme ». Pour quatorze écus, un voiturin leur loua deux mulets et s'engagea à les mener en sept jours à Rome par le Mont-Cassin. Il ne leur fit perdre qu'un jour et n'exigea à l'arrivée que deux écus de plus qu'il n'avait demandé au départ : souhaitons de trouver en voyage des voituriers aussi modérés.

Ils partirent le samedi matin, 6 novembre ; Pierre La Sena avait voulu accompagner son hôte jusqu'à Capoue, où les attendait Camillo Pellegrino.

Moyennant deux carlins payés à la Barra et deux à la Dogana, on s'exemptait de l'ennui d'ouvrir sa valise, et « pour quelque tre cavalli ou tornese » (trois ou quatre centimes), on pouvait abreuver les chevaux dans de grandes cuves pleines d'eau, qui bordaient la route durant un mille, chacune offerte avec de grands saluts par des *facchini* pleins de politesse aux *coursiers de Leurs Excellences*. A Capo di Chio, où l'on perd Naples de vue, « Orestes esprouva estre vrai qu on ne la quitte pas sans la pleurer » ; mais il fut bientôt distrait par les maisons des champs, aperçues à travers les peupliers et les ormeaux de la route : elles lui rappelaient nos belles et solides maisons françaises plutôt que ces méchantes cabanes des vignes et des *casali* des environs de Rome, bonnes tout au plus à loger le vigneron. Ils dînèrent à Aversa « une assez grande vilasse (6313 fœus avec les casali) » bâtie, et assez mal, sur les ruines d'Atella ; on n'y jouait plus la comédie, mais on y récoltait « force bled et des *vini asprini* fort estimés à Naples ». Près du Lagno (l'ancien Clanis), que l'on passait sur un pont de pierre, ils virent de singulières cabanes, construites sur des pieux à deux toises au-dessus du sol et ouvertes à tous les

vents ; c'étaient les seuls endroits où l'on pût dormir tout le long de l'été, le courant d'air qui y règne emportant les cousins et les moustiques. Passé l'Arnone, affluent du Volturno, le pays devient plus boisé et « plus aquatique »; on voit surtout à gauche, vers la mer, des prés et des pâturages ; le voisinage du Volturne et des montagnes de Tifata font perdre à l'air « cette pureté et subtilité » qu'il a à Naples ; il commence à être « plus pesant, plus gros et plus humide » et devient si mauvais à Capoue « que qui penseroit y aller de Naples de juin en septembre, mourroit infailliblement ». Ce territoire ne laisse pas de mériter toutes les louanges que lui ont données Tite-Live et Pline : il produit en très grande quantité le meilleur blé de l'Italie et des vins « plus doux et délicats que ceux de Naples » ; les fruits et les laitages y sont excellents, surtout les fromages de lait de buffle, ce qu'on appelle à Rome *provature ;* à Capoue, ils réservent ce nom aux plus gros : les petits, qui sont ronds et un peu plus gros que des œufs, s'appellent près de Rome *ova di buffalo* et à Capoue *mosciarelle ;* on en envoie en présents à Naples et même jusqu'à Rome ; « jamais je nai rien mangé de plus delicat », dit notre épicurien.

A un mille de Capoue, ils rencontrèrent Pellegrino, qui était venu au devant d'eux en carosse. Il les mena dans sa maison, qui était l'une des plus belles de Capoue, proche des Jésuites, les y reçut « avec toutes sortes de courtoisies » et les traita « fort friamment et splendidement, avec quantité de pasticeries, confitures et pastes et autres galenteries de sucre, fort poliment servies en vaisselle d'argent ». Les meubles étaient fort riches et recouverts en soie : aussi la famille di Pellegrini était-elle l'une des bonnes et anciennes de Capoue.

L'après-soupée se passa à discourir sur le naturel des Capouans: les doctes interlocuteurs établirent par dix passages de Tite-Live, de Cicéron, de Valère Maxime, etc., que les anciens Capouans avaient été « tachez de *Veneris usu lasciviore* [1] » et Pellegrini leur assura que les modernes égalaient les anciens : que les femmes, assez belles à Capoue la neuve mais ravissantes à Capoue la vieille (aujourd'hui Sta Maria delle Grazie), continuaient les joyeuses traditions de leurs aïeules, et que les garçons, fort beaux aussi, étaient également παθικώτατοι (comment Pellegrini, qui était pudi-

[1] Valère Maxime.

bond et ne savait pas le grec, a-t-il pu dire cela ?) : grands ennemis au reste des Napolitains, mais plus encore des Romains, « de sorte que Capoue, dans sa pauvreté et sa servitude, garde encore aujourd'hui cette haine et émulation contre le nom romain ».

La matinée du dimanche fut employée à visiter la ville, délicieusement située dans une boucle du Volturno, à se promener sur la chaussée qui forme le long du fleuve un magnifique *corso,* et à visiter quelques monuments. Du corso ils s'amusèrent à voir lutter contre le courant assez rapide les *lintri,* petits bateaux arqués à bouts carrés ; ils sont faits « come les canoes des Indiens » d'un ou deux troncs d'arbres creusés, et deux ou trois personnes ont bien de la peine à y trouver place. Mais ils contemplèrent surtout le mont Tifana qui se dressait abrupt et boisé à trois ou quatre milles, et de l'autre côté dix lieues de champs, de vignes, de prés et d'arbres, qui se déroulaient à perte de vue et semblaient plonger sous l'horizon sur lequel se détachaient seulement la tête bleuâtre et le panache noir du Vésuve. De là, par de larges et belles rues égayées de « jardins plaisants », ils allèrent au dôme, dont les vingt-quatre colonnes de marbre, les sarcophages antiques et une ancienne mosaïque (derrière l'autel) durent les arrêter quelque temps [1], puis à l'archevêché, où ils examinèrent curieusement les nouvelles et les anciennes armes de la ville, sculptées et peintes côte à côte, la croix d'or, et la coupe d'or d'où sortent sept serpents [2], — et deux grands plans peints sur un mur, l'un de la ville moderne, et l'autre où l'on avait noté « avec grand soin et diligence » toutes les indications fournies par les fouilles sur l'ancienne Capoue et où l'on avait « suppléé le reste ».

Ils revinrent dîner, et la conversation commencée devant les plans de la vieille ville et de la nouvelle, continua pendant le repas. On y rappela cette étonnante histoire d'un peuple favori et victime de la fortune, et de siècles de fêtes interrompus par le massacre et l'incendie : les Pélasges, ces lointains ancêtres, dépossédés par les Etrusques; les Etrusques asservis eux-mêmes par les Samnites; puis Capoue disputée entre les Samnites et Rome, occupée par Annibal, reprise et détruite par sa rivale plus rude; relevée

[1] Les colonnes sont antiques ; le bâtiment a été fondé au XIe siècle, mais modernisé à plusieurs reprises. Un des sarcophages porte en bas-relief la chasse de Méléagre.

[2] Allusion aux nombreux reptiles de la contrée, disent les uns, — au nom des anciens habitants, Osci, Opisci, disent les autres, ce mot étant très proche du grec ὄφις, serpent.

par César et redevenue sous l'empire le séjour du luxe et des plaisirs ; puis ruinée par les Vandales, par les Lombards, par les Sarrazins et par les Normands, transportée sur le mont Trifico puis à Casilinum ; et pillée encore par César Borgia et par les Français ; elle avait été brûlée dix fois, et dix fois, phénix de la volupté, elle était renée de ses cendres ; toujours il sortait de ce sol inépuisable une nouvelle richesse, et de cette race décimée de nouvelles générations qui se transmettaient, — en dépit du feu, du fer et de la fièvre, — la beauté, l'amour de la vie et l'art d'en jouir, comme d'autres se transmettent la force, l'avarice ou le don du commandement. Beau sujet de réflexions pour des érudits philosophes ! Ils avouèrent sans doute qu'une ville si bien douée ne pouvait pas ne pas être ambitieuse et qu'entre Rome et Naples elle ne pouvait guère manquer d'être étouffée ; que, déchue de sa puissance, il était naturel qu'elle se fût consolée par les plaisirs au temps de sa richesse, et qu'elle gardât dans sa pauvreté présente un âcre ressentiment contre ses rivales plus heureuses. Et ils auraient pu se demander pour conclure, ces historiens, combien à la connaissance du passé il faudrait joindre de sagesse, de justice et de bonté, pour qu'elle ne servît pas uniquement à entretenir la paresse, la vanité, les illusions et les rancunes des peuples. Et là-dessus, — ou sur d'autres pensers non moins philosophiques, — ces hommes sages, prémunis contre l'indignation et aussi un peu contre l'admiration, quittèrent la table où s'était réconfortée leur éloquence, pour aller, — en voiture ou à pied, Bouchard ne le dit pas, — continuer leur digestion, leurs citations et leurs dissertations sur les lieux mêmes qui en étaient l'objet, c'est-à-dire sur les ruines de Capoue la vieille.

Elle est à deux milles de la nouvelle et par conséquent du fleuve ; aussi l'air y est-il plus pur. Elle est au pied du mont *Tifata,* sur lequel nos gens, nourris de Tite-Live, croyaient voir encore « Annibal campé avec ses Mores et ses éléphants ». Au-delà d'un grand arc qui ouvrait sur la route ses trois porches, et d'une église, *S^to Angelo in formis,* bâtie sur l'emplacement d'un temple de Diane, ils commencèrent à trouver les vestiges des anciens murs, qui avaient dix-huit milles de tour ; le fossé était encore visible, et de la muraille même il restait assez pour en faire connaître la force et la direction. A main gauche, se voyait un fort bel amphithéâtre, presque aussi bien conservé que le Colysée

de Rome ; mais il était moins étendu de moitié : 284 palmes sur 170, dit Pellegrino, qui en avait dressé un plan fort exact, sans doute pour l'insérer dans son livre sur Capoue et sur la Campanie. Cet amphithéâtre passe pour le plus ancien de l'Italie, mais il a été restauré par Adrien. Les cinq rangs de portiques superposés[1] étaient revêtus de marbre blanc à l'extérieur, tandis que ceux du Colysée sont en travertin. A l'intérieur, les *cunei,* les *sedilia,* les *scalæ* par où l'on montait et les *vomitoria* correspondants par où l'on descendait, tout se voyait encore fort bien. Après avoir examiné la *cavea,* sous les gradins, et avoir jeté un dernier regard sur l'arène où Spartacus a peut-être combattu, ils visitèrent des ruines plus difficiles à interpréter. C'était une galerie qui aurait formé un carré parfait si le quatrième côté avait été bâti ; elle prenait jour par six fenêtres sur la cour intérieure dont le sol s'élevait à mi-hauteur du mur ; extérieurement elle était tout à fait en contre bas.

Ces portiques sont beaus, grands et voutez fort artificieusement, si entiers que le stuc s y voit encore presque partout, dur, blanc, rayé de lignes qui imitent la forme de la pierre de taille. Dans le mur de dedans il y a certaines enfonceures ou niches, que le le S^or^ Camillo dit ne pouvoir s imaginer a quoi elles servoint. Au reste il assure que c estoit un *cryptoporticus :* on venoit s y promener au frais durant les chaleurs de l été ; il y en avoit au-dessus un autre eslevé sur terre et ouvert pour s y promener le soir et le matin ; et dans l espace de terre du milieu il y avoit de belles fonteines et beaus arbres et herbes odorantes.

Près de cette galerie souterraine se reconnaissaient fort bien des restes d'hémicycle, des portiques, dont quelques-uns étaient encore debout et assez entiers, et la forme d'une scène un peu élevée de terre, où l'on venait de trouver des colonnes de marbre, des fragments de corniche, des inscriptions et même quelques statues. Un peu plus loin une réduction du Capitole rappelait la colonie romaine : le monument était sur une petite butte de terre, faite tout exprès pour imiter le mont Capitolin et motiver des degrés par lesquels on montait « a une grande voute fort haute qui estoit *ædes Jovis* », flanqué de « deus autres petites qui estoint *ædiculæ Junonis et Minervæ* », chacune divisée « en trois petites *ædiculæ* ou chambrettes passant l'un[e] dans l autre, ce qui mettoit

[1] Il n'en reste que trois aujourd'hui.

fort en peine il s^or^ Camillo ». Au contraire de la plupart des temples, qui sont déserts et se contentent de respirer encore

La majesté du dieu dont ils étaient remplis,

celui-là était habité; les dieux, chassés de l'Olympe, semblaient s'y être réfugiés comme dans un dernier asile : « un gentilhome de Capoue fait la dedans le Jupiter Capitolin avec sa femme, qui n en doit gueres a Junon pour la beauté ». D'ailleurs, toutes les femmes de S^ta^ Maria di Capua Vetere auraient pu passer pour des Junons, des Vénus ou des Dianes, si les déesses se fardaient. A cette admirable population de paysans, déjà plus nombreuse que celle de la nouvelle Capoue (plus de 700 feux), s'ajoutait en été beaucoup de noblesse « a cause de la bonté de l air et delices de cette campagne la » ; les chaleurs repeuplaient la vieille ville aux dépens de la neuve, et l'archevêque y résidait toute l'année : preuve que les anciens ont su choisir l'emplacement de leurs demeures et que, chez les modernes, l'Église le sait encore.

Au retour, ils visitèrent le *Carcere,* gros bâtiment rond en briques, dont l'extérieur était « orné de portiques et autres architectures », et l'intérieur divisé en trois petites chambres ou chapelles ; Pellegrini pensait que c'était un tombeau. Au milieu des antiques de toutes sortes qui remplissaient la campagne et la ville, ils trouvèrent quantité de sépultures et d'inscriptions [1]. L'une d'elles, encastrée en belle place, attribuait à Marc Aurèle la construction du pont qui est à la sortie de la ville ; mais Bouchard n'avait pas oublié les jolis vers de Stace où le Vulturne s'avoue dompté pour la première fois par Domitien [1]. Pellegrini doutait pourtant que ce pont fût celui de Domitien : c'est en effet par Capoue que passa d'abord la *via Appia,* et quelle apparence qu'une route si célèbre et si fréquentée ne franchît pas avant Domitien le Vulturne sur un pont de pierre ? Où placer d'ailleurs, ajoutait La Sena, ce *pons campanus* près duquel Horace passa la nuit dans une petite ferme,

*Proxima Campano ponti quæ villula, tectum*
*Præbuit... ?*

Sans doute Marc Aurèle avait pu restaurer ce pont, mais il existait déjà du temps d'Auguste ; et celui de Domitien avait dû

[1] Les inscriptions copiées par Bouchard ont passé dans le *Corpus ;* nous ne les transcrivons donc pas.

être construit en aval de Capoue, pour la belle route qu'il fit « *a Sinuessa usque Puteolos,* passant par Cumes et Baia ».

Sur le pont, à droite, on alla voir le trophée élevé par les Espagnols à la gloire de Gonzalve de Cordoue vainqueur des Français ; à gauche du pont et sur le bord de la rivière, une « grosse anticaglie très fortement bastie en forme d hemicycle », semblait avoir été quelque *statio mœnium,* et de l'autre côté du fleuve, à droite, la citadelle se dressait « grande et forte, mais non trop bien munie » car elle n'avait alors que six pièces de canon, et ce ne fut que l'hiver suivant que le vice-roi, ému par l'arrivée du maréchal de Créqui à Rome avec un grand nombre de Français, fit porter quatorze pièces à côté des six premières. On offrit à Orestes de visiter cette citadelle ; mais « se resouvenant de Salerne, il n y voulut point aller ». L'après-midi d'ailleurs avait été aussi bien employé que la matinée, et il était temps d'aller deviser des anciens et des modernes, d'Annibal, de Gonzalve et de Richelieu, à la table hospitalière de Pellegrino.

## Le Mont-Cassin et les Abruzzes.

Le lundi matin, Bouchard prit congé de Camillo Pellegrino et de La Sena, qui devait deux ans plus tard le rejoindre à Rome, et se remit en route avec son chartreux. L'ancien *ager Falernus* traversé, ils commencèrent à s'élever dans la montagne *Callicula* qui le borne au Nord. Désormais ils ne trouveront plus dans tout le chemin que montées et descentes, circonstance fâcheuse pour un homme plus capable d'expliquer les préceptes de l'hippique d'après Xénophon que de les appliquer six jours de suite. Le pays néanmoins était encore fort beau et bon, et il nota sur son journal Calvi, le Calès de Cicéron et de Virgile, où il n'y avait guère que trois ou quatre maisons mais où il y avait aussi un évêché « qui vaut trois ou quatre mille écus ». La « peur des eaus » leur fit laisser à main gauche le chemin de Teano, et ils allèrent par une belle route dîner à Cajaniello, où Orestes paya 26 grains pour luy, son moine, le valet du moine et le voiturier. Après le Correie, où une église bâtie à la française dominait quelques cabanes en ruines, commençait, avec les Apennins, « le plus mauvais et infame chemin du monde » : ce n'étaient que rudes montées et descentes périlleuses par des sentiers pierreux, fonds fangeux et torrents débordés. A un endroit, voulant mettre

pied à terre, il avait la main sur le pommeau de l'arçon ; la selle tourna un peu, la main lâcha le pommeau, le pied ne lâcha pas l'étrier, et Bouchard « chut sur le dos et la teste », en grand danger d'être traîné ou foulé aux pieds par sa bête ; mais c'était une de ces bonnes mules de montagne à la tête froide et au pied sûr ; elle ne bougea pas, et son cavalier en fut quitte pour quelques meurtrissures dont il se ressentit durant le voyage « ayant l os sacrum offensé aucunement ».

Passé Venafro, qu on ne fit qu apercevoir a la droite et d en bas, tout ce pays la n est qu une continuelle forest, horrible pour les grandes et hautes montagnes qui l entourent, principalement du costé de l Apennin, mais surtout pour sa grande et deserte solitude, ne se rencontrant ame vivante par le chemin, et aucune ville ou bourg ; et en 13 grands milles qui en valent pour le moins 25 ordinaires, que Orestes fit depuis le Correie, il ne treuva que ces meschantes petites terres cy qui sont encore assez esloignees du chemin, sur les montagnes : Prezzano, San Felice, Mignano, S^to^ Pietro et S^to^ Vittore. Entre S^to^ Pietro et S^to^ Vittore se treuvent les vestiges d une voye anciene que Camillo Pellegrino avoit dit estre la *via latina ;* mais elle est toute rompue et gastée.

Il faisait nuit depuis une heure, S^to^ Germano, où l'on s'était proposé d'aller coucher, était encore à cinq milles, S^to^ Vittore était loin de la route; on se résigna à souper et à coucher « dans une hôtellerie au milieu des champs, sans portes ni fenestres, ni presque de toit » ; pour souper ce qu'on trouva de plus délicat fut deux fromages de buffle sans lesquels il eût fallu se contenter de pain noir et de vache fort dure, le tout arrosé d'un vin nouveau « tres meschant » ; pour coucher, il n'y avait qu'un matelas, que le chartreux céda à Orestes à cause de sa chûte. « Pour les 2 maistres et le valet il cousta 7 jules ».

Le lendemain, ils traversèrent les rues étroites et caillouteuses de S^to^ Germano, un vilain bourg qui comptait dans ses maisons basses deux mille vilains corps et fort peu d'âmes, presque tous les habitants étant marchands de pourceaux, car l'Abruzze nourrit en grand nombre les pacifiques descendants de ces sangliers dont elle a pris son nom (?) et ses armes [1], et qui peuplèrent autrefois ses forêts. Les autres fabriquaient des aiguilles fort estimées dans toute l'Italie, « et y a une fort longue rue toute pleine de ces boutiques de faiseurs d aiguilles », bâties sur un petit affluent du

[1] Une tête de sanglier.

Garigliano, l'*Omne* (aujourd'hui Rapido), « propre par sa rapidité à faire tourner leurs moulins ». Une route de trois milles, récemment construite à la place de l'ancien sentier, conduisait au Mont Cassin ; en dépit des lacets nombreux, ce n'était encore sur beaucoup de points qu'un escalier ; mais les degrés en étaient fort larges et bas, « pavés ou ferrés de caillous » et bordés de pierre de taille, et on les gravissait sans danger sur les mulets ou les ânes. Rien de plus délicieux que ces montées sous les grands arbres aux formes pittoresques et au feuillage varié par l'automne, au milieu des accidents de terrain qui tiennent sans cesse l'œil et l'esprit ouverts, et des incidents qui donnent de la saveur à chaque minute ; on n'est pas encore las de cette succession d'horizons bornés, que la forêt se fait plus claire et que le chemin s'aplanit ; on se retourne, et l'œil, qui s'amusait tout à l'heure aux mille détails de sa prison, retrouve charmé l'espace et la lumière, et y plonge. Ainsi du Mont-Cassin le regard s'élance dans le ciel par-dessus les montagnes qui font cercle, graves et comme respectueuses sous leur manteau de hautes futaies, autour du sommet sacré dont le front est plus haut et qui voit plus loin qu'elles. Entre ces forêts et celle qui du Cassin semblait descendre à leur rencontre, s'ouvrait une vaste plaine où l'eau portait partout la vie et la fraîcheur ; on la voyait d'en haut bondir en cascades du milieu des arbres, jaillir des rochers ou du sol, briller çà et là entre les branches penchées sur le miroir des sources, et courir vers l'Omne en ruisseaux clairs dans la verdure des prés.

Sur le sommet qui domine cet admirable paysage, l'homme a toujours senti un dieu : là, sur le sanctuaire oublié de quelque divinité primitive, Apollon s'était bâti un temple ; longtemps on avait craint, dans les vallées voisines, l'infaillible archer qui, au soleil levant, lançait ses traits au loin par-dessus les montagnes, et de nombreuses générations étaient venues en tremblant à travers la forêt sombre demander le secret de leur vie au frisson des chênes ou à la voix de l'antre mystique ; — et maintenant, depuis onze siècles le Christ, du haut de la croix plantée par saint Benoît, voyait se succéder, comme le flot succède au flot, ceux qui viennent entre ses bras grands ouverts chercher un refuge contre le monde et ceux aussi que du même geste il envoie gouverner l'Orient et l'Occident : que de princes déchus, que de savants désillusionnés étaient venus rejoindre à ses pieds les

humbles et les sages qui y avaient caché leur vie ! combien aussi de pieuses ambitions étaient venues là s'armer et se tremper pour la lutte et en étaient sorties pour aller continuer, au nom du Christ, sous la tiare ou la mitre, l'œuvre des consuls et des Césars !

De ces grands souvenirs Bouchard semble peu ému, et c'est tant mieux peut-être : il nous eût donné des renseignements moins précis [1].

Léon X avait installé dans le monastère relevé de ses ruines [2] la congrégation de sainte Justine de Padoue, une des branches de l'ordre de saint Benoît. L'abbé était évêque de San Germano ; le nombre des moines était réduit à soixante-dix, et leurs revenus à trente mille écus. Sur la liste des fiefs et dépendances de l'abbaye gravée sur les lames de fer des portes [3], presque tous les noms auraient dû être effacés ; mais elle formait encore une véritable petite ville forte où l'on trouvait des artisans de tous les métiers nécessaires à la vie et même un médecin, avec une « fort belle apothicairerie ». De nombreuses étables abritaient quantité de bestiaux et surtout les ânes, sans lesquels le couvent n'aurait pu être ravitaillé. La porte était précédée d'une grande cour fortifiée et ouvrait sur un escalier d'une vingtaine de degrés qui menait à une deuxième cour rectangulaire : trois côtés de ce rectangle étaient formés par une galerie ouverte surmontée d'une terrasse avec balustres ; on y montait par un grand escalier en pierres de taille qui occupait tout entière la quatrième face. « Cela est vraiment fort magnifique et gentil », et la vue qu'on a de cette terrasse justifierait le nom de *Paradis,* que lui ont donné les moines, si ce qu'on voit du haut du ciel était aussi beau que ce qu'on doit y trouver. Du haut de cet escalier on passait dans un autre cloître plus grand que le premier, « mais dont les portiques sont fermés par un mur extérieur ».

Passé ce 2e cloistre l on treuve a main gauche l eglise qui est assez grande et belle, bastie a l antique, avec quelques mosaïques ; et le pavé est historié a l antique de divers compartiments de marbres et esmaux.

[1] Nous supprimons un abrégé de l'histoire du Mont Cassin, qu'on lira avec plus d'intérêt dans l'ouvrage du P. Tosti. Si nous résumons ce qui va suivre, c'est qu'on y trouvera quelques indications sur l'état de la célèbre abbaye avant le tremblement de terre de 1649.

[2] Il avait été détruit en 1439 par un tremblement de terre.

[3] D'après A. Dantier (les *Monastères bénédictins d'Italie,* Didier, 1867, 2 vol. in-8°), le Mont-Cassin avait compté au nombre de ses domaines 2 principautés, 20 comtés, 440 villes, bourgs ou villages, 250 châteaux, 336 manoirs, 23 ports de mer, 1662 églises.

L on y avoit fait depuis peu un grand autel fort somptueus pour les divers beaus ouvrages a l arabesque et autres figures tant *interziate* qu ils appellent et que nous pourrions dire de pieces de rapport, que de reliefs et statues entieres de marbre, qu y a faites le mesme architecte qui a fait le pavé du cœur des chartreus de S^t^ Martin a Naples, qui est un home excellent principalement pour ces sortes d ouvrages de parqueterie ou de marqueterie de marbre, avec lequel il fait des fleurs et feuillages aussi délicats et aussi bien coloriees que si elles estoint peintes. Les degrés du maistre autel étoint d une certaine pierre qu ils disent treuver la aupres, qui est parfaitement belle. elle est aussi dure et polie et luisante que le marbre, et ressemble justement en couleur a un bois de chesne bien poli qui seroit plein de veines et de nœus. de tous les marbres que j ai vus, il n y en a point qui lui approche tant que *il brocatello di Spagna.*

A l'entrée de l'église était une *sella balnearia* de porphyre semblable à ces deux chaises du cloître de Saint-Jean de Latran « dont nos calvinistes ont tant parlé » et que le bon Duplessis-Mornay, dans son *Mystère d'Iniquité,* croit destinées à dévoiler les effrontées auxquelles le souvenir de la papesse Jeanne aurait donné trop d'ambition; souvenir et crainte « dont Pighius se moque fort à propos ». Bouchard, qui cette fois donne raison au jésuite, ajoute même un croquis qui confirme tout à fait son opinion. Dans la sacristie on conserve, avec « quantité de fort belle argenterie, plusieurs reliques curieuses, entre autres des os de Jonas le prophète qui sentent le musc », et sous le grand autel des restes qui seraient ceux de saint Benoît, à en croire les religieux du Mont-Cassin, et à n'en pas croire d'autres témoignages que rapporte Bouchard.

Au fond d un autre cloître dont l église fait le coté gauche, est la bibliotheque, tenue en assez bon ordre, la menuiserie du lambris et des pulpitres sur lesquels les livres sont enchesnez a l antique, estant toute neuve et fort belle. il y a quantité de livres : et assez bon nombre de manuscrits : dont neantmoins la plus part sont homelies et expositions sur l escriture : j y ai remarqué entre autres quantité de gros glossaires et tres anciens, de plus un fort ancien Prudence, Stace, Lucanus cum scholijs, Valerius Maximus et Martianus Capella, tous de bonne marque. la bibliotheque est tousjours ouverte.

De là on passe dans une belle et grande salle où se tient le chapître, et dans trois dortoirs, bas et obscurs, qui sont loin de rappeler la magnificence de ceux des Bénédictins de Naples et de

Rome. Au bout, dans une tour, sont les chambres de S^t Benoît, refaites et ornées de tableaus « et autres galenteries ».

Au réfectoir est un tableau de divers animaux del Caravaggio qui ne se peut assez estimer ; mais Orestes et le chartreus y furent traitez assez escharcement et mal proprement : un moine François, frere de Maupin secretaire du card^l Bentivoglio, assura a Orestes que les religieus mouroint presque de faim, M. l'abbé et supposts mengeants tout le revenu. En recompense ils furent fort bien couchez et bien chaufez : car il fait extremement froid en haut de cette montaigne la. Dans l enclos de ce couvent, il ne se peut jamais manger de chair ; ni porter armes : de sorte qu en entrant il faut les donner au portier. ils renvoyent aussi en bas les montures et les valets des gentilshomes passagers qui vienent visiter ce lieu : lesquels ils logent tous gratis pour l ordinaire.

Descendus le lendemain par la même route, Bouchard et Hieronimo di Luca visitèrent, à un demi-mille de San Germano au pied de la montagne, le petit amphithéâtre de *Casinum*. L'enceinte subsistait encore tout entière : c'était un simple mur de briques revêtu de petites pierres de taille posées en losanges *(opus reticulatum)*, sans aucuns portiques. Orestes descendit de cheval et s'introduisit par un trou dans l'enclos même, transformé en jardin : les *sedilia*, formant dix ou douze degrés au plus, semblaient avoir commencé dès le bas de l'arène « sans aucune elevation ni *podium* » ; il n'en restait que le massif de brique, appuyé à l'enceinte elle-même. Les gens du pays prenaient cet amphithéâtre pour la villa de Varron, dont ils pouvaient cependant parcourir les ruines, encore considérables, au confluent du Rapido et d'un ruisseau, à deux milles environ au-dessous de San Germano.

Au lieu de prendre la *via latina*, qui était encore le grand chemin pour aller à Rome, les voyageurs la laissèrent sur leur gauche et côtoyèrent les montagnes ; ils aperçurent de loin Piedemonte, Palezzuolo et Rocca Secca, où ils passèrent sur un pont de pierre un torrent que L. Alberti appelle *Melfa* ou *Mela*. Ils avaient compté s'arrêter et dîner à Rocca Secca ; mais ils n'y trouvèrent ni foin ni orge ni paille pour les chevaux, ni pain ni vin pour les hommes ; tout ce qu'on leur présenta, après quelques recherches, fut une anguille salée, dont la vue les fit « tirer de long ». Cinq milles plus loin, ils arrivèrent au Garigliano, qu'on appelle là *il fiume verde*, et avec raison, car son eau ressemble parfaitement à celle de la mer.

Il se passe sur un petit pont de bois, nomé il ponte S^to^ Eleutherio d une petite chapelle voisine dediée a ce saint qu on dit i faire force miracles. La moitié du pont est au roy d Espagne, et l autre moitié au Pape, [le milieu de] la riviere estant justement les confins de l estat ecclesiastique et *del Regno*. Orestes recognut la force qu a sur nous l opinion et la naissance : car il n eut pas si tost mis le pied du costé du pont qui apartient au pape : qu il se sentit une allegresse extraordinaire, luy semblant de respirer un air plus libre ; et estre beaucoup plus a son aise depuis qu il estoit sorti des terres subjetes au roi d Espagne, ce qu il voulut tesmoigner par l exclamation ordinaire dont ils se servent en ces païs la, lorsqu ils passent sur les terres d un autre prince : disant *c...o in c..o* au prince dont ils quittent le païs. les gardes de ce pont s en piquerent tellement qu ils menacerent d arquebuser Orestes. lesquelles gardes au reste sont assez douces et courtoises en ce passage la, se contentant d une couple de jules pour home et cheval sans fouiller ni mesme s enquester si l on porte or ou autre chose deffendue ou qui doive douane.

Tout le païs au reste depuis S^to^ Germano jusques au Gariglian, est le plus malplaisant, raboteus, fangeus, couvert de continuelles forests et presque desert : ne se rencontrant que quelques pauvres gens qui gardent les pourceaus, dont ce païs la est tout rempli. mais qui encore tant en leurs usages qu en leurs habits semblent plus tost a des bestes ou au moins a des satyres qu a des homes. Les homes portent ces *coppole chiatte,* avec un grand baston ferré sur l espaule, et deus peaus de brebis cousues ensemble qui leur sert de pourpoint et de casaque. ils usent au lieu de souillers d un morceau de cuir de vache, dont ils s envelopent les pieds, se le liants avec de la ficelle ; ce qu ils tienent ainsi continuellement aus pieds et jour et nuit, sans jamais l auter qu il ne soit usé : c est une chaussure dont tous les Calabrois se servent aussi. Pour les femmes elles sont encore vestues plus sauvagement : ne portant qu une grande piece de drap dont elles s envelopent tout le corps depuis le dessous des bras jusques aus pieds, qu elles lient au milieu du corps estroitement avec une cinture : et n ont sur le corps autre chose que cela : de sorte que des bras et des mamelles en haut elles vont nues en chemises, allant aussi nues jambes, avec de petites sandales : vestement qui a fort du rustique et de l antique.

### La Chartreuse de Trisulto ; la campagne romaine.

Dans leur hâte d'arriver à une ferme des chartreux de Trisulti, nos voyageurs, également insensibles aux souvenirs de Marius et de Cicéron et à ceux de Juvénal et de saint Thomas, ne visitèrent ni Arpinum, à un ou deux milles au-dessus du pont, ni Aquinum, qui est au-dessous à main gauche. Mais leur route n'en fut pas abrégée, car à trois milles du pont ils s'égarèrent et cheminèrent plus de trois heures de nuit au milieu de précipices et de rochers

horribles où les mulets n'auraient pas voulu monter de jour. Aussi lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, située au pied du monte San Giovanni, après avoir fait à jeun dix-huit milles « qui en valent plus de vingt-cinq », ils avaient grand besoin de l'accueil qu'ils y reçurent : « ils furent traitez en amis, avec force poisson, fruits, bon vin et meilleur lit ; ce qui leur vint fort à propos ».

Des ce lieu la qui n est que trois milles loing du regne, l on recognoist un grand changement tant aus vestements, qui sont meilleurs, qu au langage, qui comence tant soi peu a se polir, et aus meurs : les gens n estant pas si barbares ni si farouches ni si meschants que *nel Regno*. ce qui se doit atribuer grand partie a la douceur du gouvernement du Pape, et au peu de tailles et daces dont ils sont chargez, en comparaison de leurs voisins Regnicoles.

Le jeudi 10, le chartreux « ayant expedié sa messe », ils se dirigèrent vers San Bartolomeo di Trisulti, presque à travers champs, c'est-à-dire à travers les pierres et les ruisseaux du pays des Herniques,

*... roscida rivis*
*Hernica saxa...* [1]

et ils se convainquirent de la justesse du commentaire de Servius : « *Hernici dicti sunt a saxis, quæ Marsi herna dicunt* ». Après avoir passé Casamare, vieille abbaye de l'ordre de Citeaux qui avait eu jusqu'à 300 moines, et que son abbé commandataire le cardinal Borghèse laissait en ruines, ils firent encore huit milles « dans de continuelles montagnes tres horribles et pleines de bois ». Sans s'arrêter à un couvent ruiné où il y avait eu autrefois des religieuses de saint Benoît, deux milles plus loin ils aperçurent la chartreuse de S^to^ Bartolomeo di Trisulto ; mais elle était environnée d'une couronne de montagnes entre lesquelles s'ouvrait seulement « un creus de deux milles » ; les chartreux avaient taillé un chemin « estrangement roide » ; il fallut descendre d'abord « une descente qui fait peur » et remonter d'autant, au grand déplaisir des voyageurs, surtout de celui dont l'os sacrum avait été « aucunement offensé » trois jours auparavant.

Au fond de ce precipice passe un petit fleuve si clair qu a peine discerne on l eau, et si froid qu en plein esté l on n y peut tenir la main dedans long temps. Toutes les costes de ces montagnes sont chargées partie de bois taillis et partie de forests, ou ils disent qu il y a quantité de bestes farouches, et aus lieus les plus hauts une infinité d ours : les

[1] Virgile, *Eneide*, VII, 683.

sommets sont continuellement couverts de nues et de brouillards, et la plus grande part de l année de nege : s y gardant continuellement en certains endroits. aussi lorsque nous arrivasmes il negeoit bien fort la haut. le monastere est situé au milieu de la hauteur de ces montagnes, regardant le midi : est d enclos assez grand. le cloistre neantmoins est fort bas et obscur, et les celles de mesmes, le tout basti fort rustiquement et simplement. de sorte que je n ay point veu autre part de lieu plus melancholique et sauvage que celui la, propre veritablement à des hermites. l eglise est aussi fort petite et obscure : le tout sans aucun ornement, fors que de fonteines dont il y a quantité. ce qui rend encore ce lieu la plus triste par une certaine morne humidité qui couvre tous les tois et les murailles de mousse et d'un moisi verd. outre ce il y fait estrangement froid : les moines neantmoins y vivent tres longtemps. et les chartreus de Rome y vienent tous les ans passer l esté depuis juin jusqu en septembre, a cause de la bonté de l air de cette chartreuse, et du danger qu il y a de demeurer en leur chartreuse de Rome l esté, qui est toute ensevelie dans ces anticailles des Thermes de Diocletien. Cette maison de Trisulto fust bastie par Innocent III^e de la maison des contes d Agnani, a cause d une certaine vision qu ils disent que ce pape eut en allant a la chasse lorsqu il estoit cardinal. Il y a une certaine grotte a quelque deus mille du couvent, a Colle pardo qu ils apellent, ou l eau chayant par a travers la roche se congele si fort qu elle devient chrystal, et fait mille belles figures et caprices de nature.

Les Peres nous firent tres bone reception : entre lesquels il y en avoit un Lorrain, jeune homme de 18 a 20 ans, qui me fut monstré par grande faveur, a cause, disoint ces bons peres, qu il estoit *molto bel figlio,* come veritablement il estoit : et ce qui esmeut davantage Orestes a compassion, fut que ce pauvre jeune home lui tesmoigna avoir un fort grand amour pour les lettres et surtout les grecques : et au partir de la il n avoit point de livres ni en osoit pas mesme demander. Au reste ils firent a Orestes un souper aussi somptueus, aussi delicat et aussi plein de toutes les gentilesses et galenteries qui s observent dans les courts les plus delicieuses, que jamais il en ait vu, ce qui se goustoit encore davantage dans l horreur de ce lieu. Entre autre ils donerent des truites en pasté, les plus excellentes que l on sçauroit s imaginer. aussi celles de ce païs la sont-elles fort estimées par tous les environs jusques dans Rome mesme : ils donerent aussi des tanches du lacus Fucinus, qui sont tout autrement grosses, fermes et délicates que celles des autres endroits : et quantité de gelées de poisson : qui en beauté et bonté ne cedent en rien a celles a la chair. Ils ont tout du long de l année tres grande abondance de poisson, tant de la mer, qu ils font venir tous les jours de Caiete, que du lac Fucino[1]. ils donerent aussi certaines *mela appie nere,* qui sont de

[1] Auroi je du poisson assez ? demande Ysengrin qui, sur le point de se faire moine blanc, hésite à renoncer à la viande. — Tant com vous pourrez mangier. — Doncques me faites rooigner (tonsurer) ! — (Roman de Renart).

la forme et de la couleur des *mela ruzze,* des pomes poires. ce sont les plus délicates pomes du monde.

Le vendredi 11, après une nouvelle chevauchée de seize milles dans la montagne, il fallut descendre par une sorte d'escalier taillé dans le roc « horriblement roide, estroit et plein de sauts périlleus, certains degrés ayant trois et quatre pieds de haut. neantmoins les mulets alloint aussi surs et aussi fermes que s ils eussent esté dans un pré ». Mais en bas, lorsque nos voyageurs se retournèrent pour voir le chemin parcouru, « les cheveus leur dresserent sur la teste, et ne jugeroit-on pas que jamais non seulement ni cheval ni mule, mais mesme home y pourroit monter ». Désormais ils étaient en plaine. Ils dépassèrent Anagni et, trois milles plus loin, franchirent moitié sur un pont de pierre et moitié dans l'eau un affluent du Garigliano, alors débordé, que Cluvier appelle *Trevus.* Ce pont était gardé par une forteresse, *il Castellaccio,* qui appartenait au connétable Colonna avec tout le pays circonvoisin. Il fallut payer là un demi-jule « pour valise ». A la sortie du pont était aussi une hôtellerie, où on les invita à demeurer, leur disant qu'ils se repentiraient de passer outre, « ce qui fut vray »:

car ayant fait seulement trois milles, nous fusmes surpris de la nuit, les chemins estant tres mauvais et marescageus : et fusmes contraints de loger dans la seconde hostellerie, di Segni qu ils apellent, quoy que Segni en soit esloigné pour le moins de trois ou 4 mille, estant au dessous du costé du midi. cette hostellerie estoit justement come les habitations des Toupinambous : consistant en un grand couvert, dont la moitié servoit d escurie, et l autre moitié de sale, de chambre, de cuisine, etc. ; de lit on ne sçavoit ce que c estoit : les passagers se rencontrerent 10 ou 12, tous paisans crottez et mouillez a profit, et il n y avoit qu une cheminée et fort estroite : si fallut-il neantmoins que toutes ces 12 persones s y sechassent et chauffassent tous ensemble, si bon leur sembloit : l un se deschaussant, l autre se despouillant, l autre se gratant, l autre se pleignant, l autre ronflant : et les autres buvant et mangeant : de ce qu ils avoint pourtant : car il ne se treuva en toute l hostellerie qu une potée de vielles feves cuites et deus anguilles salées, avec du vin nouveau aigre come verjus. de sorte que le chartreus ne mangea point du tout, et Orestes eut recours a certain pain qu il avoit prins a Trisulto, ou il est excellent [1]. Orestes et le chartreus passerent la nuit aupres du feu (ou par parantaise passait sous leurs pieds un petit ruisseau de l eau de

[1] Joli coup de pinceau ajouté au portrait de Bouchard par lui-même.

pluye qui venoit de dehors) et les autres passagers se furent coucher dans le foin aupres des mulets.

Voilà une hôtellerie italienne qui ressemble fort aux *posadas* où jeûnait don Quichotte et à certaines auberges du *Roman comique.*

« Le samedi 12 novembre s estans levez de bon matin (nous le croyons sans peine), ils cheminerent cinq milles par un païs fort agreable et bon, y ayant force vignes estimeez jusque a Valmontone, qui est une fort gentille terre de 400 fœus bastie sur une colline et appartenant au duc Sforza come aussi le païs d alentour. » C'est le *Bivium* des anciens, où la *via Labicana* venait rejoindre la *via Latina.* Ils passèrent devant les grottes creusées des deux côtés de la route dans les collines et qui servent d'étables aux nombreux moutons qui ont donné leur nom à ce pays. Après avoir déjeuné au croisement des deux routes, ils suivirent la voie Latine « rompue en quelques endroits mais encore assez entiere » à travers la selva dell' Aglio (*silva Algidi*), des marais et des sables « qui ne portent rien que des joncs brunis ». A douze milles de Valmontone, après *Cava* (*Osteria,* sur la carte de Cluvier), nouveau marais dans lequel Bouchard est tenté de voir, avec Alberti et contre l'opinion de Cluvier, les restes du lac Regille : « il n est pas trop creus et divisé come en deus parts, se passant par le milieu à pied sec, et y a un long canal revestu de pierre fait come un auge pour abbruver les bestes ». Un peu plus loin ils entrèrent dans les *monti Toscolani,* laissèrent à droite Rocca priora et Colonna, à gauche Rocca di papa et Grotta Ferrata, passèrent sans s'y arrêter devant l'hôtellerie trop célèbre de la Molara et allèrent, en bons ménagers, faire collation au pied de Frascati à l'*osteria del Fico,* plus modeste. A partir de là, le pays, assez peu fertile et mal cultivé depuis Valmontone, devient meilleur : on commence à descendre dans cette partie de la *campagna* « qu ils apelent proprement romaine [1] ».

Ayant bien consideré du haut des montaignes de Frescati cette belle pleine, bordée d un costé de montaignes et de l autre de ces grans espaces de mer, ce qui fait une parfaitement belle vue, je treuvé que c estoit bien autre chose que le cratere de Naples : et commenceai a me despartir de l opinion que j avais conceue a Naples qu elle avoit le plus beau et le plus magnifique sit du monde. il est veritablement beau : mais il faut

[1] « L autre comence au Gariglian. »

qu il se contente de l epithete de *gentile* que l on donne a Naples d ordinaire : et celui de Rome mérite le titre de superbe, magnifique et divin [1]. et voyant Rome quasi au centre de ce beau bassin, qui de loing paroist plus tost une petite province constituée de diverses villes qu une seule ville ; a cause des montagnes qui sont dedans, qui font paroistre les maisons qu elles ont sur soy et cachent celles du pied : come aussi a cause des grands vides et jardins, de sorte qu elle paroist toute desunie en diverses pieces, et ne fait pas un grand corps ramassé et uni en soy come Paris : qui sans doute de loing paroist davantage que Rome ; l une des grandes raisons de ce estant la quantité infinie de hauts clochers qu elle a, ce qui sans doute la fait fort paroistre : Rome n en ayant point ou peu : et la plus part des maisons estant basses. voyant, dis je, cette grande et belle Rome, je me sentis saisir premierement d une certaine horreur religieuse et devote, pensant a toutes les grandes et belles choses qui se sont faites autrefois la dedans : puis me vint apres une certaine aise et tendresse. come si j eusse proprement vu ma ville natale : pour ce que m estant par l espace de huit mois entiers debité pour Romain dans Naples : j estoi si bien accoustumé a cela : que je m imaginoi veritablement estre devenu tel : outre qu il ce peut dire que Rome est tellement la patrie commune, que les estrangers y sont aussi bien que chez eus et mieus, et mieus mesmes que les vrais Romains.

## Dernières années de Bouchard

Voilà Bouchard rentré à Rome, et plus Romain, à l'en croire, qu'il n'en était parti. Il reprit l'habit long et les lunettes, et se mit en quête d'un évêché. En attendant, il était, pour tout potage, secrétaire des lettres latines du cardinal Francesco Barberini, et il trouvait ce potage bien maigre : aussi sollicitait-il toutes les places vacantes soit à l'ambassade de France, soit chez les Barberini [2]. Un jour il se crut sur le point de devenir bibliothécaire du cardinal : il se voyait déjà au milieu des beaux livres, des précieux manuscrits qui allaient presque devenir les siens ; il se voyait grandi dans le monde et rapproché de son évêché de toute la hauteur des in-folio de Son Éminence ; ce fut un beau jour pour

[1] Bouchard ne devrait-il pas au Poussin, dont il a certainement vu des œuvres et qu'il a pu connaître chez Cassiano del Pozzo, ce sentiment, alors nouveau, de la grandeur de la campagne romaine ?

[2] Les renseignements qui vont suivre se trouvent presque tous avec plus de développement, dans la préface que M. A. Bonneau a mise en tête des *Confessions* (1881). Il y a cité un assez grand nombre de passages de Bouchard ou sur Bouchard : l'historiette de Tallemant et la note de M. Paulin Paris, des extraits de la correspondance de Chapelain et de Balzac, et des lettres de Bouchard à Peiresc publiées par M. Tamizey de Larroque. Depuis, ce dernier a trouvé et publié le testament de Jean-Jacques Bouchard. Nous avons en outre, sur le conseil de M. Eug. Müntz, consulté la correspondance de Lucas Holstein.

lui ; mais le lendemain sa pile d'in-folio tombait par terre : on lui avait préféré un marmiton ! Une autre fois, comme il venait de publier une traduction de Théophane, le cardinal le présenta au pape, qui lut sa traduction et lui promit de le recommander à Mazarin : le pauvre secrétaire dut remercier le pape de sa bienveillance paternelle ; en réalité Urbain VIII, le meilleur des frères, avait trouvé ce moyen honnête de débarrasser le cardinal et la cour de Rome d'un parasite. Mais la France ne mit pas plus d'empressement à reconquérir Bouchard que l'Italie ne mettait d'obstination à le garder : tout ce qu'elle lui offrit fut un canonicat à Dol en Bretagne. Notre homme l'aurait bien accepté s'il avait pu rester à Rome tout en étant chanoine à Dol ; mais Mazarin qui entendait à demi-mot, avait eu soin de rappeler que le cardinal de Richelieu exigeait la résidence des bénéficiaires au lieu de leur bénéfice. Bouchard eut peur d'être oublié et représenta au cardinal son patron qu'attaché comme il l'était à Son Éminence il se considérerait loin d'elle comme exilé, et qu'au moins ne voulait-il quitter son service que pour quelque exil honorable, tel que celui où elle avait fait envoyer M. Suarès et trois autres de ses gentilshommes : or, c'est dans un bon évêché qu'avait été exilé M. Suarès. « A cela S. E. me repondit qu elle n en avoit aucun moyen, si ce n estoit de me doner quelque titre *in partibus*, n y ayant point d Evesché en France dont Sa Sainteté disposât. » (Lettre à Peiresc, du 4 avril 1636). On ne pouvait lui dire plus poliment qu'il ne serait jamais évêque en Italie ; et pourtant il s'était donné la peine, nous l'avons vu, de prendre des sentiments romains. Il se serait bien contenté, à la rigueur, d'être évêque *in partibus,* mais il eût mieux aimé l'être en France, où le titre s'accompagnait de revenus. Aussi il oublie son inimitié contre les Jésuites ; il sollicite le P. Charlot, leur assistant en France, et le P. Gourdon, confesseur du roi ; il écrit à Mazarin ; il fait parler à Richelieu et demande à Peiresc et aux frères du Puy de se porter auprès du ministre garants de sa doctrine et de ses mœurs ; il lui dédie une traduction de la *Conjuration de Fiesque,* de Mascardi [1], et il

[1] Rien ne montre mieux que Bouchard était plus intrigant qu'adroit : Paul de Gondi avait déjà fait entrer dans sa *Conjuration de Fiesque* (1631) la plus grande partie du récit de Mascardi, et il était peu probable que le public oubliât cette prose pour celle de Bouchard. D'autre part, si les précoces hardiesses du futur agitateur avaient déplu au cardinal, le titre même et le sujet repris par le malencontreux solliciteur n'étaient guère propres à lui plaire ; enfin le nom pompeux de *Fontenay Ste-Geneviève,* dont Bouchard a

cherche des appuis dans son entourage : il correspond avec Boisrobert, avec Balzac et avec Chapelain. Celui-ci un moment lui fit ou lui laissa espérer un fauteuil à l'Académie française ; mais il ne tarda pas à être renseigné et s'avisa d'ailleurs qu'il avait déjà bien assez de commensaux chez le cardinal ; il s'appliqua à écarter « ce parasite italien », comme il l'appelle, qui venait effrontément — et naïvement — demander sa part aux parasites français. Bouchard dut se contenter d'entrer, sur la recommandation de Peiresc, à l'Académie romaine des humoristes. Plus tard il pria encore Chapelain de présenter au cardinal-duc son « Monument à la gloire de Peiresc », c'est-à-dire une oraison funèbre où il avait loué devant les humoristes son protecteur défunt sans s'oublier lui-même, et une *Panglossia,* recueil de vers en quarante langues en l'honneur de l'illustre Provençal. On peut imaginer de quels commentaires Chapelain accompagna la mosaïque panglottiste de ce naïf exploiteur des morts : Richelieu, qui ne payait pas toujours généreusement les louanges qu'on lui adressait, ne payait pas du tout celles qui s'adressaient aux autres ; la lecture de la *Panglossie,* s'il en lut quelque chose, ne lui parut pas un titre suffisant à un évêché ni même à une pension, et il perdit l'occasion d'être un jour célébré, comme Peiresc, en quarante langues : les plus grands hommes ont de ces négligences. Celle-là ne faisait pas de tort à sa gloire ; mais elle en faisait beaucoup au pauvre panglottiste qui, mal soutenu en France, avait lassé ses protecteurs en Italie. Chapelain prétend même qu'il se brouilla avec le cardinal Francesco, et que la paix se fit « à condition qu'il vuideroit Rome et viendroit garder notre frontiere en qualité de chanoine de Verdun ». (Lettre à Balzac, 15 janvier 1640.) Verdun après Dol, l'Est après l'Ouest ! décidément on ne voulait pas de lui à Paris : n'oublions pas qu'il y avait de la famille. Bouchard accepta cette fois [1], mais resta à Rome, ce qui fait honneur à sa diplomatie si l'information de Chapelain est vraie. Et il ne se préparait guère à aller garder notre frontière ; car nous voyons par son testament qu'il avait loué une maison au Quirinal et qu'il l'avait remplie de livres, de tableaux, d'esquisses, de monnaies et de fragments antiques en pierre ou en bronze,

signé cette traduction, était peu fait pour lui attirer la bienveillance du ministre qui, à peu près vers la même époque, faisait rechercher les usurpations de titres et révoquer même les dernières lettres de noblesse.

d'instruments de musique ou de mathématiques, de cartes de géographie, etc. Parmi les tableaux se trouvaient un Dante d'après Raphaël, une Laure de Sade d'après son tombeau, et sur la même toile Laure et Pétrarque. Les autres tableaux représentaient des savants ou des érudits « *effigies doctorum virorum* ». Comment Bouchard s'était-il procuré toutes ces richesses ? Son testament montre qu'il n'avait recueilli aucun héritage. Peut-être recevait-il une pension de ses parents et tira-t-il quelque argent de ses travaux d'érudition ; car, si habile acheteur et si bon ménager, si avare même qu'on le suppose, il n'aurait pu, sur son mince traitement de secrétaire des lettres latines, acheter ce qu'il appelle non sans raison « son trésor » et en outre économiser 800 écus.

Bouchard devait commencer à faire figure à Rome : il y avait une maison, des collections, un état régulier et bien défini ; ses travaux n'étaient pas dédaignés et le pape avait lu une de ses traductions. Il avait compris quelle faute il avait faite en demandant du premier coup un évêché ; il avait compris aussi sans doute que le fils Bouchard, se décorât-il du nom de Fontenay Ste Geneviève, n'était pas assez grand seigneur pour devenir évêque en restant libertin ; son athéisme s'était dissimulé et — qui sait ? — avait peut-être réellement disparu. De plus, il était maintenant au-dessus du besoin et on allait cesser de voir en lui un intrigant parasite, auquel il suffit de jeter un morceau de pain : lorsqu'il serait en possession de ses héritages de France, lorsqu'on le saurait riche, on lui trouverait du talent pour la diplomatie, on remarquerait qu'il savait administrer. Était-il donc si ridicule d'espérer encore un évêché et de croire que le jour n'était peut-être pas éloigné où il ceindrait enfin la mitre de ses rêves ?

Ce jour pourtant ne devait jamais venir. Car à toutes les conditions que remplissait Bouchard s'en ajoutaient trois, qui ne se réalisèrent pas : 1° il ne fallait pas faire d'imprudence, et, par légèreté ou par mauvais calcul, il prit parti contre le maréchal d'Estrées dans sa querelle avec le pape, ce qui lui attira des

[1] Dans la note où il affirme avoir fait sous la dictée de Bouchard, quelques jours avant sa mort, la copie de son testament (copie trouvée par M. Lalanne et publiée par M. Tamizey de Larroque dans le *Bulletin critique*, 1886, t. VII, p. 194-197), G.-A. Gatti appelle son ami « il signor abbate G. G. Buccciardi, *gentilhuomo* dell' Eminentissimo cardinale Barberino, *canonico di Verdun* ».

coups de bâton et devait le brouiller avec la France d'abord et avec les Barberini ensuite lorsqu'ils se réconcilieraient avec elle ; 2° il fallait qu'Urbain VIII régnât encore assez longtemps pour que de la chrysalide de son canonicat Bouchard pût s'envoler évêque ; or Urbain VIII mourut en 1644, et Bouchard, s'il avait été là, aurait dû probablement suivre les Barberini dans leur chute, sinon dans leur exil ; 3° il fallait enfin et surtout qu'il vécût lui-même ; or son tempérament était naturellement débile, il l'avait encore affaibli par les excès précoces qu'il ne nous a pas dissimulés, et il semble que le sang même chez lui fût vicié : car on le voit toujours se plaindre de quelque furoncle, avant et pendant son voyage, en France et en Italie, et il avait dû, en 1637, faire ouvrir un abcès des glandes du cou, qui le retint quatre mois à la chambre. Que la bastonnade du maréchal d'Estrées ait hâté sa fin, c'est possible, quoi qu'il y ait un bien long intervalle entre cette bastonnade et cette fin (de 1639 à 1641); mais il est probable que même sans les coups de bâton, la mort l'aurait arrêté. Elle ne fit d'ailleurs que lui épargner les embarras au milieu desquels devait sans doute échouer ce pauvre diable, mal surveillé dans son enfance, à peu près abandonné dans sa jeunesse, et, en dépit de son ambition et de son intrigue, mal engagé dans la vie.

Son testament nous le montre en relations d'amitié avec d'honnêtes gens, ce dont on doit lui tenir compte : il légua au cardinal Fr. Barberini ses œuvres manuscrites ou imprimées; à Cassiano del Pozzo « *viro nobilissimo, eruditissimo et humanissimo, quæ tria raro simul habitant* », ses livres et ses collections. Suivent quelques legs particuliers : au poète A. Pollini, ses livres et instruments de musique ; à Ascanio Fiscomarino (ou plutôt Filomarino) et à J. B. Doni, ses portraits de savants « *quibus librorum suorum armaria decorare possint* » ; à Leo Allatius, « *Græcorum hujus sæculi eruditissimo et optimo* », les portraits des Barberini ; à A. Ibarra, « *homini generositatis fideique vere hispanæ* », ses portraits de Dante et de Laure de Sade ; à Angelo Paracciani, le double portrait de Pétrarque et de Laure. Il laissait encore des souvenirs à Nicolas Larché, chirurgien romain, à P. Servi, médecin, à J. Angelo Gatti, prêtre de Pavie, qui fit la copie de son testament, et à Prosper Miozzi (Meozzi). Quant à son argent liquide, huit cents écus placés dans deux banques, il le léguait à la Chartreuse de Rome en témoignage de singulière affection pour Christophe Dupuy, parisien, « noble et savant

homme », prieur de cette maison [1]; on devait prélever sur cette somme de quoi lui faire des obsèques modestes « a la françoise » dans l'église de Ste Marie des Anges, y célébrer cent messes pour le repos de son âme et lui élever un monument à l'entrée de cette même église : sous son buste serait gravée une inscription que le mourant épigraphiste eut soin de composer lui-même, mais que le copiste a malheureusement omise [2]. Enfin tous les biens qui en France devaient lui revenir « de tous ses parents » étaient légués à la Chartreuse de Paris [3], à charge de payer ses dettes, s'il en a, « *quæ sunt certe vel pauca vel adeo nulla* », de lui élever un monument « *cum statua* » et de célébrer en souvenir de lui un service annuel « *pro sua magnificentia hereditatisque amplitudine.* »

Un buste à Rome et une statue à Paris ! Bouchard gardait jusqu'au bout l'habitude de demander beaucoup : il a si peu obtenu qu'il ne faut pas trop le lui reprocher. Il n'a cependant pas disparu sans laisser de traces, comme tant d'autres qui valurent mieux que lui : quelques-unes des inscriptions relevées par lui ont passé dans le *Corpus Inscriptionum latinarum ;* son nom, protégé encore aujourd'hui par Peiresc, par Gassendi, par les Dupuy et par Cassiano del Pozzo, a été cité à côté des leurs ; quelques érudits n'ont pas dédaigné de feuilleter ses manuscrits, et l'effronterie de ses *Confessions* ne l'a pas desservi auprès des curieux. Les lecteurs de ce travail

[1] Il s'agit là de Christophe Dupuy, fils ainé de Claude Dupuy, conseiller au parlement, mort en 1654, prieur de la Chartreuse de Rome, monastère qui fut fort embelli par ses soins. Sur les relations de Bouchard avec les frères Dupuy, voir les *Lettres inédites à Peiresc,* pp. 21, 34, 38 et surtout 59. (Note de M. Tamizey de Larroque.)

[2] « Je suis bien sûr que le tombeau de ce fieffé coquin de Bouchard n'existe pas dans l'admirable église de Sainte-Marie-des-Anges et je doute très fort qu'il y ait jamais existé, car je n'en vis aucune mention dans des Itinéraires de Rome assez anciens que je viens de consulter. M. Vincenzo Forcella, qui, dans son grand recueil des Inscriptions modernes de Rome, a donné bien des inscriptions qui ne se trouvent plus et qui sont tirés de vieux recueils manuscrits ou imprimés, ne mentionne pas l'épitaphe. » (Lettre de M. le marquis Gaetano Ferrajoli, citée par M. Tamizey de Larroque.)

[3] « *Quod ad bona attinet universa quæ in Gallia ab omnibus meis parentibus habere omni jure debeo, heredem universalem instituo Carthusiam Parisiensem...* » Bouchard pouvait espérer, lorsqu'il a écrit ces lignes, survivre à ses parents ; aussi ne prouvent-elles ni qu'ils fussent morts à ce moment, ni qu'il ait péché par ignorance en léguant ce qu'il ne possédait pas au moment de sa mort ; quant à l'institution de la Chartreuse de Paris comme légataire universelle pour une part de ses biens, nous doutons qu'elle soit légale : tout au plus aurait-elle pu être légataire *à titre universel.* Si nous avons relevé cette erreur ou ces erreurs juridiques, c'est que Bouchard était docteur *in utroque jure ;* mais on nous assure qu'on trouverait encore maintenant des testaments et des actes mal rédigés par des licenciés, voire par des docteurs en droit.

jugeront peut-être avec nous que, s'il avait moins de valeur que de prétentions, il mérita, malgré tout, moins de mépris qu'il n'en a inspiré à quelques-uns, et ils ne trouveront pas excessive la petite revanche que lui réservait la fortune. Puisque l'épitaphe est perdue où il se louait lui-même, sans doute un peu plus que de raison, nous placerons celle-ci, non sous son buste, comme il le désirait, mais à la dernière de ces pages où les siennes se sont fondues :

CI-GÎT JEAN-JACQUES BOUCHARD,
BOURGEOIS A PARIS ET GENTILHOMME A ROME.
IL NE FUT NI BON NI BRAVE, MAIS IL AIMA LES LETTRES ET LA MUSIQUE.
IL DEMANDA UN ÉVÊCHE ET UNE STATUE :
IL FUT CHANOINE ET N'EST PAS TOUT A FAIT OUBLIÉ.

---

# EXCURSION

## DANS LA CAMPAGNE ROMAINE

A la suite du *Voyage à Naples* est contée une excursion que Bouchard fit en 1637 dans la campagne romaine et dont voici le résumé :

Orestès, comme il continue à s'appeler, avait été retenu quatre mois entiers dans sa chambre, à la Chancellerie, par « une enflure de glandes au col » ; il avait même fallu en percer une avec la lancette. Vers le milieu de mars, les médecins lui conseillèrent d'aller prendre l'air aux champs : il eut l'idée assez bizarre d'aller à Ostie et dans la région illustrée par l'Enéide mais empestée par les marais pontins.

Il partit le vendredi 20 mars avec un jeune médecin français, « neveu de Bourdelot le docte », que son oncle, ami de Gabriel Naudé, de Peiresc et des Dupuy, avait mis en relations avec la société érudite de Rome[1] ; c'était sans doute un aimable compagnon et, en tous cas, le plus utile que pût souhaiter un convalescent. Bouchard s'était fait prêter, par le cardinal Barberini, un cheval qui dut semer le voyage de quelques incidents, si l'on en juge par le début : au lieu d'attendre son cavalier dans la cour de la Chancellerie, effrayé par quelques gamins il monta au devant de lui jusqu'au premier étage. Ils déjeunèrent à la porte Saint-

[1] Bourdelot devait, paraît-il, faire ce neveu son légataire ; mais il mourut subitement sans avoir fait de testament. Le désappointé neveu invoqua, dans une lettre publiée avec celles de Lucas Holbein, le témoignage du savant allemand et celui de plusieurs autres amis de son oncle pour établir les intentions de celui-ci à son égard. Un arrangement intervint, qui lui attribua la bibliothèque du défunt. (Voy. Epist. L. Holsteinii).

Paul, plus doctement *Ostiensis*[1], passèrent sur nombre de petits ponts quantité d'*acque* petites ou grosses, que Bouchard note avec autant de soin que s'il ne devait pas les retrouver sur sa carte, et traversèrent un pays « parfaitement beau ». Après un ponceau qui marque le milieu du chemin entre Rome et Ostie, le Tibre par un coude se rapproche de la route ; on voit sur l'autre bord « un assez beau et grand bastiment », *la Magliana,* où Léon X, d'après Paul Jove, allait passer quasi tous les automnes, « le lieu estant fort propre a la chasse », et où il prit la fièvre dont il mourut, « l air y estant fort mauvais ». A un demi-mille de là, au *ponte di Mala fede* (nom que l'*osteria* voisine a changé en celui de *Buona fede*), cesse le bon pays et commencent six milles de bois et de broussailles à travers lesquels on arrive aux Salines.

C'est une « campagne qui dure un mil », divisée en planches comme un jardin, mais en planches « creusées dans terre de 4 ou 5 doits au lieu d estre eslevées au-dessus. » Chaque planche ou plutôt chaque fosse « en a au bout une petite, et sont toutes separées entre elles par des sentiers environ larges d un pied. » L'eau de mer y arrive par de longs fossés dérivés de l'étang d'Ostie, où elle est amenée par un canal de quinze ou vingt pas de large et long d'un mille. Après trois jours d'évaporation, on tire les blocs de sel des grandes fosses avec certains râteaux, on fait passer l'eau qui y reste dans les petites fosses pour qu'elle achève de s'y « congeler », et on remplit les fosses d'une nouvelle eau. Ce travail continue sans interruption de juin à la fin d'août. Vers la fin de mars 1637, les eaux du Tibre et de l'étang, « qui desgorgent tout l hiver dans ces fosses », venaient de les abandonner, et les paludiers commençaient à y ramener l'eau de mer.

En quelques lieus ou la terre est un peu haute, ils y jettoint l eau avec des pelles creuses ; mais depuis un an ou deus, ils se servent de la vis d Archimede, qui est un instrument rond, gros environ 4 ou 5 piés de tour et long 14 ou 15. ils le fabriquent de cette sorte : ils prennent un long baston, gros come la jambe, autour duquel ils clouent de petits ais bien joins les uns aus autres, qui vont serpentant alentour de ce baston du bas en haut en forme de vis, justement come les escaliers a vis, hormis qu ils sont tout unis et ne vont point par degrés. ils poissent bien toute

[1] Bouchard dit *Trigemina ;* mais la *Porta Trigemina,* par laquelle la *Via Portuensis* sort de Rome, est sur la rive droite du Tibre, et la suite montre qu'il a suivi la *via Ostiensis* sur la rive gauche.

cette vis affin qu elle puisse bien tenir l eau, puis la couvrent tout autour de lons ais mais fort estrois, affin de les faire venir en rond : lesquels sont cloués sur les ais qui font la vis, puis bien joins ensemble avec des cordes et des cercles de fer, et poisséz : ils font un gros affus aucunement semblable a celui d un canon, hormis qu il est plus long que tout l instrument mesme, soustenant en l air sur deus pivots de fer cet instrument, affin que l on le puisse tourner ensemble, ce qui se fait avec un grand manche de fer fait comme celui d une croche : et ayant mis le bout d embas de cet instrument environ demi pied avant dans l eau qu ils veulent eslever, ils le tournent a bras d homes, ou avec un cheval qui, avec un certain autre engin accomodé pour cela, peut faire tourner 4 et cinq de ces instruments tout a la fois. et eslevent ainsi l eau a cause de l inclination de l instrument qui fait que la vis done de la pente a l eau qu elle a une fois prise. Massano, sotto maestro di casa du pape, disoit avoir renouvelé cette invention ; mais d autres disent qu elle est tres commune en Espagne et en Allemagne.

Une belle chaussée romaine traversait les salines et permettait d'y venir en toute saison à pied sec respirer le *mauvais air* produit par le mélange de l'eau douce et de l'eau salée. Pour la description des ruines, Bouchard renvoie à Cluvier (*Italia antiqua*, lib. III, p. 871) ; mais il a soin de noter les déplacements de la ville et du Tibre. Fondée par Ancus à seize milles de Rome et à l'embouchure du fleuve, elle était du temps de Procope à trois milles du rivage et à treize de Rome; en 1637 elle s'était d'un mille ou un mille et demi rapprochée de la mer. Ruinée par les Sarrasins, elle avait été repeuplée sous Léon IV par une colonie corse. La forteresse portait encore les armes de Martin V, sous qui elle avait été commencée, et de Jules II, qui l'avait fait achever par San Gallo, alors qu'il était le cardinal della Rovere et évêque d'Ostie; après la mort de son oncle Sixte IV et avant de passer en France, il y avait trouvé un refuge contre Alexandre VI.

En 1637, la citadelle ne défendait plus rien ni personne depuis que le cours du Tibre avait été redressé ; on la laissait tomber en ruines, et près du seul canon qui lui restât un soldat solitaire venait contempler avec mélancolie, entre deux accès de fièvre, les eaux mortes qui croupissaient dans l'ancien lit du fleuve.

Avec l'eau vive avaient disparu le commerce et presque la vie : Ostie, réduite à vingt feux, comptait à peine une douzaine de femmes, et elle aurait même été complètement abandonnée sans l'évêché, dont le titulaire était le cardinal-doyen : il y avait un appartement

commode qu'il n'habitait guère. L'église était petite mais bien entretenue, et elle portait encastrée dans sa muraille une belle inscription, preuve de la prospérité de l'ancienne Ostie. Bouchard la croyait déjà recueillie par Gruter et n'en reproduit, pour cette raison, que le commencement[1] : M.ACILIO GLABRIONE. M. VALERIO COSS. ORDO CORPORATORVM LENVNCVLARIORVM TABVLARIORVM AVXILIARES OSTIENSES... « et au dessous les noms de ces gens-là distinguez en cinq ordres ou classes ».

Leurs humbles noms survivaient au milieu des ruines de cette cité qu'ils avaient autrefois contribué à enrichir, en vue de ce Tibre sur lequel ils avaient vécu, construisant ou radoubant les bateaux, déchargeant ou allégeant les bâtiments et remorquant à la corde jusqu'à Rome navires et chalands. Quel mouvement alors sur le fleuve ! quelle vie dans cette ville aujourd'hui morte, dans ce vaste entrepôt ou passèrent longtemps, avec les blés de l'Égypte, de la Sicile et de l'Afrique, les produits de toutes les provinces attirés et dévorés par cette insatiable Rome !

On n'avait pas encore retrouvé au XVII^e siècle ces palais, si vastes qu'on a pu en prendre les salles de bains pour des thermes publics, et ces magasins, où les empereurs pouvaient conserver plusieurs années de blé pour Rome[2]. Mais déjà des fouilles avaient été faites, et comment dans un sol pareil n'auraient-elles pas été fécondes ?

L on avoit treuvé en ce temps la[3], dit Bouchard, a l embouchure du Tibre trois statues : deus Aegyptiennes, de deus homes qui sont aucunement courbes et s apuient les mains sur les genous, en posture come s ils faisoint quelque grand effort a porter quelque poix (*sic*) : et ont mesme sur la teste une petite base qui semble avoir esté faite pour soutenir quelque chose ; ils tirent mesme la langue fort longue estendue sur la lèvre d en bas, qui est encore signe d effort. et un visage fort rustique, le nes camus gros aplati et retroussé, des yeus terribles et de grans vilains cheveus.

[1] Bouchard avait lu sans doute une inscription analogue, non pas dans les *Inscript. antiq.* de Gruter, mais dans le supplément, *Nova reperta Inscript. antiquarum Thomæ Reinesii, sive syntagma Inscript. antiq.* Elle avait été trouvée en 1581 à Rome dans une vigne, et portait les noms de 257 bateliers. La confusion faite par Bouchard prouve donc la longueur et la grande importance de l'inscription d'Ostie.

[2] Du moins ne les avait-on pas détruits. Cette œuvre était réservée à la sottise de notre siècle qui ne les a découverts que pour les anéantir. (V. G. Boissier ; *Promenades ; Ostie.*)

[3] Est-ce en 1637, ou en 1612, à l'époque du redressement du cours du Tibre ? le texte de Bouchard ne permet pas de le déterminer.

Le cavalier del Pozzo dit que ce sont des Vulcans Aegyptiens et que l on en a veu d autres semblables. je croi que ce sont plus tost des Priapes...[1], qui servoint come de termes ou de piliers a quelque temple. L autre statue est d une matrone vestue a la romaine, qui tient un petit enfant entre ses bras, il me semble que l on dit qu il y en avoit encore une quatriesme d un autre femme.

La mer s'était assez retirée, ou plutôt le Tibre avait assez loin poussé son delta, pour qu'Ostie fût alors à « un mil et demi ou deus » dans l'intérieur des terres, et la tour de Saint-Michel « bastie depuis cinquante ans en ça a l embouchure du Tibre dans la mer mesme », en était déjà éloignée. Le nouveau petit bras, le *fiumicino* qui passe à Porto, était plus étroit mais beaucoup plus profond que le grand bras, encombré de toutes les immondices de Rome et autres lieux : aussi, depuis les travaux ordonnés par la *Camera Apostolica,* était-ce par le *Fiumicino* que passaient les vaisseaux pour monter jusque dans Rome, à Ripa. L'ancien petit bras, barré par une estacade de pieux, d'ais et de terre, avec ses flaques d'eau croupie, méritait son nom de *fiume morto.* Comme il était à gauche du nouveau *fiumicino,* le delta du Tibre, l'ancienne île de Vénus, devenue l'île Sacrée, aurait dû, semble-t-il à Bouchard, gagner en largeur ; or, elle n'avait plus qu'un mille selon les gens du pays, au lieu de deux qu'elle avait eus au dire de Procope. « Ce que Cluvier tasche de sauver, disant que l ancien bras droit passoit au travers du port de Claudius et alloit se desgorger dans la mer par ce canal, marqué sur toutes les cartes, qui met encore le port en communication avec la mer et qui est a deus milles du grand bras ». Bouchard, pressé par le temps, n'alla pas assez loin ou ne regarda pas d'assez près pour découvrir ce canal : il en vit seulement un fort étroit qui débouchait non dans la mer, mais dans le *Fiumicino* presque en face du *Fiume morto.* De plus le port était séparé du grand Tibre par deux murailles hautes et fortes, « l une exterieure avec quelques tours pour l assurance et fortification du port, l autre interieure a laquelle sont attachées les loges ou *cellæ* qui regnent tout alentour du port et servoint a retirer les vaisseaus dedans a couvert ».

[1] Bouchard donne de son opinion une raison plus facile à admettre qu'à rapporter : Mérimée eût dit que ces statues couraient risque de donner des idées exagérées de la nature humaine.

L on pourroit peut estre respondre pour Cluverius que le Tibre ou Fiumicino ne passoit pas par ce port qui est l intérieur que fit Traian, mais par l exterieur fait par Claude, ou au moins entre les deus : de sorte que le port de Traian eust esté dans l isle : mais je n ai point vu de vestiges de cet ancien lit : aussi n ai je pas esté bien avant dans ce premier port de Claudius, ayant seulement consideré attentivement et quasi tout tourné celui de Traian, lequel est assez grand, revestu et fortifié come j ai dit par dehors de grosses et fortes murailles et par devant tout entouré de loges ou cellæ qui sont doubles a l endroit ou il se joint avec le premier port de Claudius ; de sorte que l on voit des loges qui regardent dans le port de Traian et d autres qui sont adossées a la mesme muraille par derriere qui regardent celui de Claudius. et semble que l ouverture qui comunicoit d un port a l autre ne fust pas toute droite, mais oblique et tirée par destours. Le port de Traian est tout rempli d eau de couleur de mer mais qui est douce, en ayant moi mesme tasté. celui de Claudius est tout rempli de terre et de broussailles de sorte que l on n y conoist presque plus rien. cette eau du port de Traian, come j ai dit, s escoule non dans la mer mais dans Fiumicino par un canal qui a esté creusé environ vers le bout ou l embouchure du dit port : celui de Claudius en ayant peut estre un autre qui va dans la mer, que je n ai pas vu.

[Autour du Porto Traiano] il y a quantité d anticailles du costé qui regarde Rome. entre autres il y en a une assez grande qui est toute ronde a deus estages voutez ; ils noment cela *il teatro*. je croi que c estoit un temple ou des bains, j y remarqué une chose que je n ai point vu autre part. c est que sur le massif de la muraille faite de quarreaus de brique couchez les uns sur les autres sur le costé, il y a après come une tunique ou incrustation de quarreaus plaqués de leur plat et de leur large contre la muraille, sur lesquels quarreaux il y avoit puis après une autre incrustation de stucco, dont l on voit encore des restes en plusieurs lieus avec quelques pintures. il y a une autre antique un peu plus loing qu ils apellent *porta romana*. de l autre costé du port sur le bort de Fiumicino qui va quasi razant le port, n y ayant que le chemin entre le port et le fleuve, il y a Porto qui ne consiste qu en l Evesché dont le card[l] sous Doyen est titulaire. c est aujourd hui le card[l] Pio ; lequel evesché n est autre qu une petite chapelle ou il y a un seul prestre ; auquel est ataché la maison de l Evesque qui est asses commode, et dans le mesme circuit il y a une hostellerie la plus meschante et la plus chaire de toute cette coste. Voila dont est composée la ville de Porto, l air y estant si empesté que persone n y peut demeurer : hormis l hyver que les barques de pescheurs principalement de Genevois et de Martegois qui vienent pescher dans ces costes, se retirent dans l embouchure de Fiumicino, ou il y en avoit quantité lorsqu Orestes y fut, et de la l on porte le poisson a Rome.

Entre Porto et le point où le grand lit du Tibre se divise en deux bras, c'est-à-dire dans l'espace d'un mille, il n'y a que la Douane, où les navires doivent prendre « certaines patentes » avant de monter à Rome, et une petite chapelle attachée au cimetière où les gens de Porto viennent en barque enterrer leurs morts. L'île est pleine de bois et de buissons, « et y a quantité de chasse que l evesque se reserve. »

Pour faire cette exploration moins incomplète et moins superficielle, il aurait fallu gagner du temps en faisant à cheval au moins les deux milles qui séparent Ostie de Porto, ou bien coucher à Porto. On avait bien conseillé aux deux Français de faire passer leurs chevaux à la nage, « les tirans par le licol de dedans la barque » comme faisaient les gens du pays ; mais « Orestes ne se voulut mettre en ce danger » : il avait laissé les chevaux sur la rive gauche et il préféra à une méchante et chère hôtellerie le casale (ou plutôt casin) des s^gri^ Sachetti [1], qui y offraient gracieusement l'hospitalité.

Ce casal est a un mil a main gauche d Ostie, sur le bord du canal *del stagno* ou *lacus ostiensis,* sur lequel canal ils ont fait un pont et tienent une barque pour pescher et se promener. La maison est assez belle, y ayant beaucoup de logement et estant assez bien meublée pour les maisons des champs d Italie. Ce qui y est de plus beau est une galerie toute peinte de chartes geographiques *a fresco* d or et d azur a l imitation de la galerie des chartes du Vatican. en la voute en haut son quasi copiées toutes les pintures de la galerie de Farnese peinte par Carraciolo (*sic*). de sorte que c est la un abregé des deus plus belles galeries qui soint en Europe. Devant que d entrer dans cette galerie l on passe par une sale qui est toute pleine d armes et de tableaus des ancestres de la maison Sacchetti, ce qui sent fort sa magnificence enciene. il ny manque qu une bibliotheque. tout au haut du logis il y a une terrasse descouverte d ou l on jouit d une fort belle vue, voyant la mer, le Tibre, Ostia, les Salines et toute la campagne. Aus 4 coins du logis il y a quatre petites tours faites come bastions qui sont du dessein de feu M^r^ le Mareschal de Toiras quand il y fut. car c est une maison ou quantité de monde vient de Rome l hiver se promener tant pour la chasse et la pesche que pour la douceur de l air, et ces s^gri^ come ils sont infiniment courtois, i logent non seulement tous leurs amis, mais mesmes presque tous les passants. Orestes avoit prins un billet d eus pour i coucher, et y fut receu et assez bien traité la nuit du vendredi et du samedi, ayant esté le jour voir Porto.

[1] Les princes Chigi, devenus propriétaires de ce *casale* et du château, actuellement le *castel Fusano,* ont gardé cette courtoise tradition.

Le dimanche, partis de bon matin pour Nettuno, ils cheminèrent environ trois milles dans les terres des Sacchetti, où plus de vingt mille buffles, sans compter les autres bestiaux, couchaient toute l'année dans les bois « sans autre toit ni closture que certaines haies assez hautes faites de grosses et longues perches entrelacées les unes dans les autres, qu ils noment *recciole.* » Ces haies protègent les moissons contre les troupeaux et les troupeaux contre les loups. Au bout de cinq milles faits à travers cette *laurentina palus* et *laurentina silva* où Bouchard chercha vainement un laurier, ils arrivèrent à Porcigliano, hameau d'une vingtaine de feux, dont les belles vignes et les champs fertiles enrichissaient le seigneur, Philippe de Neri, tandis que la fièvre tuait ses paysans : il n'y retenait quelques misérables (dont huit ou neuf femmes) qu'en leur distribuant du pain « tout du long de l an. » Son palais, qu'on appelait *la Corse,* du nom de ces gens-là, sans doute originaires de l'île, n'avait de remarquable que cette inscription en beaux caractères anciens :

D. M.
T. FLAVII. AVG. LIB. PHOEBI
OTHONIANI
M. METTIVS TELESPHOR. ET
T. FLAVIVS LEONAS
HER.

Orestes arriva come l on aloit commencer la messe, a laquelle tous ceus du lieu vont, et ferment les portes du village pendant qu ils sont a l eglise. la messe finie, le curé, qui estoit calabrois, voulut faire une petite exhortation à ses paroissiens ; mais voyant Orestes et son compagnon, il n en peut jamais venir a bout. voulans desjeuner, l on ne treuva qu une escuelée de feves cuites a l huile, qu il falut manger avec ses dois en compagnée d une cinquantaine de paisans, et du plus infame vin du monde qu il falut boire dans le pot. pour les chevaus il leur falut doner du pain, n y ayant ni foin ni avoine. ayant renvoyé le guide qui estoit venu du casal, le chemin estant difficile a treuver, et luy ayans doné deus jules, ils en reprindrent un autre pour Neptune, a qui ils donerent 6 jules.

Après avoir traversé *il fosso della Santola,* celui de *Capocotta,* près duquel une belle fontaine porte les armes et le nom d'un Angelo Capranica, ils arrivèrent au *fosso della Mola* « sur le bord duquel

l on fait des tuiles et y a de grans champs de flambes ou iris qui vienent la naturellement. » A gauche du ruisseau, du haut du petit tertre sur lequel est bâti Pratica[1], ils découvrirent un assez beau palais, reconstruit sur de gros murs fort anciens par le prince Borghèse dont il porte les armes, et en face une autre « antique » assez grande d'où la vue s'étend au loin sur la campagne et sur la mer. Au sortir des bas fonds dont ils venaient de respirer l'air chaud et croupi, ils humèrent avec délices la brise fraîche et pure qui soufflait sur cette hauteur. A un mille du village ils rencontrèrent le *fosso di Pratica*, l'ancien Numicius, célèbre par la mort d'Enée, qui a dû avoir bien de la peine à s'y noyer « veu le peu d eau qu il y a. » Le bon Servius, il est vrai, a expliqué que le Numicius a été réduit à cette sécheresse par la grande quantité d'eau qu'on portait de sa source à Rome pour les sacrifices : Virgile a donc eu raison de croire qu'il était autrefois plus considérable, et Enée, tout grand qu'il était, a pu s'y noyer sans absurdité en hiver. Il était d'ailleurs trop pieux pour ne pas se noyer, si telle était la volonté des dieux, quelle que fût ou plutôt ne fût pas la hauteur de l'eau, et je ne sais vraiment pas pourquoi Servius cherche une autre explication. En tous cas, la seconde vaut bien la première. C'est dans le *Lucus Jovis Indigetis* et au fond de l'antre d'*Anna perenna* que sourdait ce ruisselet respecté : Bouchard ne nous dit pas s'il vit ce bois et cet antre, de sorte qu'il semble avoir contemplé dans une forêt sans arbres un fleuve sans eau sortant d'un antre dont il ne restait pas une pierre ; mais il répéta sans doute quelques vers de Virgile qui a rempli ce pays des aventures de son Enée ; il put boire, si son âme le méritait ce jour-là, à la source intarissable

che spande di parlar si largo fiume,

au large fleuve qui apporte à travers les siècles un peu de fraîcheur et de tendresse à la sèche et dure race née de la pierre et du roc. En quittant le territoire de Pratica, le *campo pascolano,* ils passèrent un assez gros ruisseau, *il rio torto,* venu du lac de Nemi, près de Civita Lavinia, l'ancien Lanuvium.

Passé ce ruisseau l on entre dans une grande campagne fort fertile portant de fort beau bled, quoi qu il y ait quantité de lieges par ci par la parmi ces bleds, come l on voit en France les noyers, pomiers et poiriers.

[1] Sur l'emplacement de l'antique Lavinium. Nous sommes dans le pays de l'Enéide.

ce qui fait une fort belle vue. ce territoire s appelle *campo selvo* a cause de ces arbres, come je croi. il depend d Ardea que l on laisse a main gauche la voyant du chemin, sise sur le bord de *l aqua di Castro* qui est esloignée de *rio torto* 2 mil.

... Orestes, en un autre voyage qu'il fit à Neptune l an 1634 avec l abbé de Thou, passa par dedans Ardea et y disna. ce lieu est entierement ruiné, n y ayant que quelques cabanes couvertes de chaume, quoi qu il soit fort pour sa situation, estant tout entouré de hauts rochers, dans lesquels l on a taillé une porte assez estroite, qu ils gardent assez soigneusement. les *Cesarini* en sont seigneurs, et y ont un palais passable : ou nous mangeasmes, n y ayant point d hostellerie. tout est plein d anticailles ruinées et de grottes et de voutes sousterrenes ; entre autres nous en fusmes voir une a demi mil de la, belle et spacieuse ou ceux du pais disent qu il y a un tresor gardé par un serpent : et qu elle va jusques à la mer. l air y est pestiféré, le pais neantmoins y est bon.

Retournant a nostre chemin, ayant cheminé un mil au dela de l *aqua di Castro,* l on treuve l *aqua della Dua.* sur laquelle il y a un molin, qu ils appellent la *mola della Mortella.* a un mil de la se treuve *il forno di San Lorenzo,* ou Orestes fit donner du son aus chevaus, et but un coup. le bastiment de ce *forno* est assez beau, et le boulanger dit qu autrefois y avoit demeuré une certaine dame refugiée de Rome nomée la *bella Diana.*

Bourdelot et Bouchard ne reconnurent pas dans la belle réfugiée la vierge divine qui tant de siècles auparavant était venue de Rome à un kilomètre de là, habiter les bords charmants et redoutés du lac de Nemi, et ils ne songèrent pas à saluer en passant l'image svelte et blanche qui flotte encore au clair de lune dans le miroir des eaux. Ils se dirigèrent vers la *torre di San Lorenzo,* « qui est belle et bien bastie », et deux milles plus loin ils entrèrent dans un bois de haute futaie « des plus beaus que l on sçauroit voir » :

ils l appellent *il bosco di lucineto* a cause des *lucini,* arbres ainsi nomez dont il est quasi tout composé, aucunement semblables aus oliviers. ce bois est a la Chambre [1] et est du territoire de Neptune. il dure un grand mil. a la sortie de ce bois est l aqua di S^ta^ Anastasia, qui fait come un sein ou petit port, la ou les Turcs vienent fort souvent faire eau, quoi qu il y ait une assez bone tour, mais elle est deshabitée. passé cet eau, se treuve la *solfatara* ou ils font le soufre quasi tout de la mesme façon qu a Naples, hormis que les pots de terre ou il mettent la mine de soufre ne sont pas si bons ni si pointus, et y a ce me semble un canal comun a tous les pots, d ou ils tirent le soufre quand il est fait.

[1] A la Camera apostolica.

A un mil de la solfatare se treuve *la torre delle caldare*. les arbres qui regardent la mer sont tondus come au ciseau par la force du vent et de l acrimonie de l eau salée : ceus qui sont le plus pres de la mer estant tondus plus bas, et s allans haussans petit à petit a mesure qu ils s en esloignent, de sorte que cela fait come un berceau ou dos d asne tondu si esgal qu une feuille ne passe pas l autre.

« Suivant ainsi ce chemin délicieus entre l eau et les bois » ils passèrent devant la *torre di Materna* et allèrent visiter au *capo d'Anzio* les vestiges du port que Néron fit à grands frais à cette pointe, où la mer est toujours haute et agitée. On aurait encore pu en faire le plan : l'enceinte extérieure, ruinée en plus d'un endroit, formait « plus d un demi cercle » dont l'embouchure paraissait être du côté de Neptune. Ils purent faire cinquante ou soixante pas « dans un corridor qui régnait tout autour » ; et dans l'intérieur du port s'ouvraient deux autres ports en hémicycle avec des cales le long du rivage, ainsi que le montre notre croquis.

Cluvier parle aussi des ruines d'un phare, du temple de la Fortune et de l'histoire de la ville, toutes choses pour lesquelles Bouchard renvoie à son livre (p. 989).

Un peu avant d'arriver au port, à l'ouest, le rivage est couvert de portiques et de grottes d'un travail fort ancien, sur l'emplacement, disait Lucas Holstein, de cette villa d'Adrien dont parle Philostrate (*Vie d'Apollonius ;* l. VIII, c. 8). Au-dessus, vis-à-vis du promontoire en tirant vers Nettuno, quantité d'autres anticailles, grottes, colonnes, etc., marquaient, d'après les gens du pays, l'emplacement d'Antium, que Cluvier met près de Nettuno à l'endroit où est l'église de S^to^ Biagio.

De Capo d Antio a Nettuno (un mille et demi), le chemin est le plus agréable du monde, estant tout plein de mirtes, lentisques et autres arbres toujours vers, et d anticailles, partie dans la mer mesme, qui devoint estre des piscines et autres lieus de delices des anciens, et partie sur le bord, ou l on voit encore sur quelques unes des esmaus, des pintures et

des figures de stucco anciens. Orestes remarqua outre cela en passant que dans la terre croissent des coquilles de diverses façons, que vous treuvez en creusant principalement dans le sable, et ce en endroits ou la mer jamais ne fut. ce qui doit faire moins esmerveiller si l on treuve si grande quantité, et de tant de diverses figures, de coquilles pres Rome a la vigne Madame. Le medecin de Nettuno dit que c estoit des marques encore de l ancien deluge...

Ceus du païs ont pour tradition qu un vaisseau de Mores fut poussé par la tempeste en ce lieu la, ou ils bastirent des cabannes, puis peu a peu des maisons avec les ruines d Antium, et que par succession [la ville] est crue. Leandro Alberti dit qu elle a esté par apres restaurée par les Colonna. Neptune fait aujourd hui environ 8 a 900 foeus et six mille ames. est assez forte, et y a une forteresse assez bone qu Alexandre six restaura a ce qu ils disent, de qui l on voit encore les armes. ce lieu est aujourd hui a la chambre apostolique et tous les habitans luy payent par teste cinq jules chasque an. ils n exercent que le labourage et la chasse, principalement des cailles et des palumbes, dont ils prennent tres grande quantité aus mois d avril et d octobre que ces oiseaus vienent et revont. et pas un d eux presque ne va en mer pour pescher ou pour trafiquer.

Les femmes y sont fort belles, et sont vestues d'une façon qui leur est toute particuliere : elles portent en teste de certaines serviettes ou petites tavaiolles dont les deus bouts pendent par derriere et sont ouvragez de soye fort richement et artistement. leurs habits sont pour l ordinaire tous rouges. la plus part de beau drap d escarlate, et les autres de soye, passemantés de bandes de velours et de passemant d or : elles portent devant leur sein une piece de velours cramoisi tout brodé d or, et un tablier passemanté aussi d or. puis se ceignent d une grosse chaisne d argent, qui a plusieurs chaisnons en gros et leur pend assez bas par derriere : ce qui a fort du moresque et du turc. elles vont aussi toutes en pantoufles de velours. les veuves uestent de violet, et portent des serviettes ouvrées de noir a leur teste : les filles les portent toutes blanches et unies. ce sont les habits de festes, car les autres jours elles vont vestues toutes de drap rouge simple.

Orestes logea chez Campagnolo consul de la nation françoise, ou il avoit desja logé une fois auec l Abbé de Thou ; il leur fit assez bonne chaire, *idque gratis,* ne voulant jamais rien prendre ; sa femme ayant prins neantmoins autrefois de l Abbé six escus.

A Neptune, sur une grande pierre rompue qui servait de degré à l'église des moines de Saint-François hors la ville, Bouchard releva ce reste d'inscription « en grand et parfaitement beau charactère » :

. . . . . PHIMVS . QVINQ
. . . . . PETVVS . FECIT
ET
. . . . . PHE . VXORI
. . . E . IN . CORPORE . AV .
. . GVSTAL
. . . POSTERISQVE
EORVM
. . ABVSQ . POSTERIS
QVE EORVM.

et dans une maison de la ville, sur une petite pierre d'un pied carré, cette autre « en charactères petits et assez mal faits » :

C . IVNIVS . DOMEIIVS . QVI
ET . DIONYSIVS . HERACLIDES
E . SIBI . ET . SVIS . SOTERINI
SVAE ANIMA . DVLCISSIMAE
VIXIT . AN XI . MES . IIII . DIES . VII

elle est ainsi justement escrite avec les mesmes fautes. le maistre de la maison ou cette pierre est croit avoir quelque chose bien rare, et dit que quantité d'estrangers lui ont dit que s'il vouloit leur permettre de fouiller la dessous, qu'ils y treuveroint de grans tresors : et toute la ville, jusques aus chanoines, moines, medecin et juge, croyent que cela est escrit en Hebreu.

Après trois jours passés à Neptune, Orestes voulait pousser jusqu'à Monte Circeii et à Terracine ; mais le pays, couvert de marécages et de forêts, était infesté de bandits, et la terre de San Felice, au pied du mont Circeii, où il aurait fallu coucher, était « toute pleine de voleurs et de Napolitains qui faisoint mille niches aus François, et avoint depuis peu arresté et pillé un vaisseau françois[1] ».

« Orestes ne craignoit rien pour lui, estant trop bien deguisé a l'italienne » ; mais par égard « pour sa compagnée », il se contenta d'aller jusqu'à Astura. Après avoir cheminé quatre milles un quart et passé quatre ruisseaux, ils arrivèrent a « deus anticaigles basties dans la mer ».

[1] Les Espagnols, et par conséquent les Napolitains étaient en guerre depuis deux ans avec les Français.

La premiere est assez grande et fait un demi cercle dans l eau : ou l on voit nombre de separations de chambres, ou piscines. de l autre costé du chemin a l entrée du bois l on voit, vis a vis, des restes... d un grand et magnifique bastiment, et y treuva on mesme quelques esmaus. ils appellent ce lieu la *li Carriani,* et les pescheurs de Caiete et monte Circelli y vienent quelquefois pescher. A deux milles de la, la torre d Astura qui, est comme une petite forteresse... sur un promontoire assez eminent qui divise tout ce grand sein entre Antium et Monte Circelli. Cette tour est bastie dans l eau sur de vieilles ruines, qui sont fort grandes et dont l on voit les vestiges dans la mer plus d un quart de mil. il semble que ce fut un port, qui estoit quarré et avoit une entrée du costé du monte Circelli et y voit on encore le reste d une petite tour sur l un des costez de l entrée : vers la terre l on voit quantité de séparations et apartements ; et une longue suite de chambres voutées, comme ces *cellæ* qui sont dans tous les anciens ports. neantmoins elles ne semblent pas estre ni assez creuses ni d entrée assez grande pour recevoir des vaisseaus. tout a l entour de ces cellules principalement du costé qui regarde Neptune, il y a une petite galerie ou corridor vouté qui respond dans ces grottes. Cluverius veut qu il y ait eu la la villa de Ciceron et un vicus, et outre ce *navale* ou *statio* entre le fleuve Astura et ce promontoire ; il pretend aussi que la villa estoit dans une isle a cause que Ciceron dit au l. 12 ep. 20 ad Atticum : *est hic locus amœnus et in mari ipso, qui et Antio et Circeis aspicit possit.* Mais moi je tiens qu elle n estoit point *in insula,* parce que de l isle, qui est encore aujourd hui mais a un mil de la en tirant vers monte Circelli dans le fleuve Astura, l on peut bien voir *Circeios* mais non pas Antium, le promontoire ou est cette anticaille estant entre deus. sur lequel promontoire je tiens pour assuré qu estoit bastie la maison de Ciceron... le col par lequel cette sorte de peninsule tient a la terre est si estroit et si bas qu il semble que ce soit une isle, et Homere et bien d autres apres lui l ont prinse pour une isle. Sur ce promontoire est bastie une petite chapelle.

A un mille de là, une autre chapelle donnait son nom de S^ta^ Maria à une île, véritable celle-là, formée par le fleuve Astura à son embouchure : le bras N. O, appelé la Cavata, était si large et creux que les chevaux ne le pouvaient « gaier », et on le passait en barque; de l'autre, nommé la *Fossa Verde*[1], on avait dérivé un canal, la Giordanella, vers le *lago de Fogliano* pour y avoir de l'eau en été. Ce lac, ainsi nommé d'une terre qui appartenait avec tout le pays aux Caetans, se nommait aussi Crapolaccio, et tout le pays jusqu'à la montagne Crapolaca, « peut estre *a crapula*, a cause de la bonté et abondance du poisson. La route resserrée entre

[1] Bouchard écrit *fauce* ; mais c'est sans doute une faute.

le lac et la mer, était, paraît-il, un véritable coupe-gorge ; aussi nos voyageurs, qui n'avaient pas oublié l'avis reçu le matin, retournèrent-ils prudemment coucher à Neptune.

Le lendemain jeudi, estans partis de bon matin, Bourdelot voulut aller voir la Ferriere, ou Forge qui est a quelques six mil de Neptune dans les bois vers Conca...

A l autre voyage qu Orestes avoit fait a Neptune avec l abbé de Thou, il y estoit allé et y avoit vu une invention d allumer le feu avec l eau qui est fort belle. ils avoint basti come un grand bassin divisé en deus bassins soigneusement bouchez tout autour, dans lesquels l eau couloit avec impetuosité, mais alternativement, de sorte que quand elle entroit dans l un, elle sortoit de l autre, ce qui se faisoit par le moyen de certains fers mis en balance et attachez a de grosses boules d airin creuses dedans, lesquelles allant a nage sur l eau, quand elles estoint haussées a un certain point, elles faisoint toucher a leurs fers certains ressort qui ouvrant un des bassins par en bas faisoit en aller l eau : or pendant que l eau s escoulait par en bas, le vent entroit dans le bassin a la place de l eau pour eviter le vide, et ce par une petite fenestre qui estoit bouchée d un cuir par dedans, qui recevoit le vent et ne laissait point aller, come font les pieces de cuir qui sont devant le trou des soufflets, et l eau venant par apres a rentrer avec impétuosité, chassoit le vent par un autre trou qui respondoit à la fournaise, dans laquelle ils mettent la mine de fer, dans un grand vase de fer qui est presque fait come la matrice d une femme, estant troué par en bas : le fer estant rouge s escoule, et se separe de la terre, que le feu consume : apres conoissans a certains signes et a la couleur que le fer est cuit, ils le jettent tout rouge dans un grand bassin creusé dans terre, par ou l eau courante passe. le fer jetté la dedans fait premierement rejaillir et bouillir l eau fort haut, puis apres il sort quantité de flammes du fond de l eau sur la superficie, et suit immediatement apres un grand bruit dans l eau, qui ressemble tout a fait au tonerre. apres ils le font recuire une autre fois dans une autre fournaise, et de la le raffinent et rendent malleable dans d autres.

Bourdelot dut renoncer a voir « allumer le feu avec de l eau », car nos gens s'égarèrent dans les bois et eurent grand peine à se tirer « des buissons et hayes » ; mais en revanche il vit chasser le poisson, ce qui n'était guère moins surprenant :

Ils font une pesche assez extravagante en ce lieu la, se devant plus tost nomer chasse, prenant les poissons à cous d espées et de cousteaus. quand ils ont fini leur travail, vers l heure de disner, ils laschent certaines escluses qui retienent et eslevent l eau, de sorte que le ruisseau demeure quasi à sec ; et ils vont espians sur les bords les poissons qui vont suivant le fil de l eau, et pour ce qu elle est si basse qu ils sont quasi

descouverts, il les frappent avec des espées et de long cousteaus, et en prennent ainsi quantité.

Sur le chemin de Nettuno a Velletri, ils treuverent des parcs de chevres : lesquelles couchent en ce païs la toute l année a l air. estant clauses de fortes haies, ou ils font dedans une grande et longue cabane pour les chevreaus, lesquels ont chasquun la dedans leur petite chambre ou separation faite d osier, affin que les meres retreuvent plus aisement chasquune le leur ; car elles ne veulent pas donner à taiter aus autres. les brebis sont encore plus a descouvert, n estant clauses que de..... qu ils eslevent sur de petits bastons : ils mettent a l entour de ces parcs par dehors des testes d asne et de cheval eslevées sur des bastons fichez dans terre, affin de faire peur aus loups, a ce qu ils disent. les pastres font une cabanne ronde pour eus, qu ils couvrent d herbes et de feuilles, et font tout à l entour des lits eslevez de terre sur quattre bastons, ou ils n ont pour matelas, draps et couvertes que des peaus de chevres.

Les voyageurs laissèrent la route de Velletri pour regagner à gauche par un chemin de traverse la *strada romana,* qui va droit de Nettuno à Rome. Ils traversèrent de grands bois sans rencontrer pendant plusieurs heures une cabane ni un homme, et la route commençait à leur paraître bien longue et ennuyeuse, lorsque s'ouvrit devant eux la belle et fertile plaine semée de villes et de villages que dominent les sommets boisés des monts Albains.

Au pied des monts ils voyaient d'abord Velletri, puis plus haut et plus avant dans les montagnes Genzano et Nemi, puis la Riccia (Aricia), Albano, Castel Gandolfo et, au-dessous d'Albano, Savelli. Ils s'arrêtèrent un moment à l'hôtellerie de Cività Lavinia, au-dessous de Velletri, et quittèrent, au-delà de Fonte di Papa, la Strada Romana pour aller passer la nuit à Albano, à vingt milles de Nettuno.

Le lendemain vendredi, apres avoir cheminé quelque temps par la voie Appienne, ils la quitterent pource qu elle est toute rompue jusqu a la porte S^t^ Sebastien. Cette voye est tres belle a voir, estant fort eslevée, de sorte qu elle ressemble a une longue chaussée, qui est bordée des deus costés tout du long de quantité de sepulcres anciens. [A mi-chemin] on voit une fort grande anticaigle, qu il semble qu *Æneas Vicus* dans sa charte *del paese intorno a Roma,* vuieille que ce soit esté *Villa Scipionis Asiatici ;* d autres disent que c estoint *castra prætoria.*

En sortant d Albano, l on voit une autre fort belle vue : Castel Gandolfo, Marino, Grotta Ferrata, Frescati ; puis, plus en dedans les montagnes de Palestrine ; puis Tivoli, puis Monte Rotondo, qui, avec les autres villes et terres que j ai nombrées ci devant sur les mons d Albane,

entourent quasi d un espace egal Rome, et lui font come une belle courone. Ils content d Albane a Rome 12 mil. En ces 8 jours de voyage Orestes ne despensa que 37 jules pour lui, la nourriture d un cheval, et d un valet en commun...

Et il avait eu la bonne fortune de ne pas prendre la fièvre dans le pays de la mal'aria.

# ŒUVRES DE BOUCHARD

A notre connaissance, il reste de Bouchard :

IMPRIMÉS

*Laudatio funebris Peireskii,* à la suite de la *Vita Peireskii,* de Gassendi ;

*Vita P. Lasennæ,* 12 p. (un exemplaire à la Bibliothèque nationale à Paris) ;

Une édition et une traduction de Georges le Syncelle et de Théophane ;

Conjuration de Fiesque, de Mascardi, traduite en françois par le sr Fontenay-Sainte-Geneviève.

Monumentum Romanum Nicolao Claudio Fabricio Peirescio, Senatori Aquensi, doctrinæ virtutisque causa factum (Romæ, typis Vaticanis); qui se compose de l'Éloge susdit et d'une *Panglossia* ou suite de 46 pièces en hébreu, syriaque, persan, géorgien, arménien, éthiopien, slavon, copte, russe, polonais, albanais, japonais, péruvien, etc., etc., par *Pyrostomo* (Bouche-ard) [1].

MANUSCRITS

Un travail sur les monnaies et les mesures chez les anciens (en latin), qui devait être utilisé par Peiresc et qui se trouve à la Bibliothèque de Montpellier (74 feuillets in-fol., chiffrés 199-272) ;

*Lettres* adressées au même Peiresc (Paris, Bibliothèque nationale), publiées par M. Tamizey de Larroque au moins en partie, ainsi que le *Testament* de J.-J. Bouchard (Bulletin critique, 1886 ; t. VII. p. 194-197);

A Rome, Bibliothèque Barberini, sous les numéros XXX, 122; XXXI, 58; XXX, 182; et XLIII, une épigramme et une lettre latine, des copies d'inscriptions et de poésies françaises. (Note de M. L.-G. Pelissier) ;

A Paris, à la Bibliothèque nationale, le manuscrit publié en 1881 par M. Alcide Bonneau (*Confessions* et *Itinéraire de Paris à Rome*) ;

Et à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, celui que nous venons d'abréger.

[1] Ces lignes sont empruntées à M. A. Bonneau.

# TABLE DES MATIÈRES


Jean-Jacques Bouchard. Son départ pour Rome. . . . . 1
Le Carnaval à Rome . . . . . 4
Le voyage de Rome à Naples. . . . . 11
Arrivée à Naples. Fêtes de Pâques. Processions. . . . . 16
Excursions au Vésuve et à Capri. . . . . 31
Salerne; Bouchard arrêté comme espion. Le mois de juin à Naples. 38
Description de Naples : la ville; les habitants. . . . . 55
Lettrés et savants; un coin de la Renaissance philosophique à Naples . . . . . 89
Pouzzoles; Baies; Tritoli; Cumes. . . . . 103
Chiaia; le cours du Pausilippe . . . . . 117
Séjour à Sorrente. D'Amalfi à Naples le long de la côte. Les vendanges . . . . . 128
Départ de Naples. Capoue. . . . . 141
Le Mont-Cassin et les Abruzzes. . . . . 147
La Chartreuse de Trisulto; la campagne romaine . . . . . 153
Dernières années de Bouchard . . . . . 158
Excursion dans la campagne romaine en 1637 . . . . . 165
Ouvrages qui restent de Bouchard . . . . . 181

# ERRATA

P. 5, l. 14 ; *au lieu de* le Cola, *lisez* les Cola.
P. 10, l. 5 ; *au lieu de* Eusemanio, *lisez* Eusemiano.
P. 29, l. 17 ; *au lieu de* ont, *lisez* sont.
P. 33, l. 1 ; *au lieu de* marine, de, *lisez* marine. de.
P. 36, l. 23 ; *au lieu de* vovs, *lisez* vous.
P. 47, l. 26 et 27 ; *au lieu de* en lui rendant, *lisez* en rendant à Orestes.
P. 48, l. 27 ; *au lieu de* on, *lisez* ou.
P. 51, l. 22 ; *au lieu de* une botoadios, *lisez* un.
P. 59, l. 26 ; *au lieu de* deux bosses mais, *lisez* deux bosses, mais.
P. 60, l. 7 et 8 ; *au lieu de* on lui a montré, *lisez* on a montré à Orestès.
P. 61, l. 17 ; *au lieu de* aissoit, *lisez* laissoit.
P. 66, dern. l. ; *au lieu de* publier, *lisez* oublier.
P. 67, l. 34 ; *supprimez* come.
P. 82, l. 7 ; *avant* cette place, *ajoutez* seulement.
P. 83, l. 35 ; *au lieu de* ou, *lisez* où.
P. 87, l. 13 ; *au lieu de* la troupe de femmes, *lisez* la troupe des... femmes.
P. 87, l. 16 ; *au lieu de* un grand nombre des femmes, *lisez* un grand nombre de femmes.
P. 87, l. 35 ; *au lieu de* à des jolies femmes, *lisez* à de jolies femmes.
P. 88, l. 9 ; *supprimez* et puis...
P. 97, l. 3 ; *au lieu de* éngéreux, *lisez* généreux.
P. 97, l. 2 de la note ; *au lieu de* à exécution et il a, *lisez* à exécution : il a.
P. 103, l. 12 ; *au lieu de* à l'ouest à l'Est, *lisez* à l'Ouest et à l'Est.
P. 106, l. 23 ; *au lieu de* ouï dire, *lisez* ouïr.
P. 110, l. 11 ; *au lieu de* il, *lisez* Bouchard.
P. 113, l. 23 ; *au lieu de* passage d'Alberti, *lisez* passage traduit d'Alberti.
P. 116, l. 8 ; *au lieu de* un, *lisez* une.
P. 123, l. 2 ; *au lieu de* au, *lisez* aux.
P. 148, l. 16 ; *au lieu de* Prezzano, *lisez* Presenzano.
P. 148. *Ajouter à la note 1* : Ce nom vient de celui d'un petit peuple du Picenum, les Prætutiani (Pline, Hist. nat., III, 13).
P. 160. Reporter au bas de cette page la note imprimée par erreur au bas de la page 161.

CHATEAUDUN

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE

IMPRIMERIE

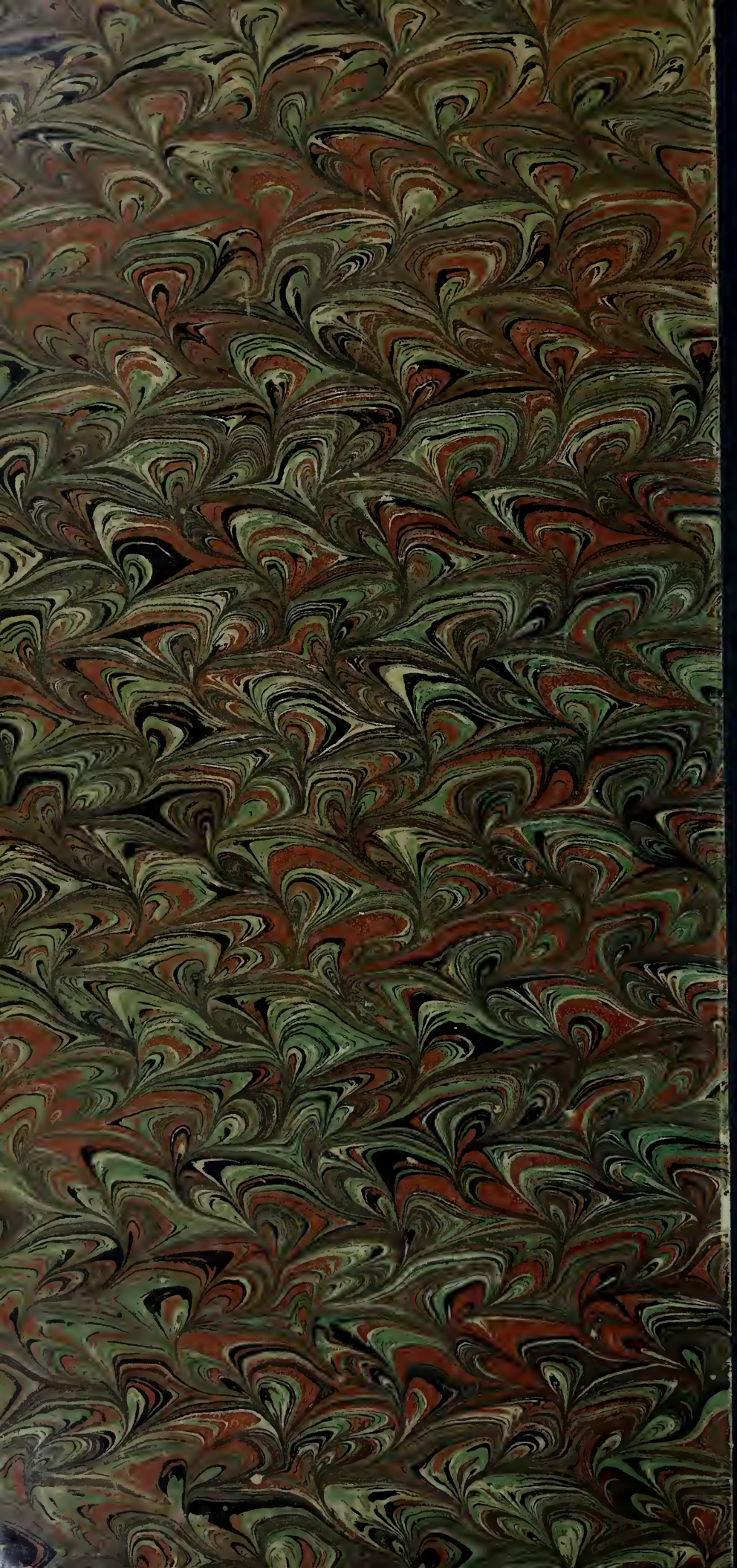
DE LA

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE

CHATEAUDUN

Palazzo Reale p. 60
Palazzo degli Studi p. 61

Caravaggio p. 152

Monte Cassino p 150

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01059 0269